

Octave Joncquel & Théo Varlet

L'ÉPOPÉE MARTIENNE VOLUME II

L'AGONIE DE LA TERRE

Roman Planétaire

(1922)

Table des matières

LES TITANS DU CIEL[1]

C'est un demi-siècle après la Grande Guerre 1914-18. *Les États-Unis du Globe sont constitués et la paix règne – par l'intimidation – grâce aux « foudroyants » dont le Directoire-Terrestre de Paris a monopolisé le secret. La science progresse toujours, et vient d'établir la télégraphie avec Jupiter et Mars. Les trois planètes fraternisent et font échange de nouvelles. – Mais les traîtres Martiens en profitent pour réaliser – dans des circonstances tout autres et bien plus atroces – l'invasion prophétisée par H.-G. Wells. Ils se proposent d'annihiler la civilisation sur la Terre avant d'y débarquer eux-mêmes. Arrivés à bonne portée, ils ouvrent le feu, au début de l'été* 1978.

Le publiciste Léon Rudeaux est en compagnie de Sylvain Leduc, chef-pilote au camp d'aviation du Crotoy, lorsque, sous leurs yeux, le premier obus tombe – dans la direction de Paris. En hélicoptère « rotatif », les deux amis arrivent au-dessus de la capitale qui brûle, enlèvent Gaby Leduc réfugiée sur un toit, et gagnent le poste de T.S.F. interplanétaire du Mont-Valérien. Un avion de sauvetage y dépose aussi Gédéon Botram, le seul Directeur échappé à la catastrophe.

---

[1] Résumé du volume paru sous ce titre et permettant la parfaite compréhension de *L'Agonie de la Terre*. Ce volume est disponible chez *Ebooks libres et gratuits*.

Botram organise les secours, puis transfère à Marseille les débris du gouvernement. Rudeaux est chargé des services d'information. Nouvelles chaque jour plus graves. Lyon, Nice, Rome, Londres, Chicago, Boston, Yokohama, détruites successivement par les torpilles martiennes. La panique se répand, formidable ; la société se désagrège ; les mouvements nationalistes, communistes, anarchistes, s'enchevêtrent, en une poussée de folie collective. Il n'y a plus d'États-Unis du Globe ; partout on fuit, on pille, on se bat, on se rue aux jouissances.

Avec la jeune dactylographe Raymonde, qui sera désormais sa fidèle compagne, Rudeaux prend deux jours de congé. Ils traversent Marseille en pleine effervescence de révolution et d'orgie, et vont chercher la tranquillité dans un petit port voisin : Cassis. Mais on y proclame justement le soviet, et ils s'échappent à grand'peine de la bagarre. Cette nuit-là, réfugiés parmi les rochers déserts de la côte, ils voient tomber la dixième torpille, sur Marseille. L'avion de l'ex-milliardaire Isaac Schlemihl recueille le couple et, faisant un crochet sur la mer pour éviter la flambée apocalyptique, le transporte aux Saintes-Maries-de-la-Mer, où l'on retrouve Gédéon Botram et les Ministres échappés à l'incendie et aux troupes anarchistes qui attaquaient le palais du gouvernement, lors de la chute de l'obus.

Ce fantôme de pouvoir assiste impuissant à la déroute de la civilisation dont il apprend les détails, effroyables ou grotesques, par la T.S.F., et par les randonnées de Sylvain Leduc, chef de l'Aviation. Le Grand-Conseil de Jupiter, indigné par le lâche attentat martien, a bien promis aux Hommes de châtier leurs ennemis ; mais les positions

astronomiques des planètes sur leurs orbites ne seront pas avant deux ans favorables à cette intervention jovienne. Le savant Ladislas Wronsky, par bonheur, découvre enfin un moyen d'agir sur les dispositifs télémécaniques des torpilles que gouvernent à distance les Martiens : les torpilles ultérieures sont projetées en mer ; *l'humanité respire.*

Réjouissances par toute la Terre délivrée ; illuminations, danses ; *mais on ne se réorganise pas pour cela. L'anarchie se développe encore, par la vitesse acquise.*

Cependant, la planète Mars s'éloigne toujours sur son orbite ; elle a cessé d'envoyer ses projectiles, et l'on croit le bombardement fini pour cette fois, lorsque au dernier moment trois obus sont encore lancés. Ils provoquent de vastes conflagrations volcaniques (Italie, Japon, Mexique) et surtout un effet moral déplorable sur l'humanité restante. Ladislas Wronsky ne *voit plus qu'un moyen de sauvegarder la civilisation jusqu'à des temps meilleurs, c'est de grouper l'élite savante en gardiens du feu sacré. Léon Rudeaux, accompagné de sa femme travestie en pilote-aviateur (à cause des soviets), part en mission afin de recruter les membres de ce futur Conservatoire. Ils survolent la France ravagée par la folie destructive et homicide, puis la Belgique, l'Angleterre, et visitent sans grand succès quelques Universités. Après la panne tragique de Dury (chez le faux docteur Landru qui tient sous son pouvoir hypnotique toute une maison de fous), ils apprennent à Amiens le désastre des Saintes-Maries assiégées et détruites par les Hordes noires de Provence. Botram, Wronsky, et les autres ont péri, malgré les efforts de Leduc et de sa flotte aérienne. Le couple reste donc à Amiens, où les hasards de cette époque étrange ont*

rassemblé une foule d'artistes qui se livrent uniquement à leurs nobles travaux. La ville tient plusieurs mois, tandis que la peste, la guerre, le délire « nuit-éternaliste » achèvent de dépeupler le monde… Une Horde anthropophage s'en empare à la fin, l'incendie, et massacre la plupart de ses habitants. Les avions de Sylvain Leduc en sauvent un petit nombre, et ces rescapés (dont Rudeaux, qui voit la mort de très près, et sa femme,) vont s'adjoindre à la colonie du Mont-Blanc.

La civilisation n'est plus représentée que par une dizaine de groupes disséminés dans les cinq parties du monde qui retourne à la barbarie. Espoir suprême de l'avenir, ces groupes attendent la réalisation du châtiment céleste dont Jupiter leur renouvelle la promesse : Mars, qui a péché par le feu contre la loi d'amour et de fraternité, sera détruit par le feu dans la nuit du 21 *au 22 juin* 1980.

Et en effet, les colons du Mont-Blanc suivent, dans les télescopes et les lunettes de l'Observatoire, la fantastique exécution que leur commente l'abbé Romeux, l'astronome. Les Joviens ont passé deux ans à charger des batteries d'accumulateurs-solaires ; et au moment fatal cette somme d'énergies calorifiques est appliquée à un projecteur géant braqué sur la planète criminelle. Ce Foudre de Jupiter s'allonge à vue d'œil vers Mars, l'atteint, et le balaie en tous sens, inexorablement, jusqu'à extermination complète de la vie à sa surface… C'est la Terre à jamais sauvée, l'avenir rouvert…

Suprême déception ! Avant d'être atteints par le Glaive de feu, les infâmes Martiens ont eu le temps de lancer l'un des projectiles destinés à leur émigration sur la Terre désormais

incapable de résistance ! L'obus est unique, il est vrai, mais le moral des derniers civilisés n'en est pas moins très ébranlé par ce coup inattendu. Quelle mystérieuse menace ne renferme pas ce projectile de la dernière heure ? Pendant les trois semaines que durent et son trajet et l'expectative de son arrivée sur Terre, la démoralisation gagne le Mont-Blanc. Les aviateurs de Chamonix décampent avec leurs appareils et entraînent dans leur désertion quelques femmes de l'Observatoire : ils vont gagner Tahiti, où ils « se la couleront douce ». Sylvain Leduc, enragé par ce lâchage, jure d'aller à lui seul combattre les Martiens, à leur débarquement.

Un radio de Jupiter annonce que l'obus arrivera aux environs du Caire – où se trouve l'une des « stations » civilisées. Leduc, accompagné de son seul mécanicien resté fidèle, le jeune Moreau, et du couple Rudeaux, vole à son secours… Dans un état d'exaltation croissante, il mène à toute vitesse, jour et nuit, par-dessus l'Italie transformée en nécropole et la Méditerranée. Le Caire. Où donc est l'Obus ? Voilà le faubourg de Gizeh, le poste de T.S.F., la « colonie » ; mais les colons ? Le seul Nazir-bey est là, devant son manipulateur, à lancer sans répit le signal de détresse : SOS… SOS. Son récit terrifie le couple Rudeaux : l'Obus tombé auprès des Pyramides ; tout le personnel de la colonie, bien armé, s'y est rendu, mais nul n'est de retour ! Leduc, plus matamore que jamais, ne fait non plus que rire du troublant Parfum dont l'atmosphère est saturée, et que Nazir-bey attribue aux Martiens ; malgré la recommandation expresse de son hôte, il va faire un somme dans le rotatif, après quoi : gare aux gens de l'Obus ! L'inquiétude mystérieuse s'aggrave : des ombres suspectes défilent dans la nuit, processionnant vers les Pyramides ; Léon et Raymonde,

envahis par une torpeur vertigineuse, voient successivement Leduc s'envoler dans la même direction, et Nazir-bey, hagard, sortir et se joindre aux pèlerins somnambules ; *eux-mêmes se sentent irrésistiblement attirés au dehors, puis vers les Pyramides et l'Obus fatal…*

Une dernière lueur de raison les arrache à l'emprise du Parfum. Rudeaux pousse sa femme dans un bar désert, au pied du Sphinx. Sauvés ! Car ils voient par la fenêtre, avec horreur, les autres pèlerins s'avancer jusqu'à l'Obus, où les Mages martiens, à ailes de chauves-souris, les happent et leur font subir les passes magnétiques destinées à les dépouiller définitivement de leurs âmes d'hommes, au profit des âmes martiennes arrivées par millions depuis l'incinération de leur planète, – la Terre étant le paradis des Martiens que la métempsycose conduit à chaque renaissance d'un degré plus près vers le Soleil, nirvana suprême. – Rudeaux sait tout cela, car lui aussi, malgré sa volonté de ne pas dormir, subit l'influence du Parfum, et un instant d'inattention a livré son cerveau à une âme martienne. L'âme n'a pu garder sa conquête, et Rudeaux a repris possession de son corps, mais il se sent prêt à succomber de nouveau. Raymonde, elle, n'a cessé de jouer du piano pour se tenir éveillée ; mais soudain son jeu devient automatique et somnambule : *– c'en est fait, elle est envahie ! Elle ne reconnaît plus Léon* ; son *âme martienne sourit à l'Autre, à l'amant martien prêt à s'incarner dans le corps de Léon… Instants hagards d'angoisse, de jalousie atroce, de lutte désespérée… Léon griffonne les dernières lignes de son journal :*

« … *c'est l'Autre qui va me chasser à jamais de mon corps, sitôt que je cesserai d'écrire, sitôt que je céderai au*

sommeil… Voici que la Face mutilée du Sphinx s'ombre mystérieusement de crépuscule… ma bien-aimée désâmée gémit de volupté sous le redoublement du Parfum paradisiaque… les pèlerins somnambules recommencent à passer… là-haut, sur leur Donjon sinistre et sur les Pyramides, les Mages de Mars, aux cornes lumineuses, dans la soirée ardente, agitent leurs ailes de chauves-souris vers les horizons de la Terre-Promise… »

PREMIÈRE PARTIE

L’ESCALE TERRESTRE

CHAPITRE PREMIER

DÉSINCARNÉS !

Que ne sommes-nous morts, réellement morts ! Nos âmes, – nos corps astraux, diraient les spirites, peut-être plus proches de la mystérieuse vérité, – auraient déjà renoncé à veiller des corps désormais inutilisables ; loin de cadavres atteints par la décomposition, nous voguerions vers la récompense ou l'épreuve d'une incarnation nouvelle ! Nous serions libérés, au moins, de ces sentiments qui nous rattachent de façon dérisoire au monde matériel des vivants sur lequel nous sommes sans action désormais. – Cette sollicitude impuissante ne nous retiendrait pas en quelque sorte captifs, ne nous ramènerait pas à chaque instant dans le voisinage de nos corps – nos corps vivants, où nous avons habité si longtemps que nos êtres actuels en sont comme l'impondérable effigie – nos corps vivants mais tombés au pouvoir des envahisseurs qui les *possèdent* et les animent désormais !

Des heures ont dû s'écouler depuis l'instant où, finalement expulsé à mon tour, parmi l'hostile cohue des formes fluides étrangères, j'ai reconnu – ma bien-aimée. Dédiés l'un à l'autre par des années d'amour, nos êtres nouveaux se sont attirés, compénétrés, fondus en une seule et même nébulosité aux fluorescences de saphir, où se localisent nos *moi* unis mais distincts. Puis : une longue hébétude vertigineuse – telle qu'en doit éprouver

la chrysalide soudain métamorphosée en papillon ; – la joie de notre double survivance ; – l'insurmontable dégoût des formes fluides dont une terne lueur rouge ébauche les visages haineux et désespérés ; – la hantise de nos corps possédés par ces âmes étrangères…

Peu à peu, une résignation à l'inévitable destin nous apaise. Le sort de nos dépouilles corporelles cesse de nous intéresser exclusivement.

Des pensées d'une étrange vigueur synthétique – des intuitions – se dégagent « en nos deux esprits, ces miroirs jumeaux », et posent à nos curiosités les problèmes de notre nouvelle existence.

Nous avons perdu tout moyen d'agir sur la réalité matérielle. Mais en revanche cette réalité nous atteint directement, sans l'intermédiaire des sens. C'est donc que notre corps astral participe désormais de la « quatrième dimension » de l'univers : l'espace et l'impénétrabilité de la matière ont cessé d'exister pour nous tels qu'ils conditionnent la sensibilité à trois dimensions des « vivants ». Aussi librement et instantanément que la pensée se transporte d'un point à un autre, une simple « volition » déplace notre corps astral.

Timidement d'abord, gênés par cette facilité même, nous apprenons à ne plus tenir compte des obstacles matériels que l'habitude nous représente comme infranchissables. C'est *à travers* la porte refermée que nous sortons du petit bar *À la vue du Sphinx,* pour suivre nos corps qui se dirigent vers le Cylindre martien, parmi

la foule des pèlerins somnambules arrivant du Caire à l'appel des Mages. La nuit est tombée, mais des phares géants s'allument au sommet du Donjon et des Pyramides et répandent une lumière froide et verte comme celle des vers-luisants. Le Parfum vibre d'une façon de plus en plus intense – je dis : vibre, car nous avons cessé de le percevoir par l'odorat, et c'est le mot qui traduit le mieux notre intuition actuelle – et il nous cause une véritable horreur, qu'il nous faut surmonter pour pénétrer dans le repaire de nos envahisseurs.

Les parois métalliques du Donjon n'offrent pas plus de résistance à notre intrusion qu'une vitre n'en oppose aux rayons solaires.

Nous explorons les vingt étages de ce monstrueux bolide où s'entassent des machines démontées, – bielles, roues, pièces de mécanique étranges – des instruments de précision, des réserves de produits chimiques inconnus. Il y a aussi des appartements pour les Mages, et nous en surprenons un en train d'écrire ; il a replié sur son dos ses ailes de chauve-souris qui semblent d'un tissu caoutchouté couleur acajou, et les protubérances lumineuses de son front que j'avais prises pour des cornes sataniques palpitent et s'allongent et se rétractent suivant le rythme de sa pensée. Un moment ses yeux dorés, aux pupilles verticales comme ceux des chats, se dirigent sur nous… mais nous sommes invisibles, même pour ce familier de l'Occulte.

Sur la plate-forme supérieure du Cylindre, qui s'élève presque aussi haut que les Pyramides voisines, une agitation énorme règne, dans l'éclairage blafard.

Les infortunés Terriens qui se sont rendus à l'appel du Parfum sont emmenés par les Mages volants et introduits l'un après l'autre dans une espèce de solénoïde qui assure par ses courants mystérieux l'emprise définitive de l'âme martienne. Et ces néo-Martiens, – ces Terromartiens, plutôt – aux gestes encore mal assurés, vont rejoindre la troupe de leurs congénères qui s'active, au pied du Cylindre. Un homme les dirige, que je crois reconnaître… Oui, c'est bien Sylvain Leduc, qui organise le montage des machines. Des constructions s'élèvent à vue d'œil, on pose une voie ferrée qui va se raccorder là-bas au chemin de fer des Pyramides ; un hélicoptère s'envole, puis un second, un troisième… C'est la prise de possession de la Terre qui commence !

Mais aux côtés de Sylvain Leduc voici deux autres personnages. Un homme d'abord, que sa cape rouge et son bonnet à deux cornes font ressembler à un Mage… c'est *moi !* c'est mon corps volé, mon corps animé par l'esprit de quelque grand chef martien ! Et sa compagne accoutrée pareillement, c'est Raymonde, c'est le corps volé de ma bien-aimée !

Leur démarche n'est plus hésitante comme la dernière fois que nous les avons vus ; leur personnalité nouvelle s'affirme dans leurs gestes nets et autoritaires ; et au lieu de la sollicitude inquiète des premières heures, c'est une répulsion atroce qu'ils nous inspirent.

Elle s'ajoute au dégoût des visages fluidiques dont les ternes lueurs rouges grimacent autour de nous et ont l'air de narguer notre dépossession, et à la nausée du Parfum, qui nous pénètre de vibrations horripilantes.

L'atmosphère brutale de la colonie martienne nous devient plus qu'odieuse, intolérable. Par réaction, nos désirs s'élèvent ardemment vers le Ciel…

CHAPITRE II

QUE SAUTERONT LES LECTEURS PEU SOUCIEUX D'ASTRONOMIE

Et la faculté nouvelle du déplacement à volonté, que nous maîtrisons encore mal, nous emporte dans les hauteurs de l'atmosphère, à des centaines, à des milliers de mètres ; et dans la surprise de l'inattendue délivrance, loin de songer à modérer le phénomène, à refréner cette lévitation glorieuse, nous l'activons au contraire de toute notre volonté. Les phares martiens des Pyramides et du Cylindre ont disparu dans l'éloignement, et aussi emportés vers l'Est par le mouvement de rotation de la Terre, qui ne cesse de s'enfoncer dans l'espace, qui se rapetisse, se résorbe en un globe planétaire, comme vu au télescope !… Ignorants des besoins corporels, insoucieux de la pression barométrique sans doute déjà réduite à zéro, insoucieux du froid hyperboréen qui doit régner autour de nous, ainsi que de l'ardente radiation solaire que nous retrouvons sitôt sortis du cône d'ombre terrestre, nous baignons dans l'infinie sérénité de la Nuit velouteusement noire, où brille le Soleil et où brillent aussi, grâce à l'absence de tout voile aérien, les étoiles.

Ô purification ! Récompense merveilleuse d'avoir consacré tant d'heures de notre vie terrestre aux joies désintéressées de l'Astronomie !

Quelle misérable période larvaire doit être la désincarnation pour les âmes qui n'ont jamais exercé que la partie matérielle de leurs êtres ! comme l'expression « âmes en peine » doit bien s'appliquer à elles, une fois privées des organes susceptibles de satisfaire les appétits qu'elles ont uniquement développés !

Nous-mêmes, sans notre culture astronomique, ne serions-nous pas désorientés et affolés par le spectacle de l'infini sidéral qui nous entoure ? ne nous empresserions-nous pas de regagner la Terre seule familière, où nous serions réduits à errer, en proie aux souvenirs et aux regrets des basses routines et des intérêts vulgaires de la vie quotidienne, parmi la tourbe des âmes martiennes qui aspirent à la réincarnation comme au seul mode d'existence intelligible à la grossièreté de leurs appétits !

Ah ! comme je conçois bien que le suprême sacre est la recherche désintéressée de la vérité !

Une ivresse sublime nous emporte, un désir passionné d'explorer cet Espace où notre volonté nous transporte à son gré. Les longues soirées passées jadis au télescope ont été une initiation féconde ; elles ont préparé nos esprits aux joies de l'infini ! Mais bien mieux que tous les chiffres accumulés, que tous ces nombres dont je peinais à imprégner mon imagination pour obtenir finalement un piètre aperçu des distances et des volumes – c'est une intuition directe, aujourd'hui, qui nous fait percevoir les rapports des astres entre eux et l'agencement réel de l'Univers. Dans la Nuit merveilleuse que ceinture la Voie Lactée, le Soleil nous étonne de son

éclat nouveau. Au lieu de ce disque blanc aux contours arrêtés que l'on croit voir du fond de l'atmosphère terrestre, une vaste auréole en forme de fuseau lumineux enveloppe l'Astre-roi. Sur tout son pourtour, une effervescence de flammes roses s'élance, comme d'un bol de punch gigantesque, et de droite et de gauche, de longs panaches rectilignes semblables aux « rais de gloire » qui jaillissent parfois des nuages, vers l'heure du couchant – deux ailes de lumière sur lesquelles plane dans l'infini le Dieu du jour et de la vie, – Râ, l'Épervier sacré de l'ancienne Égypte…

Dans l'irradiation de cette auréole éclatante est perdue la minuscule planète Mercure ; plus lointaine et plus volumineuse, Vénus, sœur jumelle de la Terre, se montre en phase tel un « jeune » de Lune, – de cette Lune dont nous avons dépassé l'orbite en un peu plus d'une seconde, à la vitesse de la lumière adoptée sitôt hors de l'atmosphère. En quelque huit minutes, elle nous mènerait au Soleil ; mais c'est au contraire vers Mars que se dirige notre essor… Quatre minutes, et la planète naguère balayée par le Foudre vengeur, passe devant nous, escortée de ses deux lunes infimes, mappemonde encore enveloppée des opaques nuées de l'effroyable conflagration.

Toute une demi-heure, à cette vitesse de la lumière – si formidablement rapide selon l'échelle des mesures terrestres, puisqu'elle ferait sept fois et demie en une seconde le tour complet de notre globe ; mais qui s'approprie aux millions de kilomètres de l'échelle planétaire et cesse de nous paraître énorme depuis que la

Terre familière s'est réduite dans le voisinage du Soleil, comme tout à l'heure Vénus, à un gros diamant bleu jouxté d'un satellite blanc ; – toute une demi-heure, nous allons vers le géant Jupiter de plus en plus éclatant à travers la zone des petites planètes. L'un de ces mondicules (j'ignore le nom qu'il porte sur le catalogue) arrête au passage notre curiosité, et nous infléchissons notre course vers la surface de ce sphéroïde irrégulier, d'un diamètre inférieur à celui de Paris… Des continents en réduction, dont les falaises de quelques centimètres baignent dans les flots d'océans lilliputiens… Et des forêts de végétaux inconnus grands comme le doigt, des êtres animés, des espèces de fourmis rousses et noires sortant de leurs cités souterraines, par colonnes serrées qui marchent à la rencontre l'une de l'autre, s'abordent au milieu de la clairière, et s'exterminent avec fureur, mordant, tranchant, déchiquetant à coups de mandibules les têtes, les cous, les pattes de l'adversaire !

Horreur ! ici aussi la guerre, la lutte inexorable de la vie contre la vie, la destruction de la vie par elle-même ! L'Esprit animateur des mondes ne saurait-il donc exécuter son œuvre sans ce gaspillage perpétuel d'énergies ? La destruction fait-elle partie intégrante de son plan ?… Ou bien n'y a-t-il pas de plan, ni de but à la création, et la Conscience universelle assiste-t-elle impassible et sereine au jeu des forces qui s'entrecroisent dans son sein, – de ces mêmes forces qui tiennent en équilibre les mondes et les univers sur le réseau de la gravitation, et qui aboutissent aux luttes des fourmis entre elles, des hommes entre eux – et des Martiens contre les Terriens ? L'Esprit universel serait-il insensible

au mal ?… ou qualifions-nous ainsi, dans l'étroite limitation de nos préjugés, des accidents nécessaires ?

Nous avons fui, révoltés par ce spectacle guerrier, à une vitesse qui s'accélère étrangement. Jupiter, la Planète-sage, a passé devant nous, mappemonde gigantesque bouchant la moitié du ciel, éclipsant un instant le fuseau lumineux du Soleil déjà réduit au cinquième de son diamètre vu de la Terre ; et le Soleil se rapetisse toujours, et Jupiter n'est bientôt plus qu'un point noyé dans ses feux… Saturne, l'énorme Saturne, à peine moins gros que Jupiter et ceinturé de son triple anneau, n'a fait que passer, au lointain de son orbite… Uranus… Neptune… l'autre planète encore, la Transneptunienne pressentie par la science terrestre…

À moins que nous n'ayons perdu toute notion du temps (ce qui serait possible, en l'absence de repère, désormais) ce n'est plus la lumière qui nous emporte ; c'est quelque autre véhicule plus foudroyant encore. Le Soleil a perdu pour nous l'aspect privilégié que lui confère sa proximité de la Terre : ce n'est plus l'astre du jour, ce n'est plus l'Astre-roi d'un cortège harmonieux de planètes où ses rayons entretiennent la vie. Toutes les planètes ont disparu, tout le système enclos dans l'orbite de Neptune que la lumière met huit heures à traverser, s'est résorbé en un unique point brillant, – une étoile comme les autres, à peine de première grandeur, rougeâtre comme Aldébaran, qu'elle avoisine, tout proche d'Algol, dans la constellation de Persée.

Solitude inouïe ! formidable isolement dans la Nuit sidérale ! Nous éprouvons ici, en réalité, ce que notre

imagination, jadis, s'efforçait de concevoir, en faisant abstraction du support de la Terre maternelle qui nous cachait tout l'hémisphère céleste situé sous nos pieds. Alors, il y avait un *haut* et un *bas ;* la pesanteur contre laquelle luttait la verticalité de notre corps nous fournissait un repère stable, nous imposait à notre insu quelque chose de l'illusion atavique d'être au centre de l'univers ; et il nous fallait un grand effort de méditation pour oublier la présence de nos congénères, à laquelle se cramponnait notre instinct pris de vertige en face du Vide infini…

Plus d'autres hommes autour de nous, ni près, ni loin, ici, plus de terre maternelle ; ni *haut* ni *bas* : l'espace de toutes parts, grouillant d'étoiles, qui s'accumulent en une zone luminescente : la Voie Lactée. Seul souvenir de notre condition d'esprits nés sur la Terre : les formes des constellations, toujours pareilles.

Nulle terreur. Un émerveillement sacré. Ce sens de l'infini qui nous effleurait parfois, trop fugace, lorsque nous nous efforcions de nous pénétrer de sa présence réelle, lorsqu'une intuition nous traversait, de notre place réelle dans l'Univers, des profondeurs vertigineuses de cet infini qui nous entourait, dans lequel la Terre était plongée, au voisinage du Soleil, au sein de l'amas lenticulaire d'étoiles qui nous apparaît, vu de l'intérieur, sous forme de Voie Lactée…

Quel sublime élargissement du Mystère, depuis que nous n'évaluons plus à l'échelle de nos sens humains l'infini sidéral ; depuis que l'égoïste animalité du corps a

cessé d'imposer à nos esprits ses terreurs puériles et ses préjugés !

Cette étoile qui grossit devant nous, – dans cette partie du ciel ignorée des habitants de l'hémisphère septentrional terrestre, auprès de l'étincelante Croix du Sud, – cette étoile qui se dédouble en deux soleils jumeaux tournant l'un autour de l'autre, c'est Alpha du Centaure, la « Proxima » des astronomes où la lumière nous aurait transportés en un peu plus de quatre ans… Mais ce que nous chevauchons à cette heure, c'est le mystérieux rayon gravitatoire, dont la transmission paraît *instantanée* à toute distance… *Gravitation !* un mot peut-être. Savons-nous quelle réalité se cache sous cette apparence dont la loi numérique seule nous est connue ? Ne s'agirait-il pas, au lieu d'une *force,* du « tissu connectif » de l'Univers, d'une simple modalité de cet Éther dont l'hypothèse nécessaire entraîne celle de la « quatrième dimension » et de la continuité de toutes choses existantes en un PAN unique ?

Alpha du Centaure a passé devant nous comme un fanal de gare sillonne, dans la nuit, la vitre du rapide ; les années-lumière défilent comme des secondes, et de nouvelles étoiles, une à une, s'égrènent sur notre route. Et descendant l'échelle des *magnitudes* stellaires, le Soleil qui éclaire la Terre se résorbe peu à peu vers l'invisibilité. Le voici au rang des plus humbles, et il nous faut une attention soutenue pour ne pas le perdre, dans la dislocation rapide des constellations. Cassiopée s'aplatit, le Carré de Pégase s'étire en losange, Orion, la Croix du Sud sont méconnaissables. Et les éclats familiers se

modifient : Capella, Véga, Deneb, Arcturus, tous les astres qui sont de l'hémisphère nord, s'atténuent comme le Soleil et semblent se multiplier tandis que devant nous se raréfie le semis d'étoiles. Des vides noirs, pareils au fameux « trou à charbon » voisin des Nuées-Magallaniques, s'ouvrent dans le sidéral tissu, – comme des « yeux » se forment dans les irisations d'une bulle de savon prête à crever… Les lacunes noires s'agrandissent, se rejoignent, quelques derniers soleils sont dépassés… Et c'est fini ! la Bulle-de-Savon est crevée – nous sommes sortis de la Voie Lactée qui reste derrière nous avec ses millions de soleils, y compris le nôtre natal, depuis longtemps perdu… La Galaxie s'éloigne et apparaît enfin dans son ensemble, vue de l'extérieur au lieu de l'intérieur, sous la forme d'un vaste et dense amas d'étoiles disposées sur des lignes spirales – un peu comme les jets lumineux qui sortent de ces pièces d'artifice appelées « soleils »…

Et le Noir, le Vide de l'Outre-Univers, où notre essor s'enfonce – à la poursuite du Grand Secret – l'infini reste peuplé de lointaines formations luminescentes : – Nébuleuses où s'élaborent des univers nouveaux, en lente rotation sur elles-mêmes, en fuite à travers l'Espace – à la rencontre d'autres Nébuleuses, immenses et amorphes nuées de matière vieillie, de mondes désagrégés, chaos *en attente* que le choc pénétrant féconde et rajeunit, comme la conjugaison des cellules redonne à la matière vivante l'impulsion nécessaire à développer de nouveaux êtres !…

Et de Nébuleuse en Galaxie, d'un univers au suivant, encore et encore, au sein du Tout illimité notre vol foudroyant s'obstine, éperdu, vers l'impossible muraille du Néant-Extérieur…

Et les dimensions s'abolissent. Grand ? Petit ? que signifient ces notions au regard du Tout Infini ? – Amas d'étoiles… Nébuleuses… Univers ? – Des Atomes ! Chaque tourbillon sidéral vaut, à une échelle différente, le tourbillon d'ions et d'électrons qui tissent les invisibles éléments de la matière ! Analogue, leur espacement relatif ; de même ordre, leurs vitesses !… Questions formidables : ces Atomes-Sidéraux ne sont-ils pas groupés comme les atomes-matière, en Molécules d'un degré supérieur ? Celles-ci, par leur agrégation, ne forment-elles pas des particules vivantes, – d'un ordre de vitalité ineffable ? Les univers-globules-sanguins ne circulent-ils pas dans les artères d'un Être incommensurable… habitant à son tour un monde… emboîté lui-même dans…

Et alors !… Alors ! pourquoi cet Être ?… Oui, pourquoi ? Et pourquoi donc y a-t-il quelque chose ?… Pourquoi cela et pas autre chose ?… y a-t-il même quelque chose, en RÉALITÉ ? Tout n'est-il pas qu'une illusion, – égale à RIEN ?…

Et dans l'affolement de ce vertige idéal, parmi l'infini noir où les nébuleuses font de vagues lueurs, où les Galaxies voguent – isolées dans le Vide matériel et pourtant baignées par l'Unité de l'essentiel Éther gravitatoire qui fait de tout Un-Tout – notre esprit sublime, qui vient d'explorer et de jauger la ronde des

Univers, s'abîme désespéré sous l'accablant Mystère. Notre détresse refait de nous des humains, elle se tourne humblement vers la sécurité de la Terre maternelle, aspire au lest équilibreur de cet organisme matériel dont notre ivresse orgueilleuse de connaître la Vérité universelle se réjouissait d'être délivrée… Ô Vie antérieure – loin de ce formidable tableau noir de la Nuit cosmique où s'aligne en hiéroglyphes stellaires la suprême Formule trop haute pour nos faiblesses originelles – Ô simple réalité animale de la Terre maternelle : aurore sur les bois diamantés de rosée, chant d'alouette dans l'azur matinal, rosiers en fleurs sous le soleil printanier, sérénité d'un couchant sur la mer !

Et ce désir à travers l'infini nous ramène – à travers la Nuit extérieure rayée par le vol fulminant des univers en fuite – amas d'étoiles – nébuleuses. La Voie Lactée, lenticulaire, paraît, s'ouvre, nous reçoit parmi ses astres qui se regroupent en constellations familières… Soleil ! Ô ! entre Aldébaran et Capella, Étoile grossissante…

Divin Soleil des hommes terrestres, et ton cortège de planètes… Voici Jupiter… Mars… Voici la Terre, diamant bleu jouxté d'un satellite blanc…

Mais quelle influence souveraine, contre laquelle se roidit en vain la volonté de notre couple – quelle attraction irrésistible – celle que doit ressentir l'aiguille d'acier qu'oriente un champ magnétique – nous fait dépasser la Terre – nous emporte, nous précipite sur cette blanche planète – Vénus, énorme, emplissant tout le nadir de son disque ouaté de nuages éblouissants ?…

CHAPITRE III

LE MAÎTRE-INITIÉ DE VÉNUS

— Esprit de la Terre, es-tu là ?

Je perçois par l'ouïe des mots prononcés en une langue inconnue, mais dont les sons se traduisent au fur et à mesure dans mon cerveau. Car j'ai un cerveau, à présent, un cerveau où un laborieux réseau de nerfs m'apporte les sensations d'un cœur battant, de jambes, de bras pesants et matériels. Mon attention s'y perd, un accablement confus remplace la belle lucidité intellectuelle de naguère ; et je suis horriblement mal à l'aise dans ce corps qui n'est pas le mien, où me maintient une force étrangère, comme une compression extérieure sans laquelle je m'évaderais violemment. Oh ! je suis triste à pleurer dans ce corps… j'y suis en détresse, seul… seul ? ah ! séparé de ma bien-aimée ! Pourquoi ? que s'est-il passé ?… Et je me souviens de notre chute sur Vénus, à travers des opacités nuageuses, et puis cette agonie déchirante, cet arrachement de notre couple, laissant ma bien-aimée hors de ce corps où me réincarne la volonté toute-puissante.

Je pousse un grand soupir et soulève mes paupières lourdes comme du plomb.

Un jour rose-de-pêcher entre par des fenêtres ovales et éclaire devant moi trois personnages debout drapés de

toges blanches, au type très beau et noble, au visage marmoréen, qui peuvent avoir aussi bien quarante ou quatre-vingts ans. Et je *sais* que celui qui me tient sous son pouvoir est le Maître-Initié de Vénus. Il répète :

— Esprit de la Terre, es-tu là ?

— Me voici, dis-je enfin ; et timidement, j'ajoute : Maître, qu'est devenue ma bien-aimée ?

— Rassure-toi, enfant, répond la voix chargée d'une idéale tendresse ; elle est à ton côté. J'ai séparé vos deux corps fluidiques pour incarner le tien dans l'organisme que te prête notre médium. Elle te sera rendue lorsque notre conversation aura pris fin et que je t'aurai mis en face de ton plus haut devoir…

« Depuis longtemps, mes frères initiés et moi nous savons qu'il se passe dans les astres supérieurs des événements étranges et calamiteux ; mais seul pouvait nous les conter en détail un esprit terrestre ou martien qui se dégageât du tumulte fluidique de ses congénères où il reste sourd à nos appels. Nous guettions l'envol à travers les espaces d'une âme désincarnée. Toi et ta compagne êtes les premiers qu'une curiosité sublime a fait fuir l'atmosphère terrestre, qui soyez passés à notre portée idéale…

« Raconte-nous ce que tu sais. »

Et je raconte :

— Tous les peuples de la Terre vivaient en paix ; les passions animales vaincues, le règne de l'intelligence

s'affirmait chaque jour dans un progrès scientifique merveilleusement accéléré. Nous avions appris à communiquer avec nos frères planétaires de Jupiter et de Mars. Mais tandis que les premiers échangeaient avec nous très loyalement leur sagesse, les seconds surprenaient nos secrets les plus redoutables pour les utiliser contre nous. Dans un but qui nous échappait alors, ils voulaient envahir notre planète. Et aussi lâches que perfides, les Martiens résolurent d'abolir au préalable toute velléité de résistance. Leurs engins, propulsés par une force inconnue, s'abattirent sur la Terre, déversant la mort-rouge du feu et de l'asphyxie corrosive. Nos capitales furent détruites les unes, après les autres ; les instincts animaux, libérés et exaltés par la panique et la désorganisation sociale, ajoutèrent la folie d'aveugles luttes fratricides aux horreurs de la disette et de la peste, puis aux calamités des tremblements de terre et des éruptions volcaniques provoquées par les derniers obus martiens. Après que la planète criminelle se fut assez éloignée de nous sur son orbite pour devoir cesser son bombardement, la plupart de ces fléaux continuèrent d'eux-mêmes à se développer, achevant de réduire en nombre et de démoraliser l'humanité, si bien qu'à la suivante « opposition » les envahisseurs auraient pu débarquer chez nous sans avoir à craindre une résistance sérieuse.

« Cependant les Sages de Jupiter, nobles champions de la loi d'amour et de fraternité sidérales, avaient résolu de châtier la planète félonne et de la mettre hors d'état de nuire aux malheureux Terriens, dès que la proximité des deux corps célestes – Jupiter et Mars – rendrait la

chose exécutable. Durant deux années terrestres, la population entière de l'immense planète mit en œuvre toutes les ressources de sa science et de son industrie pour charger des Accumulateurs-solaires où les énergies calorifiques de l'Astre central se trouvèrent enfin condensées à un potentiel inouï. L'instant propice venu, ces énergies restituées par un projecteur devinrent le Foudre monstrueux que nous vîmes s'élancer dans l'espace à la vitesse de la lumière et atteindre, au bout de 30 minutes, la planète criminelle, où les ravages du Feu s'exercèrent impitoyablement, toute une semaine, jusqu'à incinération complète de sa surface.

« Mais par une coïncidence funeste, l'« opposition » qui avait ramené Mars dans le voisinage de Jupiter mettait également la Terre à portée de Mars, et au dernier instant – alors que le Foudre vengeur allongeait déjà son dard dans l'Espace, un projectile suprême fut lancé de Mars !

« Un seul projectile, dont les occupants étaient devenus, bien avant leur arrivée sur Terre, les derniers survivants de la race martienne ; un unique projectile, au lieu des centaines, des milliers peut-être, qui devaient contenir leur émigration en masse…

« Tu sais, ô Maître, que la farouche religion des Martiens voit dans le Soleil l'aboutissement suprême de leurs transmigrations. D'après leurs Mages, c'est sur Saturne que leurs âmes ont pris naissance et se sont incarnées pour la première fois. À la suite d'une ou plusieurs existences, suivant les mérites de chacun (et que peuvent-ils qualifier mérites, ces bandits !) la

métempsycose les fait passer sur Jupiter (ou sur ses petits satellites, qui sont des bagnes) et de là sur Mars. Telle est l'origine qu'ils s'attribuent. Leur séjour prochain se situe donc sur Terre, où leurs âmes, guidées par cette foi invincible, se rendent effectivement après la mort. Jusqu'ici, la population de Mars étant de beaucoup inférieure en nombre à celle de la Terre, ces âmes martiennes trouvaient à se réincarner librement parmi nos nouveau-nés, et ne formaient chez les hommes qu'une faible minorité de violents et de belliqueux, de criminels et de guerriers. Mais depuis la Fin-du-Monde que le Foudre jovien a infligée à leur planète, ce sont des millions d'âmes martiennes qui viennent de s'abattre sur la Terre, aspirant à la réincarnation, à l'avatar corporel qu'elles doivent traverser avant de poursuivre leur exode vers le Soleil par les étapes intermédiaires de Vénus et de Mercure. Et reste-t-il à cette heure cent mille humains sur la Terre ? Peut-être pas. Chaque humain est donc convoité et assiégé par une foule d'âmes martiennes qui aspirent à s'emparer de lui…

Le Maître-Initié m'interrompit :

— Mais, enfant, une âme désincarnée ne peut s'emparer d'un organisme adulte et en chasser l'esprit qui s'y est développé, si ce n'est en des circonstances tout exceptionnelles. Sans l'intervention directe des Mages…

— Ce sont précisément eux, ô Maître, que l'ultime projectile a apportés sur la Terre. Au moyen d'un parfum aux vertus occultes dont ils chargent l'atmosphère, ils attirent les hommes sans défense jusqu'au Donjon infâme

où leurs incantations perpètrent l'odieux viol. Moi-même et ma bien-aimée, il nous a suffi d'un instant de sommeil sous l'influence du Parfum pour nous voir expulsés de nos corps, irrémédiablement. C'est un chef martien, je crois, et sa compagne, qui se sont emparés de nos dépouilles terrestres.

Le Maître-Initié se tourna vers ses deux collègues.

— Voici, Frères, qui rend un compte exact de ce que vous entrevoyiez confusément dans le cristal magique. Il est tout proche, il nous menace, il va fondre sur notre chère et douce planète, le danger que les Puissances protectrices nous ont depuis longtemps révélé… Les Titans à la conquête du Soleil !…

« Échappés au Foudre justicier, les Mages ne vont-ils, par leurs manœuvres sacrilèges, bouleverser l'ordre assigné, spolier les malheureux survivants de la Terre au profit de la tourbe martienne ?…

« Ô Dieu ! Dieu Apollon ! tu m'inspires l'enthousiasme clairvoyant ! – l'avenir s'ouvre à mes yeux – abîme d'horreur !… Je vois la monstrueuse tentative couvrant d'usines la Terre où les Martiens furieusement se hâtent ! – Ils ont peur du châtiment suprême – car Jupiter s'apprête à les anéantir – cette fois irrémédiablement ! – Fuir ! ils veulent fuir ce globe avant de repasser à portée du Vengeur ! Grisés par le démesuré pouvoir de leur science maudite – par l'accélération vertigineuse de ses progrès – leur folie sacrilège va transgresser les Lois éternelles – ils vont brûler l'étape de la Terre – et débarquer sur Vénus dans leurs corps

actuels !… Ô Frères, les voici ! les bolides fabriqués par eux sur la Terre : dix – cent – mille – une grêle flamboyante de bolides qui s'abat sur notre paisible séjour et jette ces exterminateurs ivres de destruction parmi nos peuples ignorant d'autres arts que ceux de la Beauté ! »

Le Grand Initié, en proie à l'émotion prophétique, chancela, et les deux autres pontifes l'aidèrent respectueusement à s'asseoir sur le trône d'ivoire disposé derrière lui, puis s'agenouillèrent à ses côtés. Il resta quelques instants les yeux clos, d'une pâleur de cire, rigide et hiératique. À la fin, rouvrant les yeux, il reprit d'un ton plus égal :

— Dis-moi, enfant, quel était ton dessein en regagnant le sol foulé par les envahisseurs ?

— Je ne sais… Peut-être d'y faire une nouvelle tentative pour recouvrer mon corps et celui de ma bien-aimée.

— Tu aurais échoué une fois de plus. Moi seul puis t'enseigner le secret indispensable. Je n'exige de toi nul serment. Ta droiture m'est connue, ainsi que celle de ta compagne, depuis l'instant où ma volonté a infléchi le vol de votre couple vers la planète amoureuse. Vous êtes des Fils-de-la-Lumière, je le sais. Vous serez nos alliés contre les enfants des Ténèbres… Il est un dogme que connaissaient plus ou moins obscurément les religions de ta patrie céleste : celui des génies protecteurs. – Le sage Socrate avait son *Daimôn*. – J'habite à la vérité une terre plus jeune que la tienne, mais je suis ton aîné dans le

cycle des existences, et je veux devenir ton guide, ton inspirateur… La distance n'est qu'un mot pour les âmes, lorsque la sympathie les unit… Or, le lien idéal est établi entre nous, et désormais je suivrai tous tes pas sur la Terre où tu vas retourner. Tu reconnaîtras ma voix dans tes songes, et je te guiderai dans le combat hasardeux que tu vas entreprendre. Il sied d'abord de réconforter tes frères humains, d'en soustraire le plus grand nombre possible à l'influence des Mages. Va parmi eux sous ta forme astrale et visite leurs esprits auxquels tu rendras le courage. Après quoi, lorsque tu le jugeras nécessaire, reprends ton corps naturel… Tu feras ainsi…

La lumière rose-de-pêcher s'éteignit aux fenêtres et l'obscurité se fit dans la salle. J'éprouvai une sorte de nausée, comme un prélude de syncope ; je me sentis expulsé de mon corps d'emprunt, et tout aussitôt je recouvrai la clairvoyance propre aux sens astraux. Un éclairage fantomatique, bleuâtre, me révéla sous un jour nouveau ce qui m'entourait. D'abord, Raymonde, le bien-aimé visage de saphir nébuleux que je saluai d'un élan de tout mon être, mais sans pouvoir reformer l'unité de notre couple. L'influence d'une volonté supérieure nous tenait séparés, et je perçus qu'elle émanait du Maître-Initié. Il s'approcha de nous, suivi des deux pontifes, mais son rayonnement astral qui faisait une gloire jusqu'à l'entour de sa robe était de beaucoup le plus fort, et bien qu'il ne remuât pas les lèvres, ses pensées me pénétraient directement, comme si elles étaient nées en moi. Il me désigna le corps étendu que je venais de quitter, où l'esprit du médium achevait de recondenser sa

pâle fluorescence rose, et il me dit – ou plutôt non : je pensai avec lui :

— Regarde bien dans ce cerveau ; vois, logé entre les deux hémisphères, ce granule rouge, gros comme un pois, qui palpite. C'est le centre d'application de la force psychique, le nœud vital, le point de jonction entre l'esprit et la matière *(glande pinéale, siège de l'âme selon Descartes !* ajouta ma propre pensée). Tant qu'elle est rouge et turgide, il y a conscience plénière, la liaison du corps et de l'âme est ferme et assurée. Mais surveille-la bien. Lorsque tu la verras pâle et flétrie sous l'influence du sommeil ou d'une distraction prolongée, saisis l'instant ! applique d'un coup ta volonté droit sur ce point minuscule, exaltes-y ta conscience… tu redeviendras maître de ton corps, et je t'aiderai à le conserver, d'autant mieux que les Mages auront alors cessé leurs opérations et que le secours du Parfum fera défaut à ton antagoniste…

« Esprit de la Terre, j'ai dit.

« Rappelle-toi que l'avenir de Vénus, avec le sort des Hommes dignes de ce nom vivant encore sur la Terre, dépendent de toi… peut-être de toi seul ! rappelle-toi que ton dévouement à la cause sacrée de la Lumière peut rompre la trame funeste ourdie par les Martiens ; rappelle-toi que désormais nous veillons, mes frères et moi, sur toi et sur ta compagne, et que nous suivons tous tes gestes. Courage, mon enfant ! sois fort, et n'hésite pas, l'heure venue, à choisir entre ton bonheur terrestre et ton devoir sidéral !

« … Et maintenant, va ! »

La puissance qui me tenait séparé de ma bien-aimée s'abolit ; instantanément, notre couple fluidique se reforma et prit son essor dans un élan vertigineux de joie et d'espoir. Nous entrevîmes, sous la lumière rose-de-pêcher, l'Élysée de la douce planète, les heureux Vénusiens couronnés de fleurs, folâtrant, nudités sculpturales, sur des parterres d'azur, au bord des eaux limpides, en une fête perpétuelle de poésie, de musique et d'amour… puis les nuages… puis, dépassant de leur couche d'ouate blanche, le sommet d'un pic, une coupole d'observatoire… et la fuite, dans la nuit constellée du vide intersidéral, vers l'éclatant diamant bleu de la Terre.

CHAPITRE IV

CHEZ MARS ET Cie

À regret, nous quittons la planète amoureuse pour voler vers la Terre où nous appelle le devoir ; et cette sorte d'hésitation se traduit par une lenteur relative de nos progrès dans l'espace.

Mais sitôt que le globe natal, élargi, nous offre les contours familiers de l'Ancien Continent (avec l'Asie, presque toute plongée dans la nuit) notre volonté s'affermit, se précise. – Reconnaître la colonie martienne, voir où en sont les progrès, c'est cela qui importe avant tout. – Et nous nous dirigeons sur le long serpentement vert de la vallée du Nil, côtoyant le jaune désert libyque tacheté d'oasis – pareil à une peau de panthère. L'ombre du crépuscule a encore toute la mer Rouge à traverser, et cependant les phares à lumière froide brillent déjà, pâles vers-luisants, sur l'Égypte ressuscitée à l'activité fiévreuse et gaspilleuse d'un industrialisme forcené. Les Alternateurs-Équatoriaux de Khartoum sont rétablis. Aux environs de Syène, d'énormes batteries de miroirs paraboliques – des accumulateurs solaires ! – recueillent les derniers rayons du couchant… Et plus au nord voici, pieuvre martienne crochée de tous ses tentacules sur notre malheureuse planète, la colonie centrale !

Au bord du Nil, bien distincte du vieux Caire à demi-ruiné, là où s'étalait quelques jours, quelques semaines plus tôt, le désert des Pyramides, c'est une ville neuve, une ville immense. Et sur cette prodigalité de phares, sur cette agglomération d'usines multipliées à faire croire que toute la population subsistante du Globe s'y trouve déjà réunie, se dresse un monument formidable qui accapare tout d'abord notre attention et nous inspire un étonnement mêlé d'effroi.

Ce monstrueux symbole de la puissance martienne se compose de sept étages de terrasses superposées en retraits successifs, tels le phare romain d'Alexandrie ou les enceintes d'Ecbatane, mais chacun de ces étages est à lui seul haut comme une falaise. Tout debout sur cet entassement cyclopéen, sur ce socle démesuré, à six cents mètres d'altitude au moins, s'érige l'Obus martien lui-même, l'Obus dont j'ai parcouru les vingt étages, l'Obus de métal astiqué à neuf qui répercute les rouges rayons du couchant et les blafardes projections des phares ; – et un Mage géant aux ailes éployées – une effigie deux fois grande comme la Statue de la Liberté à New-York – dépasse de toute la tête l'Obus dont il caresse l'ogive de la main gauche, tandis que de son bras droit impérieusement levé, de son bras droit articulé et mobile suivant la course du Soleil, il désigne le but final et la récompense des labeurs où s'acharne la ville étalée à ses pieds. Et pour ajouter au fantastique de cette apparition, le Mage ainsi que l'entassement cyclopéen de terrasses dans toute sa hauteur, sont d'un verre laiteux et intérieurement éclairés, si bien que dans le crépuscule commençant, l'Obus fatidique et le chef des Titans se

dressent au plus haut d'une prodigieuse pyramide de lumière.

Cela rappelle à la fois la légendaire Tour de Babel et les réclames américaines où des bébés géants se savonnaient en public sur toute la hauteur d'un gratte-ciel. C'est à la fois grandiose et grotesque, formidable et imbécile, absurde et sacrilège. Les Pyramides des anciens pharaons, qui subsistent dans un coin de l'esplanade nivelée où s'érige ce monument d'orgueil et de folie, paraissent en proportion ridiculement petites, comme ces joujoux en mie de pain que façonnaient les doigts désœuvrés, à la fin des repas civilisés, jadis.

Mais quoi donc se passe dans le palais de verre rouge qui occupe le troisième côté de cette esplanade ? Un fourmillement de foule, des autos, des motos, se hâtent sur les larges dalles ; des rotatifs déposent leurs cargaisons humaines qui s'engouffrent docilement sous le porche, dans le flanc de cette espèce de montagne artificielle. D'autres en sortent par escouades, par troupes, se dirigeant vers la cité industrielle…

Malgré les vibrations horripilantes du Parfum qui s'échappe de l'antre pour aller propager sur tout le continent l'appel martien aux derniers hommes, surmontant la nausée odieusement familière, nous pénétrons dans un énorme hall plein d'une activité méthodique et terrifiante… Nul doute : c'est le Hall de la Réincarnation !

Mais nous sommes loin des timides essais des premiers jours : le procédé s'est industrialisé, car il s'agit

de marquer à l'estampille martienne toute la population restante de la Terre. Et nous l'avons singulièrement sous-évaluée, cette population restante que nos calculs approximatifs portaient à quelques dizaines de mille, sur les derniers temps du Mont-Blanc ! Une batterie de quinze solénoïdes, manœuvrés sous la haute surveillance des Mages par un nombreux personnel, suffit tout juste à pratiquer la « martianisation » définitive sur les foules bigarrées qui s'entassent au niveau inférieur du hall, contenues par des barrières comme au métro parisien les jours d'affluence. Il y a là des pèlerins de toute sorte, les uns raflés par les missions aériennes, encore nantis de leur humanité, roulent des yeux effarés ; les autres, envahis depuis longtemps déjà par une âme martienne, trépident d'impatience, car ils sont venus spontanément, quelques-uns à pied, du fin fond de l'Europe, de l'Asie ou de l'Afrique, attirés par le magnétisme du Parfum ; gens des Hordes, ex-nuit-éternalistes, haillonneux, poudreux, vermineux, moujiks à touloupe et à bonnet de fourrure, Hindous en caleçon et large turban jaune, Chinois en robe de soie bleue, aux paupières bridées, nègres tatoués, riant de toutes leurs dents blanches… Et parmi ces derniers contingents de l'Ancien-monde, je frémis de voir à côté d'un Zoulou, un Boer au large feutre khaki. Les stations civilisées ne sont donc pas épargnées ! Quel est le sort de nos amis du Mont-Blanc ? Eux sur qui je comptais surtout ! Résistent-ils encore ? ou sont-ils déjà passés à l'ennemi ?

L'un des contremaîtres en bonnet de sous-mage me rappelle des traits familiers… Hé ! c'est le docteur Landru, l'hypnotiseur de Dury, qui s'en donne à cœur

joie sur ses nouveaux « sujets » ! Singuliers sujets, ces espèces de nègres totalement nus auxquels sont consacrés cinq solénoïdes !… Ces faces bestialement prognathes et velues, ces bras démesurés, ces pieds aux pouces opposables ?… Des singes ! Ce sont des singes, à présent, que les âmes aux abois vont recruter dans les forêts équatoriales ; – des singes que les rotatifs amènent jusque de Java et Bornéo – des singes qui attendent, par pleines ménageries, leur tour d'être élevés à la dignité de Martiens !

C'est par erreur, au début, sans doute, et trompées par la ressemblance, que les âmes se sont emparées des corps simiesques. Mais à cette heure, les robustes orangs, les gorilles, les chimpanzés, sont recherchés par les battues méthodiques, à l'égal des derniers humains.

Et en effet ! pour des êtres aussi dépourvus d'esthétique et de dignité, pour des êtres aussi bassement utilitaires que ces Martiens – acculés dans une impasse affreuse, d'ailleurs – à défaut de corps humains, les « anthropoïdes » ne sont-ils pas un *ersatz* admirable ? Ce robuste gibbon ne fera-t-il pas un travailleur plein de force et de dextérité ? Son cerveau livré à un esprit exclusivement pratique, insoucieux des hautes spéculations de la pensée, ne saura-t-il répartir correctement à des muscles vigoureux et à des doigts agiles les ordres d'une volonté martienne ? – Certes oui ! nous ne tarderons pas à voir, en visitant la ville, que ce subterfuge, dicté par une nécessité urgente, donne des résultats très satisfaisants à nos envahisseurs, dont le nombre se trouve ainsi doublé, et qui peuvent réserver

aux travaux les plus délicats les Terromartiens d'origine humaine.

Avant de quitter le Hall nous voyons l'étrange excès où un désir fou de réincarnation quand même a poussé quelques âmes. Outre les singes s'offrent plusieurs postulants qui ont revêtu des corps de vaches, de chiens, d'hyènes. Mais les Mages refusent de sanctionner ces emprunts monstrueux qui ne peuvent être utiles à la société, vu l'absence de mains ; – et ces misérables animaux ne passent dans les solénoïdes de Landru que pour être électrocutés et livrés ensuite à la boucherie… Bel exemple de l'organisation férocement utilitaire imposée à la Colonie !…

Dehors, nous trouvons la nuit tombée. Le Monument, illuminé par l'intérieur, fait une montagne monstrueuse de clarté, au haut de laquelle planent le Mage fatidique et l'Obus étincelant, sous les feux croisés de projecteurs installés sur les antiques Pyramides. Des phares à lumière froide, de tous côtés, remplacent le jour par un éclairage blafard et surmontent d'une gloire phosphorescente – la Ville.

Géométriquement tracées, dallées de verre, les rues de cette Chicago fantastique charrient la foule des Terromartiens – à forme humaine ou simiesque, mâles et femelles, nus ou vêtus, n'importe comme sauf le bonnet d'uniforme : – le casque à deux cornes distinctif des contremaîtres et sous-mages, – ignorant toute élégance, hypnotisés sur leur fonction sociale, que révèle un numéro matricule, généralement fixé au collet. Des rues ? des tunnels plutôt ; parois en fer et verre des habitations-

phalanstères, des magasins, des usines trépidantes ; plafond fait d'un réseau serré de fils, câbles, conducteurs et canalisations diverses et innombrables surchargeant des pylônes entrecroisés sans souci esthétique – le tout provisoire, informe, hâtif, – roulement incessant des *elevated,* monorails, en long, en large, en oblique – wagons-bolides lumineux filant de toutes parts sur les usines grondantes, grinçantes, ronflantes, trépidantes, secouées de coups de marteaux-pilons géants, empanachées de vapeurs chimiques que les cheminées déversent dans la buée lumineuse des phares. – Seules cheminées, car le combustible est banni de la ville : ce sont les Alternateurs-équatoriaux de Khartoum, les Accumulateurs-solaires de Syène et des radio-générateurs qui actionnent toute la machinerie. Moteurs inconnus, volants en rotations folles, sous des hangars de tôle ou des superstructures compliquées. Chantiers sidérurgiques sur des kilomètres carrés, serpents canalisés de fer en fusion divergeant d'un puits infernal qui vomit le fer fluide puisé directement aux entrailles ignées de la planète ! Tonnerre des fleuves de fer cataractant dans les moules circulaires d'où sortiront sans doute les cylindres futurs de l'évasion sidérale ! Autres travaux multipliés et incompréhensibles ; palans, grues géantes, bennes automatiques déversant des collines de matériaux reçus dans les gares de chemin de fer utilisant le vieux réseau de Tantah et d'Alexandrie ; aérogares, phares verticaux, rotatifs de transport, aérobus pleins de mobilisés, racolés de force ou volontaires, aussitôt dirigés sur le Hall de la Réincarnation… C'est pour les loger que la ville

s’agrandit sans cesse, que des verreries transforment en cristal le sable du désert et coulent les dalles des rues, les plaques dressées d’un bloc, ajustées en murs, en cloisons, en planchers, soudées au chalumeau solaire – maisons montées en un quart d’heure, aménagées, meublées, prêtes en une heure à recevoir leurs nouveaux habitants !

Malgré la pensée du devoir qui nous talonne, l’intérêt de ce spectacle formidable nous retient longuement. L’équipe de minuit a pris son tour que nous errons toujours dans cette atmosphère d’activité farouche dont les plus vivantes cités de l’Amérique ne donnaient qu’une faible idée. J’ai toujours éprouvé une sorte de vague malaise à voir et entendre fonctionner des machines industrielles : concasseurs, broyeurs, élévateurs, trolleys, houillères, hauts-fourneaux, aciéries, usines métallurgiques ; à cause de leur bruit, qui me torturait les nerfs, d’abord, mais surtout à cause des ferments sociaux délétères que je découvrais (et je n’étais pas le seul !) dans une application aveugle et outrancière du machinisme… Naïveté ! combien les « rouages humains » de l’industrie la plus féroce gardaient leur individualité, poursuivaient leurs intérêts personnels, à travers la ruée de nos machines vers des buts en somme variés… et innocents ! Ici, le caractère de ces forces prodigieuses rassemblées de partout et convergeant vers une finalité unique apparaît nettement, développé à son paroxysme *satanique*. On sent, ici, que la ville au travail participe tout entière de l’unanimité de cet acharnement et de cette hâte hagardement mystiques auxquels le geste du Mage lumineux semble dicter leur élan, et qui se

retrouvent dans la trépidation forcenée de l'atmosphère, comme sur les traits de ces Terromartiens déshumanisés par l'expression nouvelle du regard à la fois dur et clignotant et distordus par une grimaçante contraction de volonté âpre, pareille chez tous : chefs à bonnets de sous-mages, simples travailleurs de toute races, blancs, jaunes, noirs, ou mécanos velus diversement simiesques !

… De nouveau la gare aérienne sous la blafarde clarté des phares à lumière froide. Une vingtaine de rotatifs faisant leur plein d'essence, s'apprêtent à appareiller. Un tumulte méthodique entremêle aux contremaîtres blancs et aux pilotes nègres ces alertes mécanos-singes que je ne parviens pas à « encaisser ». Et pourtant, ce sont tous Martiens entre eux : ils se considèrent évidemment tous comme *naturels* au même degré, en dépit de leurs enveloppes disparates et hétérogènes ; et ces mécanos-singes ne sont pas plus singuliers et déplacés chez eux que ne l'étaient chez nous, autrefois, les soutiers nègres ou les lascars malais !

Un choc de surprise irritée : dans les deux chefs à cape pourpre et bonnets de sous-mage, qui surveillent les préparatifs, je reconnais d'abord – celui qui fume sa bouffarde – Sylvain Leduc. Oh ! celui-là était tout prêt à se rendre aux Martiens, tout converti à la folie furieuse du machinisme et à toutes ses conséquences ; il est allé se jeter dans la gueule du loup, peut-on dire ; et je me demande si son âme nouvelle diffère beaucoup de l'ancienne !

L'autre chef (le supérieur de Leduc, cela se voit aux cornes plus grandes de son casque de Walkyrie) me

tourne le dos. Mais je l'ai reconnu sans hésitation avant de voir son visage et la barbe hirsute qui l'encadre désormais. C'est *moi,* c'est mon corps volé, qu'il me faudra, un jour, bientôt peut-être, arracher à son possesseur actuel. Le combat sera dur, car ce Martien me paraît doué d'une volonté rigide et impérieuse. Mais l'esprit de ma bien-aimée (où donc se trouve son corps ?) me rappelle le secret du Maître-Initié. Ma victoire est sûre ; et que ne pourrai-je accomplir en faveur des hommes – des Derniers Hommes – une fois que je me serai introduit dans le Conseil suprême des Martiens sous la forme de ce haut chef, dont l'autorité doit être considérable, si j'en juge par la rampante déférence de ses subordonnés, et même de l'orgueilleux, brusque et cassant Leduc.

Une curiosité aiguë nous rapproche des deux chefs. Ils parlent français. Cela m'étonne un peu au début ; mais à la réflexion, la chose est toute naturelle, puisque c'est en cette langue que leurs cerveaux à tous deux sont accoutumés à penser et à s'exprimer : la mémoire du langage est inscrite dans une circonvolution cérébrale, et leurs âmes martiennes ont dû se plier à cette habitude quasi-matérielle… Je surprends des noms de ville : Rome, Nice, Lyon, Paris, Londres… Mais tout est déjà réglé entre eux. Leduc appelle : « Moreau ! » Et un Terromartien s'avance, à la fois respectueux et gonflé d'une fierté puérile : c'est le jeune mécano de notre ami Sylvain, celui qui nous accompagnait au Caire, et qui est à cette heure promu amiral de l'expédition prête à s'envoler vers un but dont je saisis toute l'importance.

Leduc lui donne ses dernières instructions :

— Bien compris, n'est-ce pas, gosse ? Filer droit sur l'Italie, que tu remontes jusqu'à Rome, – première étape, – demain soir. Laisser un rotatif et le monde suffisant – une équipe de « velus » avec un Blanc, Schlemihl par exemple – pour gratter le *solar* du culot… Et attention, hein, pas de blagues : travail de nuit et caisses soudées !… À renvoyer ici dare-dare. Détacher un ou deux rotatifs pour rabattre les dernières hordes – s'il en reste – sur le port d'embarquement le plus prochain… Il y a des torpilleurs à Brindisi et à Gênes prêts à rapatrier les volontaires… Toi, tu continues avec le gros de la flotte aérienne… À Nice, autre culot de torpille. Tu renouvelles l'opération du *solar*. Un rotatif et une équipe. Ditto à Lyon, Paris, Anvers, Londres… Ah ! le Mont-Blanc… Agis à ta guise avec ces bougres-là ; mais ne brusque pas les choses : par la douceur d'abord, et ensuite les grands moyens… Amorce-les en passant, quitte à ne les prendre (à ton bord ceux-là) qu'après avoir fait la rafle en France, Belgique et Angleterre… Ceux d'Édimbourg, aussi ; mais je crois qu'ils sont déjà en route…

Nos amis du Mont-Blanc sont vivants ! ils résistent encore ! Quel bonheur ! Nous allons pouvoir tenter de les sauver !

CHAPITRE V

ON DEMANDE DES VOLONTAIRES

Voler droit au Mont-Blanc – telle est notre première pensée. Mais à quoi bon ? il nous faut d'abord un plan d'action ; et comment l'établir si nous ne connaissons en détail le danger qui menace nos amis ? Notre condition de désincarnés, en nous conférant la faculté lévitatoire de déplacement à volonté, n'y joint pas la clairvoyance lucide ; la pensée des Martiens nous reste fermée tant qu'ils ne l'expriment pas, et pour être renseignés de façon valable sur les intentions du jeune chef, il nous faut l'accompagner.

Hôtes invisibles, – surnuméraires qui fatigueront bien peu les moteurs, – nous prenons place avec Moreau et son état-major dans la cabine A du rotatif-amiral, – puissant aérobus à trois jeux d'hélices sustentatrices et deux coques jumelées… Sur un mot du Grand-Chef – mon corps martianisé – Leduc donne un coup de sifflet ; – les phares de signalisation lancent un éclair vert, – et tous les moteurs de la flotte aérienne se mettent à ronfler. Second coup de sifflet – éclair rouge – et les vingt appareils décollent avec un ensemble mathématique. À cinq cents mètres d'altitude, l'immense cité martienne nous apparaît toute illuminée de ses millions de phares ; le rotatif-amiral en tête, l'escadre – formée en triangle tel un vol de canards sauvages, – contourne le Monument de

lumière portant l'Obus. Et nous découvrons, juché à notre niveau, sur la tête du Mage artificiel, un minuscule Mage en chair et en os, plongé dans les feux d'un projecteur, qui nous donne sa bénédiction, tandis qu'une acclamation formidable s'élève de la foule rassemblée sur la Grand'place des Pyramides.

Les lumières de la cité martienne décroissent : à toute allure on survole le Delta du Nil, où la maudite activité des envahisseurs se révèle par des phares nombreux, des convois électriques sillonnant le chemin de fer, des rotatifs de transport, ramenant de la côte leurs cargaisons de recrues. On dépasse le port d'Alexandrie ressuscité ; on s'engage au-dessus de la Méditerranée, dont la vague phosphorescence paraît refléter la nuit constellée.

Dans la cabine A, ses ordres donnés, le jeune Moreau s'attable et verse le champagne à son état-major. Il y a là Isaac Schlemihl, par quel prodige échappé aux massacres d'Avignon avec son épouse Rachel qui porte également la « combinaison » rouge-brique des pilotes martiens ; il y a Nazir-bey, qui a gardé son fez. Mais ceux-là comme les trois autres (ils sont sept en tout, y compris Moreau) n'ont plus d'humain que l'apparence. Leurs âmes farouchement martiennes sont hypnotisées sur leur devoir abominable ; ils aspirent à « convertir » ce qui peut rester de vrais Terriens, pour les amener, recrues bénévoles ou forcées, à « Mars et Cie », – comme ils disent. Car ils emploient tous le français, langue internationale après comme avant la catastrophe, mais ils le parlent avec un accent nouveau, rauque et saccadé,

qui élide des voyelles et qui semble multiplier les consonnes et les entrechoquer comme des glaives sur des boucliers.

Nous sommes au 15 août, paraît-il. Cinq semaines se sont écoulées, cinq semaines seulement, depuis l'Obus du Caire et l'arrivée des Mages ! Quels sinistres progrès ils ont faits en ce bref délai ! Et les Martiens de l'état-major, tout en vidant leurs coupes de champagne, se réjouissent de la besogne accomplie… Toute la population de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe, à de minimes exceptions près, a rallié le Caire : cent vingt-trois mille Terriens et deux cent dix mille Singes ou « velus » sont tombés au pouvoir des âmes martiennes et ont passé par les solénoïdes de la Réincarnation !

Mais il y a quelques déboires. Nazir bey regrette que la zone d'influence du Parfum ne soit pas plus étendue. Elle a atteint son développement maximum, et ses limites sont à peu près celles de l'Ancien Continent. Cercle désormais inextensible tracé autour des Mages. Et les Mages, pour des raisons occultes, refusent de se déplacer sur Terre. Moreau les critique acerbement, et tout l'état-major fait chorus, sauf Nazir-bey, qui prend leur défense. Pauvres Mages ! ils ont assez de préoccupations à diriger la partie mystique et religieuse de l'entreprise ! Si du moins ils étaient encore vivants tous, ces seuls Martiens venus sur Terre intégraux de corps et d'âme. Mais la mort a déjà cruellement éclairci leur phalange sacrée ; sur vingt-et-un occupants de l'Obus, neuf ont été emportés par quelques-unes de nos maladies

microbiennes inconnues sur Mars. Les survivants s'acclimateront-ils, ou bien vont-ils périr à leur tour ?

La dignité de Mage dont l'origine se perd dans la nuit des temps et qui s'est perpétuée depuis des générations sans nombre dans la caste martienne qu'un privilège (miraculeux, disent-ils) a pourvu d'ailes et d'antennes céphaliques, va-t-elle passer entre des mains profanes ? En sera-t-on réduit à donner comme successeur au Souverain-Pontife Égrégore XII, promoteur mystique de l'Expédition, un vulgaire Terromartien ?

Et ces « vulgaires Terromartiens » qui nous entourent s'inquiètent, se passionnent de toute leur âme vraie-martienne pour cette angoissante question. Il en est d'autres que l'on ose à peine discuter : – on attend pour cela que Nazir-bey, fougueux et exclusif partisan des Mages, soit allé faire une ronde dans la salle des machines et le poste d'équipage ; et même alors, on baisse la voix, comme si l'on craignait d'être espionné. Le jeune amiral, Schlemihl, Rachel et consorts, sont tous partisans de Leduc, dont la popularité grandit chez les aviateurs et les « velus ». La plupart des allusions nous échappent, à vrai dire, mais une chose est claire, à savoir que Leduc, chef technique des travaux martiens, blâme les Mages, qui veulent borner le Grand-œuvre au pur et simple exode sur Vénus. Dans un but probable d'ambition personnelle, et peut-être aussi par conviction de « machiniste » forcené, il soutient un projet qui rallie tous les dissidents, les outranciers plus Martiens que les Mages. Quel est ce projet ? Mystère. Moreau se contente d'y faire une allusion discrète, mais elle suffit à électriser

toute la tablée, qui se lève tumultueusement. Les coupes s'entrechoquent ; d'enthousiasme on boit :

— Au Grand-Tunnel-Central ! À l'Océan Atlantique !

Toast dément, absurde ! Mais les hideux rires de haine qui l'accueillent nous avertissent qu'il renferme une menace effroyable pour les Derniers-Hommes.

Et ce n'est pas tout. Leduc prône ouvertement la persécution, alors que les Mages s'en tiennent au seul appel (que trop efficace, déjà !) du Parfum. Si le Directeur-technique a donné des ordres en apparence bénins, tantôt, c'est qu'il les donnait en présence de son supérieur le Grand-Chef, lequel tient pour les Mages…

Les Derniers-Hommes ! On les traque de toutes parts ; on emploie des ruses infâmes pour venir à bout de leur résistance. Car tous ne cèdent pas bénévolement à l'appel du Parfum. Et peu à peu, au cours de cette nuit et de la journée suivante, passées à bord du rotatif-amiral durant la traversée de la Méditerranée, le sort de nos frères Terriens nous est révélé par les propos cyniques de ces êtres qui nous inspirent une horreur invincible, de ces Terromartiens en qui la force de l'habitude nous fait voir des renégats de l'humanité, alors que leurs âmes seules sont coupables et que leurs corps sont – comme les nôtres – d'inconscients et malheureux captifs !

On peut considérer que toutes les Hordes de l'Ancien Continent, tous ces débris de peuples ensauvagés par la grande panique des Torpilles et des Obus de rupture et par la contagion ultérieure des Instincts animaux, – ces vagues troupes de nomades répandant la mort et la

dévastation sur leur passage et eux-mêmes affolés et décimés chaque jour par la faim, le froid, le chaud, les épidémies, les bêtes féroces, les luttes contre des tribus rivales, – ces échantillons errants de l'humanité inférieure dont l'avilissement psychique faisait une proie toute désignée pour les âmes martiennes, sont déjà « récupérés ». La plupart ont atteint le Caire ; d'autres sont en route ; des extrémités de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, des pèlerins s'acheminent, isolément ou par caravanes qui se rejoignent, s'agglomèrent, font boule de neige, et les âmes martiennes de tous ces *possédés* se réjouissent dans leurs corps nouveaux, et leurs cantiques célèbrent la Mecque où les attendent et le Hall de la Réincarnation définitive et les travaux du Grand-Œuvre au milieu de leurs frères. Ceux-ci les attendent avec impatience ; on envoie à leur rencontre des missions spéciales, des autocars, des aérobus, qui les ravitaillent, leur portent les nouvelles du triomphe martien, les encouragent, et prennent à bord les plus faibles, ceux qui ne pourraient accomplir le trajet à pied, ou ceux qu'une âme terrienne mieux trempée poursuit de ses justes revendications et menace de déposséder avant la consécration irrévocable du solénoïde… Il est vrai que ce genre de « reprise », lorsqu'elle a lieu, ne profite guère au pauvre homme, car ses compagnons terromartiens se hâtent de le massacrer, ou le remettent ligoté aux mains des « missionnaires », et une fois transporté au Central-Mars, les manœuvres hypnotiques des Mages ont vite raison du récalcitrant !

Sur tout un hémisphère, le Parfum n'a pas encore pénétré. L'Amérique et l'Océanie renferment toujours des

Hordes libres, et la conduite à tenir envers elles est une des causes de division entre le parti des Mages et celui de Leduc. Faute d'être soutenues par l'influence du Parfum, les âmes martiennes n'ont remporté sur cet hémisphère que des victoires isolées. Jaloux de leurs prérogatives, les Mages se fient, pour la conquête totale, à une extension (de plus en plus problématique) du Parfum. Leduc, lui, préconise de vider l'Amérique par de grandes battues qui s'étendront au besoin jusqu'aux Mers du Sud. De sa propre autorité, il a déjà envoyé çà et là des expéditions qui ont opéré des rafles fructueuses et faciles. Les Canaques en particulier succombent sans révolte à la martianisation, et aspirent, dans la solitude de leurs îles, à voir pointer à l'horizon le rotatif ou le torpilleur destiné à les « rapatrier ».

Quant aux « stations » civilisées, uniquement capables d'assurer le salut de l'humanité, j'apprends avec douleur que presque toutes sont tombées.

Les Boers de Capetown, déjà entamés par les Zoulous qui détruisirent, en janvier, leur station de T.S.F., ont les premiers partagé le sort des savants et des fellahs du Caire. Mais il s'agit là d'une surprise, et les autres stations auraient pu longtemps résister, sans une ruse machiavélique dont chacun fait honneur à Leduc. Les ondes hertziennes lancées par les Mages dès l'arrivée de l'Obus avaient saboté les appels de T.S.F. émis par Nazir-bey. Les autres stations ignoraient donc la vraie nature du danger martien. Il fut trop aisé de leur radier une version apocryphe de l'événement et de les inviter,

sous un prétexte d'utilité générale pour l'humanité, à rallier le Caire avec armes et bagages !

Deux stations donnèrent dans ce panneau infernal avec une naïveté incompréhensible. Les Japonais de Nagasaki, explorateurs infatigables, se hâtèrent d'accourir (ils étaient deux mille sur une flotte aérienne de trois cents rotatifs !) Étourdis par l'influence du Parfum, séduits par le spectacle grandiose de la colonie martienne (qu'ils prenaient pour la nouvelle capitale de l'humanité civilisée) ils entreprirent sans méfiance une visite des usines, visite au cours de laquelle ils furent tous désarmés et passés au solénoïde.

Une aventure analogue était réservée à ceux de Simla, qui arrivèrent en une imposante colonne de camions automobiles escortés de chars de combat. Mais leur caractère belliqueux se réveilla au dernier moment et il fallut les écraser sous les feux des « foudroyants » martiens.

Les observatoires de Mount-Wilson et du Gaurisankar, plus prudents (ils ne disposaient d'ailleurs que de quelques rotatifs) envoyèrent en reconnaissance chacun une douzaine d'astronomes, qui leur furent retournés pourvus d'âmes martiennes, avec une escorte d'aérobus, afin d'entraîner le reste par des mensonges appropriés. Tout Mount-Wilson suivit ; mais au Gaurisankar plusieurs savants se méfièrent (sans toutefois comprendre l'abominable vérité), refusèrent de quitter l'observatoire et se laissèrent massacrer sur leurs télescopes par les néo-Martiens exaspérés.

Je ne saisis pas bien, parmi les plaisanteries grossières, les menaces et les vantardises qui se croisent autour de la table d'état-major, où en est exactement la station d'Édimbourg. On a fait appel, je crois, aux lumières philosophiques de ses membres ; et ils vont quitter à regret leur chère Université pour gagner un port d'embarquement d'où ils seront transférés au Caire… Est-il encore temps de les désabuser ?…

La colonie du Mont-Blanc, elle, tient ferme sur son sommet que n'atteignent pas les vibrations magnétiques du Parfum. Autour de l'abbé Romeux se groupent nos amis, artistes et savants, dont aucune défection n'a encore affaibli le nombre… Les sauver !… Tout en écoutant les horribles menaces proférées par le jeune amiral, pour le cas où ils n'obtempéreraient pas à ses injonctions d'avoir à rallier le Caire, nous cherchons un moyen de les sauver. Nul plan d'action définitive n'est encore décidé – contre eux par Moreau, en leur faveur par nous – lorsque notre flotte aérienne fait halte, vers le soir, sur les ruines de Rome.

CHAPITRE VI

PENDANT LA RÉCOLTE DU « SOLAR »

C’est ici que nous devons laisser la première équipe destinée à la récolte du *solar*.

Bien que ce mot soit revenu souvent, depuis vingt-quatre heures, dans les conversations de l’état-major, ce qu’il désigne nous reste toujours aussi mystérieux. J’ai beau rappeler mes notions de chimie, me réciter la nomenclature des corps simples, chercher parmi les composés inorganiques et organiques, – j’ignore ce produit. J’ai compris qu’il forme un revêtement sur les culots des torpilles martiennes, où l’on va le recueillir avec soin, car il paraît indispensable au bon fonctionnement des obus en construction. Sa rareté inspire même des soucis graves, car les quelques tonnes qu’on en retrouvera ne peuvent suffire, et les usines terromartiennes n’en fournissent pas encore. Le Conseil-suprême fait courir le bruit qu’il s’agit de simples difficultés passagères de technique, mais les partisans de Leduc rejettent sur les Mages la responsabilité de cet échec. Il serait dû, en effet, au manque d’une certaine substance qui se trouvait couramment sur Mars, et que l’on recherche en vain sur le sol de notre planète et dans ses couches superficielles. Leduc affirme que l’intérieur du Globe doit en receler, et que son fameux Tunnel-Central en rencontrerait des gisements sur son parcours.

Les Mages objectent les résultats négatifs à cet égard, du puits fournissant le fer liquide. Mais ce forage (31.200 mètres) a été poussé intentionnellement vers une de ces « poches ignées » situées à distance relativement faible de la surface, qui faisaient conclure autrefois à une élévation rapide du « degré géothermique » et à la proximité du « feu central ». Celui-ci est, en réalité, situé beaucoup plus bas, et en choisissant bien le point d'attaque, le fameux Tunnel-Central pourrait être poussé au moins jusqu'à mille kilomètres !

Il suffirait de la disparition de tous les Mages pour faire triompher le projet, insinuent les partisans de Leduc… Est-ce sympathie obscure envers le Grand-Chef incarné dans mon corps ? Est-ce pressentiment des résultats désastreux pour l'humanité qu'entraînerait l'exécution du Tunnel ? – Il me semble qu'à choisir je préfère encore le triomphe des Mages…

Mais pour l'instant, l'opération matérielle de la récolte va peut-être nous fournir quelques lumières sur cet énigmatique *solar*.

Guidé par les phares à lumière froide, le gros de la flotte s'est posé sur l'aérodrome de la villa Borghèse – dont quelques pins-parasols ébranchés rappellent seuls les merveilleux ombrages – et fait son plein d'essence aux réservoirs martiens. Moreau va profiter de l'escale pour mettre en route les travaux de grattage. Le culot de torpille sur lequel l'opération doit s'effectuer à la faveur de la nuit (comme l'a strictement ordonné Leduc) est justement tout près, dans ce qui fut les Jardins du Pincio.

Le rotatif-amiral y convoie le gros aérobus qui transporte un détachement de « velus » et les machines appropriées.

En dix minutes, les mécanos-singes ont mis en batterie autour du culot, phare et excavateurs, et le travail commence, surveillé par Moreau et par Schlemihl…

Je comprends pourquoi ce revêtement de *solar* avait échappé aux investigations des Terriens ! Effectuées en hâte, parmi l'affolement de la catastrophe, et le plus souvent sous la menace des pillards de radium et de platine, les recherches officielles des employés du Gouvernement portaient sur *l'intérieur* des culots. Or celui-ci par exemple (et ils étaient tous dans le même cas) se trouve enfoncé de vingt mètres au moins dans le sol bouleversé en un cratère informe par le choc de la torpille tombée des espaces intersidéraux. On croirait une cloche à gaz culbutée. Les pillards eux-mêmes n'ont pas songé une seule fois à en explorer la surface extérieure, à laquelle s'intéresse uniquement notre équipe de « velus ». Sous l'effort des excavateurs – socs et cuillers d'acier chromé qui taraudent le sol d'un mouvement précipité – une sorte de large puits se creuse contre la paroi métallique du cylindre. Dans ce puits s'engagent des travailleurs munis de racloirs et de suceuses pneumatiques dont les tuyaux se mettent bientôt à dégorger des flots d'une substance granulée, jaune d'œuf, et qui reluit d'un bizarre éclat. D'autres velus la reprennent, l'emballent dans des caisses d'aluminium dont les couvercles sont aussitôt fermés à

l'autogène, puis que l'on arrime dans les soutes du rotatif.

La scène a quelque chose d'infernal. Tous ces cabires affairés dans la nuit à la récolte de ce produit mystérieux nous font songer aux nécromanciens de jadis cueillant au clair de lune les herbes destinées à leurs breuvages magiques. La même atmosphère suspecte et coupable règne dans cette étroite zone de lumière blafarde qu'environnent les ténèbres de la nuit et les ruines de la Ville-Éternelle. Et le machinisme perfectionné qui remplace la faucille cabalistique, la méthode avec laquelle sont menées les opérations, le ronflement des moteurs et le grincement des outils en guise de formules incantatoires ne font qu'augmenter pour nous le tragique et l'horreur de ces rites sinistres, derrière lesquels on sent la volonté des Mages, et qui doivent aboutir à quelque nouveau fléau pour l'humanité.

Mais nous n'assistons qu'au début de la récolte. À mesure que se creuse le puits et que l'excavation progresse sur la périphérie du culot, l'espèce de rainure circulaire d'où les travailleurs rejettent le *solar* se comble par l'autre bout, afin de maintenir calé à sa place le formidable poids du cylindre. Évidemment, le métal en pourrait être utilisé, mais il n'y faut point songer à cause des difficultés de transport, et ce fruit du labeur martien va être abandonné aux intempéries ; seul le précieux *solar,* dont les caisses s'empilent dans les soutes du rotatif, est destiné aux usines du Caire.

C'est le contremaître Schlemihl qui veillera au transport, dans quelques heures, avant le matin. Car il est

de toute première importance que les rayons du soleil ne surprennent pas les « velus » à la besogne. Moreau y insiste encore, jette un dernier coup d'œil sur les travaux en pleine activité et regagne son rotatif. Il rejoint l'escadre, qui a achevé de remplir ses réservoirs, et donne le signal de l'appareillage.

Il est minuit. Vers dix heures elle sera au Mont-Blanc. L'escale de Nice, en effet, sera brève : il ne s'agit plus là de se ravitailler d'essence, mais de déposer une seconde équipe de « velus » ; et elle ne chômera pas en attendant la nuit pour procéder à la ténébreuse récolte, car le culot de Nice est enfoui dans le lit même du Paillon, qu'il faudra d'abord détourner.

Mais nous savons maintenant les intentions de Moreau. Il se figure que la majesté de sa personne et le nombre de ses rotatifs vont intimider l'abbé Romeux et ses compagnons. Il posera l'ultimatum, au besoin, leur laissant vingt-quatre heures pour se décider à l'accompagner, lorsqu'il repassera, venant d'Édimbourg. Mais il compte avant tout sur ses propres talents oratoires… Nous aussi, car ce jeune fat ne manquera pas de lâcher des allusions à la puissance martienne et de mettre par là en garde nos amis contre le sort qui les attend s'ils cèdent à ses menaces.

Oui, il faut qu'ils voient le jeune amiral, ses rotatifs et ses Terromartiens, velus ou non ; – mais ce sera pour leur en donner l'horreur, pour les aider à comprendre les avis que nous allons tenter de leur communiquer…

Et usant cette fois dans sa plénitude de notre faculté lévitatoire, nous concentrons toutes les forces de notre volonté…

CHAPITRE VII

LES DERNIERS-HOMMES

Le Mont-Blanc. Silhouette d'encre sur la nuit sereine et glacée, l'Observatoire…

Quelle antithèse avec la fastueuse illumination des phares à lumière froide et la frénésie affairée de Central-Mars ! Ce dernier refuge de la civilisation terrienne semble porter le deuil de l'humanité.

Sur la terrasse, non plus qu'à l'entrée des Casemates, pas un fanal, pas une sentinelle. Tout dort. Ou plutôt non. Quelqu'un veille sous la coupole où vrombit doucement le moteur qui la fait tourner en sens inverse de la rotation du globe et maintient les astres dans le champ du grand équatorial… Entrons.

Vaguement éclairé par la lampe minuscule dont la clarté se concentre sur la table chargée de papiers, l'abbé Romeux, l'œil à l'oculaire, promène délicatement ses doigts parmi les leviers et les manettes qui entourent l'extrémité du gigantesque tube… Les fils du micromètre sont en place, tout est ajusté pour l'observation… Une longue minute, l'astronome vise cette brillante planète – Jupiter ! – qui apparaît là-haut sur un semis d'étoiles par la trappe oblongue ouverte dans le dôme… Il quitte l'oculaire, déchiffre des indications de cadrans, et se détourne vers la table pour griffonner quelques notes.

Son visage est amaigri, ses traits tirés par les veilles et les soucis. Mais dans ses yeux, habitués au spectacle de l'infini, la flamme de l'intelligence brille plus limpide que jamais. En voilà un qui ne reniera pas la civilisation et que ne fléchiront ni menaces ni promesses. Fût-il même plongé, à une altitude inférieure, dans l'atmosphère magique du Parfum, je doute qu'une âme martienne serait assez forte pour subjuguer cet homme…

C'est lui évidemment qu'il faudrait avertir, de préférence à tout autre ! Mais hélas ! il ne dort pas, et son esprit en pleine activité consciente rejetterait mes suggestions, aussi aisément qu'il repousse les tentatives des âmes martiennes, qui volètent mélancoliquement autour de lui… L'inspiration du Maître vénusien me conseille en cette heure critique : laissons l'Abbé, qui veillera toute la nuit, et allons chercher, parmi les dormeurs des Casemates.

Une émotion nostalgique nous saisit sous ces voûtes familières. Voici déserte la grande bibliothèque où nous avons passé tant de soirées paisibles à causer avec nos amis, à discuter la situation. Elle nous paraissait bien sombre alors, bien désespérée ! Mais elle était suave et idyllique au regard du présent, et surtout de ce que l'avenir nous réserve !

Voici les dortoirs, divisés en appartements… le quatrième à droite : le nôtre ! Qui donc y couche ? Ah bah ! Le Dr Goulliard, de Lille ? Nous le croyions mort depuis dix mois ; il a dû arriver après notre départ… mais comment ?… À gauche ce sont les universitaires italiens et suisses… Par ici les rescapés d'Amiens et de Saint-

Valery, la gent artiste… Le peintre Nibot… Tiens tiens, Nibot ? Pourquoi pas ? Il avait le don de se rappeler nettement ses songes, qui étaient vifs et colorés, dignes d'une imagination picturale. Un beau caractère, d'ailleurs, estimé de chacun. Sa parole sera prise au sérieux.

… Lui, n'est-ce pas, Maître ? C'est bien à lui que tu m'ordonnes de m'adresser ?…

Il dort lisiblement, sur le côté gauche, à la lueur d'une veilleuse. Par une lucidité quasi radioscopique, je vois dans son crâne la glande pinéale, à demi-cachée entre les hémisphères cérébraux, qui repose, pâle et flasque…

Je l'effleure d'un attouchement fluidique. Elle frémit, se gonfle. Mais le dormeur ne s'éveille pas. Il pousse un soupir et balbutie mon nom. Ô joie ! il perçoit ma présence ! la communication est établie !

Mentalement je l'interpelle : « Nibot ! » – et je vois, à la mimique ébauchée par ses traits, qu'il suit avidement le récit de mes aventures, ce que je lui dis des Terromartiens.

— Ils vont venir, ami Nibot, les infâmes, revêtus de l'apparence humaine. Dans quelques heures. Avertis l'Abbé. Pas de refus ouvert. Demandez à réfléchir. Ou mieux : laissez croire que vous allez vous mettre en route, gagner Gênes par rotatif. Cela pourra les dépister. En tout cas, vous avez vingt-quatre heures au moins. N'hésitez pas… La fuite s'impose, la fuite immédiate. Hors d'Europe. À l'Atlantique s'arrête l'influence des

Mages. Une fois en mer, vous êtes sauvés. Mais jusque-là, et dès que vous aurez quitté les altitudes pour pénétrer dans la zone du Parfum, gardez-vous de dormir, tous tant que vous êtes ! Grave ceci dans ta mémoire, Nibot ! Quiconque s'endort est perdu, car le sommeil le livre aux âmes martiennes, et il vous quittera aussitôt pour aller retrouver ses congénères. Ainsi veillez ! À tout prix… Adieu.

Le front couvert de sueur, Nibot s'agite d'un effort convulsif ; il pousse un cri d'angoisse, s'éveille en sursaut, se dresse, et je vois ses yeux se fixer sur moi avec épouvante. Un instant, le rêve se prolonge pour lui dans le réel, la mystérieuse lucidité de l'état hypnotique lui laisse entrevoir notre forme astrale qu'un réveil plus complet achève de dissoudre…

Il se frotte les yeux, tourne un commutateur, fait la lumière, et saute de son lit en murmurant :

— L'abbé !… pourvu qu'il soit encore debout !… et qu'il ne m'envoie pas balader !… C'est un songe prémonitoire de première classe ! Dieu de Dieu ! j'en tremble encore… Merci, Rudeaux ! lance-t-il au hasard de la chambre, tout en enfilant ses chaussettes.

Parfait ! On n'a plus besoin de nous ici pour le moment. Sous peu l'arrivée du jeune Moreau et de son escadre achèvera de décider l'abbé… À cette heure notre devoir nous appelle chez nos derniers frères civilisés qui peuvent encore être secourus… À Édimbourg !

Édimbourg. Dans l'aube, le long du Firth of Forth dont les eaux vertes s'étalent, vides de toute embarcation, jusqu'à la mer, la vieille cité noire étage ses hautes maisons sous l'illusoire sauvegarde de Castle Hill. Sauf dans les quartiers neufs de l'ouest, où l'incendie a fait des ravages, l'antique capitale est restée debout ; et ce désert de maisons pillées mais d'apparence intacte – ces rues et ces places où pas un pavé ne manque, donnent une impression de désastre plus complet et navrant que tous les amas de ruines déjà vus par nous. On sent que la vie humaine s'est retirée de la planète…

Mais nous avons mieux à faire que glaner des impressions pittoresques ou philosopher sur le destin de la civilisation. Un de ses derniers refuges existe dans le périmètre de la ville. L'Université… nous la découvrons enfin, après quelques recherches. Entourés de parcs, de pelouses de tennis, ses vastes bâtiments de style gothique doivent renfermer l'élite du Royaume-Uni : quelques centaines de professeurs et de savants !… Mais non ! personne ! tout est vide et abandonné ! Nous arrivons trop tard ! ils sont déjà partis, en route vers la perdition.

Cependant, l'état-major de l'escadre aérienne comptait les « recueillir » ? Ils ne peuvent être loin : ils manquaient de rotatifs. Et tout en explorant les abords de la cité, nous voyons grandir le jour, qui réduit à chaque minute nos chances d'intervention…

Un pavillon britannique tout neuf claquant à la brise d'ouest sur les docks. D'un bureau de la *Norddeutscher Lloyd* un homme sort en s'étirant, puis un autre. Ils sont

vêtus de redingotes et coiffés de chapeaux haute-forme… Les universitaires, évidemment ! Le plus gros des deux gesticule et désigne la direction du sud à son compagnon qui scrute avec une lunette d'approche l'horizon marin du Forth… Qu'attendent-ils ?…

À mesure que les autres membres de la colonie sortent sur le quai, la sinistre vérité se révèle. L'éclat fiévreux des regards dans ces visages décharnés, la hâte trépidante qui agite ces corps, l'accent haché et saccadé de ces voix… symptômes, hélas ! trop familiers ! Nous n'avons plus là que des Terromartiens aspirant à l'arrivée de leurs congénères. La famine les a poussés à bout. Afin de les éloigner de l'Université où ils offraient trop de résistance aux assauts des âmes, un radio perfide leur annonçait de succulents ravitaillements : rosbif, pickles, pudding, tarte à la rhubarbe, et ces malheureux sont descendus pour en prendre livraison sur le quai, où une nuit de somnolence dans l'atmosphère du Parfum, tout atténué qu'il soit ici, a eu raison d'eux.

Une grande pitié nous prend à cette vue, une pitié mêlée d'horreur – un sentiment complexe fort analogue à celui qu'éveille la déchéance physique ou morale d'un proche.

Mais il s'y mêle encore une forte dose de haine envers les Martiens et le dépit de n'avoir pu leur arracher cette proie…

Allons ! c'en est fait ! la colonie des Derniers-Hommes, que nous nous efforçons de réunir, se passera des Universitaires du Royaume-Uni… elle manquera de

ces échantillons de la sagesse humaine : les dialecticiens et coupeurs en quatre de cheveux théologiques !

Considérons comme clos l'épisode d'Édimbourg, qui nous a fait perdre une demi-journée, laissons les rives du Forth pour regagner le sommet du Mont-Blanc…

CHAPITRE VIII

LA FUITE AUX ANTIPODES

Toute la colonie est assemblée sur la terrasse de l'Observatoire, au grand soleil. On discute avec animation, et des poings sont brandis vers l'horizon du Nord-Ouest, où l'escadre martienne achève de disparaître.

En vérité, le jeune Moreau s'est conduit à merveille. Je ne pouvais souhaiter mieux. Il a été, ainsi que ses collègues de l'état-major, d'une parfaite arrogance. Le casque en tête, le « foudroyant » nu poing, ils ont débarqué du rotatif-amiral, comme en pays conquis, les dix-sept autres rotatifs planant sur l'Observatoire, prêts à ouvrir le feu. Ils ont sommé l'abbé de prendre passage à leur bord avec ses compagnons, pour aller coopérer aux travaux d'utilité publique. C'est tout juste s'ils n'ont pas fait allusion au vrai but du voyage et au solénoïde final !

Mais l'abbé avait eu le temps de réfléchir sur le songe du peintre. Il opposa aux menaces et aux imprécations de Moreau la demande calme et digne d'un délai de vingt-quatre heures pour effectuer ses préparatifs ; et le jeune amiral, qui s'attendait à une résistance ouverte, ne put que l'accorder. Il est reparti en annonçant que demain à pareille heure la colonie serait embarquée, de gré ou de force…

Presque tous voient la situation sous son vrai jour. Seule une faible minorité de positivistes à tous crins hausse les épaules et se débat contre l'évidence. Moreau a été reconnu par plusieurs de ses anciens camarades. Les allures bien symptomatiques des Terromartiens ont apporté au récit de Nibot la confirmation la plus nette.

Les « velus » en particulier ont excité l'horreur, et ces êtres abjects apparaissent aux Terriens comme un exemple vivant du sort que leur réservent les âmes martiennes…

Harangue de l'abbé, concluant à la fuite immédiate. À l'unanimité moins cinq voix, l'abandon de la station est résolu. On n'emportera que le strict nécessaire. C'est un crève-cœur affreux pour tous, mais un devoir sacré envers eux-mêmes et envers l'humanité.

Une dernière fois, l'abbé rentre sous sa chère coupole, embrasse d'un coup d'œil les lunettes, les spectroscopes, tous ces instruments qui lui ont procuré les plus nobles joies ; il essuie une larme après avoir caressé l'oculaire du grand équatorial, fidèle compagnon de ses veilles, puis résolument il choisit dans le tas de ses manuscrits quelques papiers plus précieux, les glisse dans son portefeuille, et sort sur la terrasse.

Les soixante-deux habitants des Casemates sont là, prêts à consommer le sacrifice, – les femmes en vêtements masculins – tous chargés d'un manteau et d'un sac de nuit, seul bagage autorisé. Pour la dernière fois, on prend place dans les wagons du funiculaire ; pour la dernière fois on jette un regard sur le sommet où l'on a

vécu si longtemps, et des sanglots se mêlent au tintement de sonneries lorsque le convoi s'ébranle et se met en route sur l'abrupte pente de *névés* et de glaciers, vers la station inférieure de Chamonix.

Difficulté imprévue ! Les mécaniciens, les gens des turbines et de la fabrique d'Aliment – une vingtaine en tout – refusent d'abord de prendre part à l'exode. Ils n'ont vu que de loin l'escadre de Moreau, et ils traitent le danger martien de fantasmagorie pure. Ils parlent de résister à outrance, de se cacher au fond des Casemates… L'autorité de l'abbé, les supplications des fugitifs n'arrivent pas à les convaincre tous. Une dizaine s'obstinent, et comme le temps presse, il faut se résigner à les abandonner.

La défection des aviateurs, voici deux mois, a privé la colonie de sa flotte aérienne. Cruelle lacune, en cette occurrence où la célérité importe avant tout ! Combien d'heures vont mettre ces trois vieux cars alpins où tout le monde, s'empile, à faire le trajet d'ici Bordeaux ?… Question de vie ou de mort, car dès Sallanches les effluves magiques du Parfum se révèlent, et tous ont vite compris qu'il ne saurait être question de dormir avant d'avoir quitté la zone dangereuse.

Tout marche convenablement au début. Les routes, laissées à elles-mêmes depuis deux ans, sont bien un peu ravinées çà et là, mais on en est quitte pour quelques cahots. Les paysages défilent, dans une solitude et un silence absolus qui leur donnent, aussi bien qu'aux villes, une prodigieuse majesté d'histoire. Plus que dans leur asile familier planant au-dessus des nuages, les fugitifs

s'aperçoivent que le règne de l'humanité subit une éclipse tragique, peut-être définitive, et qu'ils sont en tout cas ses derniers survivants. La pluie s'est mise à tomber après Valence, et contribue encore à les assombrir ; mais elle a du moins ce résultat heureux de les cacher aux regards des aviateurs martiens et d'effacer les traces des pneus sur la route.

Une pénible traversée des Cévennes : plusieurs ponts disparus obligent à de longs détours. Le retard devient inquiétant. Il fait nuit lorsqu'on s'engage dans les forêts du Cantal. La lueur des phares, que l'on allume à tout risque, attire des animaux, dont les yeux brillent sur les côtés de la route… Renards, sangliers, loups, qui aboient, grognent, hurlent dans les ténèbres. Les femmes poussent des cris d'effroi ; mais l'abbé les plaisante avec douceur : elles devraient se féliciter d'être ainsi protégées contre le sommeil !

C'est là en effet le vrai danger, et vers 3 heures du matin, lorsque la montagne est finalement vaincue, et que le convoi descend la vallée de la Dordogne, par une route inespérément carrossable, les fugitifs s'inquiètent de la somnolence qui les envahit… vont-ils succomber, si près du port, aux assauts des âmes ? Mais cette fois encore l'abbé sauve la situation : il entonne une de ces complaintes naïves qui rythmaient autrefois la marche des troupiers fatigués ; tous reprennent en chœur, et ce simple stratagème suffit à réveiller les plus torpides.

Dans la nuit noire, puis dans l'aube, puis dans le jour, infatigablement les chansons se succèdent : les *Montagnards,* le *Petit Navire,* la *Madelon ;* – et ces

autocars aux couleurs gaies – « Route des Alpes », « Grande-Chartreuse » – semblent une fois de plus charrier une cargaison de joyeux touristes… Quels touristes ! les Derniers-Hommes, dépossédés de leur planète, en fuite à travers la solitude infime, sous la menace des âmes martiennes et des rotatifs qui peuvent s'abattre sur eux à tout instant !

Libourne. La pluie a cessé. Un beau soleil d'été ranime l'espoir dans les cœurs, malgré la désolation qu'il éclaire. On échappera, fût-ce sur une barque de pêche, on gagnera l'Amérique, puis les Mers du Sud, Tahiti ou Samoa, et ce sera bien le diable si les Martiens…

Bordeaux. La ville détruite à moitié n'est plus qu'un ossuaire où les corbeaux s'acharnent. Au long de la Garonne, des troupes de chiens féroces achèvent de piller les entrepôts et les caisses, les sacs, les ballots qui gisent éventrés çà et là. Il reste fort peu de navires sur le fleuve, et tous en piteuse condition ; mais en aval du quai de Bacalan voici le bassin aux écluses fermées et intactes, où flottent paisiblement deux beaux paquebots submersibles, l'*Argonaute* et le *Nautilus* – celui-ci tout prêt à appareiller !…

En cinquante minutes, l'équipage est constitué, les mécaniciens ont mis au point les moteurs de surface, chargé en partie les accus pour une éventuelle plongée… l'abbé Romeux, à son poste de capitaine, lance l'ordre : « Demi-vitesse avant ! » – la coque vibre sous l'effort des hélices – on franchit les écluses – « Ralentissez… Bâbord… plus vite… Avant !… À toute vitesse ! »… Et les Derniers-Hommes, accoudés aux légers garde-corps sur

le dos du monstrueux cétacé de métal, voient fuir des deux côtés de la Gironde les molles pentes des collines où les vignobles déserts achèvent de mûrir, sous le soleil radieux, leur récolte à jamais inutile…

À midi, – vingt-quatre heures exactement après le départ du Mont-Blanc, – le *Nautilus* passe la tour de Cordouan. Les effluves du Parfum délétère ont cessé d'être perceptibles, et chacun aspire avec ivresse la saine et vivifiante brise du large… Ceux que l'insomnie tourmente le plus cruellement vont pouvoir s'accorder sans crainte un repos réparateur, entre les draps fins des cabines de luxe…

Deux jours durant, nous accompagnons le submersible dont l'éperon aigu déchire infatigablement la verte houle de l'Atlantique. Pas une seule alerte n'a forcé à plonger. Pas un rotatif martien en vue. Le plan d'évasion que j'ai suggéré à Nibot est adopté : on va gagner Panama, franchir le canal, et continuer sur le Pacifique, à destination de Tahiti, où les Martiens peut-être laisseront vivre en paix la colonie des Derniers-Hommes.

Mais le temps existe pour l'âme désincarnée, ou plutôt son étirement au gré des désirs et des impatiences subit encore plus de fluctuations que chez les vulgaires mortels dont l'organisme tempère les élans comme une sorte de régulateur inconscient… L'âme désincarnée saisit les choses par intuition, d'emblée, schématiquement pour ainsi dire, tandis que la perception vulgaire emprunte, avant d'arriver à la conscience intime, – au *sensorium commune*, – le réseau

infiniment compliqué des nerfs et des connexions cérébrales, dont les vibrations secondaires lui font comme un halo de résonances harmoniques. Cette croisière du *Nautilus* n'a pas pour nous, purs spectateurs, l'attrait des mille petits incidents de la vie quotidienne, et sa lenteur et sa monotonie excèdent nos esprits que hante l'obsession d'autres devoirs à accomplir.

C'est à pas de géant que marchent les travaux, là-bas dans la cité martienne où le Grand-Chef et sa compagne dirigent les opérations, incarnés dans nos corps. Et sans nous avouer tout l'intérêt égoïste que présente pour nous l'espoir de réintégrer bientôt ces corps, nous nous berçons de l'illusion généreuse qu'une fois revêtus de ces hautes personnalités, il nous sera facile d'intervenir dans le drame sidéral qui met aux prises les Titans de Mars avec les fils de la Terre.

Et emportés par ce désir secret, nous laissons les derniers détenteurs de la civilisation humaine poursuivre leur exode, et nous regagnons Central-Mars.

CHAPITRE IX

LES TITANS

C'est fête chez les Titans, ce soir. À l'illumination coutumière de la ville par ses millions de phares et de projecteurs, une torche géante, digne pendant du Monument de l'Obus, ajoute sa clarté fantastique. C'est un jet rigide de feu blanc qui s'élève dans la nuit, un jet incandescent qui s'élance avec un ronflement formidable, et retombe en pluie d'artifice dans un bassin où clapote, avant de subir l'affinage, une mer de métal en fusion. Et tout le peuple de Mars réuni alentour, tout ce peuple bien nourri et sûr de sa force, acclame le résultat magnifique du nouveau forage, – poussé à l'instigation de Leduc plus profondément que le premier, dans la « poche ignée » du noyau ferrugineux de la planète – qui débite plus de mètres cubes à l'heure que n'importe quelle exploitation pétrolifère de jadis. Et là-haut, sur un rotatif illuminé par la gerbe de feu, dont il contourne avec lenteur l'éclatant ruissellement, un Mage, – soutenu par deux aides, car il semble prêt à expirer – promène sa bénédiction vacillante sur la fontaine de fer qui jaillit et retombe, intarissablement, parmi l'exultation unanime…

« Des cylindres sans nombre ! » tonitrue le haut-parleur qui amplifie la pauvre voix chevrotante du Mage. – « Des cylindres ! tous les cylindres ! » mugit la foule enthousiasmée. – « Qui vont faire gravir au saint peuple

de Mars un échelon nouveau dans le cycle des existences et le rapprocheront de la Gloire suprême qui l'attend pour jamais au sein resplendissant de Notre-Père le Soleil… Ainsi soit-il ! » – « Ainsi soit-il !… sur Vénus !… le Soleil ! le Soleil ! » hurle et délire la foule affolée de mysticisme…

La Bénédiction du Feu a pris fin. Les beuglements des sirènes proclament la dispersion et la reprise du travail. Ah ! il sera plein de joie et de ferveur, cette nuit ! la glorieuse cérémonie a fait oublier les récentes tristesses ; – car ces jours derniers encore, trois Mages ont succombé aux maladies terrestres, et des deux survivants de la caste sacrée, le moins malade est celui que l'on vient de voir ; l'autre, le Souverain-Pontife Égrégore XII, que sa grandeur retient dans le palais de la Réincarnation, agonise, et l'on parle déjà de ses prochaines funérailles…

Mais qu'importe, désormais, si le trépas des Mages coupe court à l'émission du Parfum et rend plus malaisé le recrutement des « volontaires » !

C'est tant pis pour les âmes errantes qui n'ont pas eu la chance ou l'habileté de se munir d'un corps dès à présent ! Féroces arrivistes, les privilégiés de Central-Mars se contentent de regretter hypocritement le sort de ces Fidèles-Trépassés que l'on n'emmènera pas. Le succès de l'Entreprise est assuré d'ores et déjà pour les vivants-complets. L'exode aura lieu avant que Jupiter ne revienne sur son orbite assez près de la Terre pour y réitérer les exploits de son Foudre. L'exode aura lieu, car

on est en nombre suffisant pour les travaux, et le métal abonde.

Le métal ! c'était là un point noir, jusqu'à l'heure où s'est élancé dans les airs le nouveau jet de « fer central ». Le premier puits, d'un débit faible et d'une exploitation précaire, avait simplement démontré qu'il suffisait d'une opération d'affinage pour rendre ce métal natif propre à la coulée des cylindres. Et le point avait son importance, car les procédés les plus parfaits de la sidérurgie martienne eussent été incapables de fournir, à l'aide de minerais et de hauts-fourneaux, les milliers de tonnes d'acier que vont absorber les moules des futurs véhicules interplanétaires.

Quelques-uns déjà remplis et achevant de se refroidir sous un tourbillon d'âcres vapeurs ; – plusieurs centaines déjà creusés et pourvus de leurs rigoles d'amenée – les autres à tous les degrés de l'achèvement, jusqu'au simple rond traçant leur formidable calibre ; – les moules occupent une plaine sablonneuse de trente kilomètres carrés, au bord du Désert ; et sous l'éclairage blafard des projecteurs à lumière froide, c'est le chantier le plus actif de toute la cité.

Non qu'un grand nombre de travailleurs y soient occupés ! La main-d'œuvre est rare, et on ne peut la prodiguer, même pour cette besogne qui constitue en quelque sorte l'aboutissement et le but final où tendent tous les efforts de « Mars et Cie ». Un seul gradé terromartien et une équipe de cinq ou six velus suffisent à la manœuvre des taraudeuses, – ou plutôt à leur surveillance, car ces machines alimentées d'énergie par

des câbles gros comme le bras, semblent douées d'une âme propre, tant fonctionnent avec précision et régularité leurs gros membres de mammouths qu'on dirait gauches et mal équarris.

Portés sur un bâti circulaire de quinze mètres de diamètre qu'arc-boutent solidement huit pieds bétonnés, une douzaine de socs attaquent chacun leur secteur du moule. Celui-ci se creuse en une rainure de soixante centimètres de large, dans le sable que de gros tuyaux vont rejeter au loin sous forme de collines artificielles. Un cuvelage rudimentaire en dalles de cristal cintrées, constitue la margelle de cette sorte de puits gigantesque, et plus bas, pour empêcher que ses parois et son « âme » ne s'éboulent au fur et à mesure de l'avance des socs, le tout est imbibé d'eau et congelé par un réseau de canalisations où circule un puissant réfrigérant ; le moule de sable, creusé à vue d'œil avec une facilité inouïe, se tient néanmoins comme un bloc, jusqu'à l'heure où il est rempli quasi instantanément par le métal en fusion.

Vingt taraudeuses fonctionnent à la fois, sur une ligne, et elles n'ont pas plus tôt quitté leur rangée de moules que les cataractes de la coulée se déversent dans ceux-ci. Plus loin, les projectiles terminés sont refroidis artificiellement. Toutes les phases du travail marchent ainsi de front ; si bien qu'à l'extrémité de la plaine d'autres machines sont déjà occupées à extraire l'« âme » de sable qui réservait la cavité intérieure des cylindres.

Les plus avancés même sont pourvus de leur ogive terminale, et l'on procède à leur aménagement intérieur. On dégage leurs parois du sable qui les enserre, et l'on

forme ainsi une espèce de fosse au milieu de laquelle l'obus se dresse, isolé, comme un pieu de chausse-trappe monstrueuse. Puis la fosse est soigneusement calibrée, et son talus circulaire, qui forme un angle d'environ 45° avec l'horizontale, est revêtu de miroirs étamés, comme s'il s'agissait de faire converger sur l'obus les rayons du soleil au plus haut de sa course…

Que signifie ce dispositif étrange ? Où sont les instruments de levage et de manutention destinés à arracher de leur trou ces projectiles de cent mètres de long sur quinze de diamètre ? Où sont les wagons pour les recevoir, la voie ferrée pour les transporter jusqu'à la gueule des pièces d'artillerie géantes ? Et ces canons eux-mêmes ? On n'en voit aucune trace, pas plus que les usines ne manufacturent d'explosifs !

Alors ? ce n'est donc pas sous la poussée balistique de millions de mètres cubes de gaz développés par la déflagration de corps tonnants que ces centaines d'obus vont s'enfuir dans les espaces intersidéraux ? Les Martiens ont donc, pour leur faire quitter le sol où ils paraissent à jamais enracinés par leur poids monstrueux, un moyen ignoré de la science terrestre ?… Possible à la rigueur, mais dans ce cas, on verrait de côté ou d'autre s'édifier les engins futurs de cette propulsion fantastique – les catapultes géantes ; que sais-je, les Grandes-Roues dont la rotation accélérée engendrerait les milliards de kilogrammètres nécessaires et lâcherait comme une balle de fronde, par la tangente, l'obus assujetti à leur périphérie et déclenché au bon moment ?… Mais de tels joujoux ne s'improvisent pas en une heure, ils seraient

déjà en construction, comme les moteurs destinés à les faire tourner !… Et puis il en faudrait beaucoup ! il en faudrait dix, vingt ; et cela se verrait, un chantier de ce genre, dans le paysage que l'on découvre du sommet du Monument !

Le *solar* ? Oui, ce produit énigmatique paraît nécessaire au départ des obus, et son nom revient fréquemment dans les conversations des équipes au retour du travail.

Mais d'abord, les propos des Terromartiens sont d'une monotonie désolante, qu'ils tiennent pour les Mages ou pour Leduc. Ils ne font que répéter, dans les mêmes termes presque, les nouvelles bramées toutes les trois heures par les phonographes officiels des usines et des phalanstères, et d'après ces nouvelles, la fabrication du *solar* est désormais assurée. Pour ce qui est des commentaires politiques dont les assaisonnent « jeunes-Martiens » ou « vieux-Martiens » ils nous échappent le plus souvent, proférés qu'ils sont dans un idiome âpre et rocailleux où nous avons beaucoup de mal à reconnaître l'ancienne langue universelle, le français, qui se métamorphose peu à peu et se dissocie, chez les gradés et chez les velus, en deux patois nouveaux et distincts.

Ce problème du lancement des obus ne peut d'ailleurs nous retenir indéfiniment. Si nous devons, sous peu, recouvrer nos corps et assumer les personnalités du Grand-Chef et de sa compagne, il nous faut étudier le peuple de la cité martienne.

Il diffère de l’humanité vulgaire beaucoup moins que nous ne le pensions d’abord.

La laideur de l’homme, la férocité de ses appétits, l’immensité de sa sottise, et l’obstination de ses préjugés, se retrouvent, décuplés, chez le Terromartien, qui ne corrige en aucun cas ce côté odieux par le besoin de justice et d’éternité dont faisaient preuve certains représentants de notre espèce. Et leurs physionomies décèlent à première vue cette lacune : les traits des ex-Terriens ont été remodelés en partie par l’âme envahisseuse ; ils ont désappris le sourire, et ne connaissent plus qu’un rire bestial ; et que leur apparence soit humaine ou simiesque, les visages martiens ne savent plus exprimer que des passions animales ou la hideuse extase de leur grossier mysticisme.

J’ignore si les Mages possèdent quelques rudiments d’une sagesse supérieure. Cette doctrine ésotérique ne franchit du moins pas les limites de leur caste, et ils n’ont transmis au peuple que des enseignements adaptés à son égoïsme brutal. Pour les Martiens, Dieu n’est pas l’intelligence universelle, qu’on adore de façon loyale et désintéressée. Leur Dieu, c’est le vague maître du Soleil, ou plutôt c’est le Soleil lui-même, ce paradis final de leurs existences successives. Quant à leur foi en l’immortalité de l’âme, cette croyance que le génie humain a revêtue de formes si hautes, elle n’est qu’un résultat de leur farouche obstination à vivre, vivre, vivre, encore et toujours, malgré la mort et au-delà de la vie. Leur spiritualisme est dénué de toute noblesse, et s’ils aspirent au « salut », ce n’est aucunement pour affirmer

le règne de l’esprit dans l’univers, c’est tout bassement pour prolonger les jouissances de leur égoïsme personnel et collectif. Tout moyen leur est bon, s’ils le croient capable d’assurer ce « salut », et l’entreprise actuelle, qui fait de Central-Mars comme une fourmilière hypnotisée, démontre bien qu’ils n’hésitent pas même devant le crime.

Ô sage peuple de Jupiter ! sublimes paladins de la vérité et de la justice ! combien vous devez mépriser et haïr d’une haine généreuse ces infâmes Titans mal écrasés par votre Foudre ! Quelle horreur, quel dégoût, quelle répulsion doivent vous inspirer, si vous les pouvez suivre à l’aide de vos téléviseurs, non seulement les ravages affreux qu’ils ont causés sur Terre, non seulement leurs préparatifs d’agression contre l’infortunée Vénus, mais chacune de leurs actions, et jusqu’au plus banal de leurs gestes !

Leur nourriture même symbolise la grossièreté de leurs appétits. L’Aliment jovien, dont ils connaissent la formule, eût été, dans leur situation, d’un précieux secours. Eh bien non ! plutôt que de bénéficier d’une telle économie de soins matériels et de labeur digestif, ils aiment mieux gaver leurs estomacs carnivores ! Toute une flotte de rotatifs armés pour la chasse est quotidiennement occupée à rafler le gibier – qui s’est multiplié de si surprenante façon depuis que l’Homme a cessé d’affirmer sa domination sur la planète. Chaque soir, c’est par dizaines de tonnes que l’on débarque les cadavres, aussitôt dépecés à la machine et entreposés dans les réserves frigorifiques. Il y a de tout, car tout leur

est bon, à ces gros mangeurs de Terromartiens : éléphants, girafes, hippopotames, lions, gazelles, rhinocéros, ânes, zèbres, chacals, hyènes, boucs, moutons, chameaux, buffles, tous les mammifères de la création. Les crocodiles ne sont pas dédaignés, non plus que les serpents boas ; de plus petits animaux forment encore un appoint notable : chats, cobayes, porcs-épics, gerboises, caméléons, lézards, rats et vipères même ! – et les Mages ont apporté dans leur obus une espèce de chien à soies roses qui se reproduit avec une rapidité incroyable, et dont les spécimens les plus gras sont réservés pour la table des chefs, ainsi qu'une autre friandise immonde : le scorpion frit. Un seul animal, je crois, est épargné par ces goinfres sans scrupules : la chauve-souris, à cause de son affinité d'aspect avec les Mages.

Quant à la boisson, les caves de Reims et d'Épernay, les chais de Bordeaux, Béziers, Lunel, dont les Hordes n'avaient pu venir à bout, sont mis en coupe réglée par les aérobus du ravitaillement, et le champagne, le médoc, tous les vins les plus capiteux du Midi, arrosent à flots les gargantuesques galimafrées des réfectoires martiens.

Une seule fois, surmontant notre nausée, nous avons voulu assister au repas jusqu'à la fin, et le spectacle de la cynique orgie qui lui succéda était de nature à faire rougir les naturalistes les plus convaincus.

Deux mois d'un régime pareil, sous le climat brûlant du Caire, suffiraient à ruiner les tempéraments les plus robustes. Mais les précautions prises à Central-Mars contre la chaleur rendent vain tout espoir de ce genre, et

permettent à ces forcenés de se livrer impunément à leurs débauches : tous les locaux de la ville, habitations, usines, hangars mêmes, sont pourvus de radiateurs à froid qui entretiennent la température la plus favorable à la conservation des précieuses santés de nos envahisseurs !

CHAPITRE X

DANS LA PEAU DU GRAND-CHEF

Nous voici familiarisés avec les aspects de la vie martienne ; mais avant de tenter la lutte qui doit nous mettre en possession de nos corps, il nous reste à étudier le Grand-Chef et sa compagne ; et si nous voulons bien jouer nos personnages, – nous mettre dans leur peau – cette étude doit être longue et attentive. Huit jours au besoin, quinze jours, un mois…

Ô belles résolutions de la sagesse ! Ô fragilité, non pas de la chair, mais de l'âme humaine !…

Dans le Palais de verre rouge, le cabinet particulier du Grand-Chef. Murs opalins reflétant l'éclairage brutal, téléphones, pavillons de hauts-parleurs, écrans de périscopes, plans détaillés de Central-Mars et de la plaine des Cylindres, ceux-ci numérotés ; vaste planisphère terrestre, où des miniatures de rotatifs, mus par télémécanique, repèrent la marche des appareils en mission ; cadrans, commutateurs, sonneries, instruments de tout genre… Le voleur de mon corps, le Grand-Chef R'rdô lui-même, assis à sa table de travail, fume une cigarette avec le geste du petit doigt qui m'était habituel, et parcourt, en fronçant les sourcils, un rapport.

C'est la relation faite par Moreau de son aventure au Mont-Blanc, où il croyait, revenant d'Édimbourg, trouver

la colonie prête à s'embarquer avec lui. Au lieu de cela, l'Observatoire tout hérissé de mitrailleuses, et l'escadre accueillie par un feu roulant. Un rotatif désemparé, tombant de deux cents mètres fracassé avec son équipage. Combat. Observatoire, casemates et occupants pulvérisés à coups d'explosifs…

Pauvres obstinés de Chamonix ! Mais leur folle résistance est cause d'une erreur qui est le salut pour les Derniers-Hommes ! Ce freluquet de Moreau s'imagine avoir détruit toute la colonie et il ne se doute pas que l'Abbé Romeux et ses soixante-et-onze compagnons voguent à cette heure au-delà de Panama !… R'rdô partage naturellement cette illusion, et s'emporte contre une façon aussi inepte de conduire les opérations. Jamais je n'aurais cru *mes* cordes vocales susceptibles d'émettre les vitupérations qu'elles adressent, par téléphone, au Directeur-technique ; – « Je vous reconnais bien là, satané Leduc, de confier une mission de telle importance à un vulgaire galopin !… C'est votre faute si des cerveaux comme celui de Romeux et des autres Mont-Blanc sont détruits, au lieu de passer à la Réincarnation ! Nous n'en retrouverons pas de cette qualité-là… quand on en a le plus besoin !… »

La situation est évidemment tendue entre les deux chefs. L'altercation se prolonge. Mais la sonnerie d'un second téléphone y coupe court. R'rdô prête l'oreille, sursaute et se fait répéter :

— Allô ? Quoi ? c'est le Souverain-Pontife qui est mort ?

Et il raccroche en murmurant :

— Il ne manquait plus que ça !

Mais la vue d'une petite boîte d'échantillon, sur sa table, le rassérène un peu. Il l'ouvre, examine son contenu. C'est une substance granulée, couleur jaune d'œuf, qui scintille d'un éclat vaguement métallique.

Il presse un bouton. – Sa compagne entre… Sa compagne ! le corps volé de ma bien-aimée !

Comme toutes les femmes de Central-Mars (les femelles simiesques vont nues), elle porte le costume viril : combinaison d'aviateur, rouge brique, plus la cape et le bonnet bicornu des sous-mages. Néanmoins, nos *doubles* sont trop évidemment mari et femme – ils se serrent les mains avec effusion, et le désir de réintégrer nos corps s'aiguise d'une jalousie dévorante.

— Nouvelles, chérie ! fait laconiquement R'rdô… Égrégore XII est décédé ; mais *(montrant la boîte d'échantillon)* voici enfin du *solar* fabriqué par nous… Le *géocoronium* indispensable vient d'être capté dans la haute atmosphère !

En bonne Martienne et loyale épouse (horreur !) elle saute au cou du Grand-Chef et s'écrie :

— Ça compense bien le trépas du vieux !… Cette brute de Leduc va devoir renoncer à son projet stupide de tunnel !

— Oh ! ses partisans n'ont plus besoin de prétexte ; ils le soutiendront toujours, et le dernier Mage disparu,

son ambition n'aura plus de limites. Il en organisera, des chasses à l'homme, pour remplacer le Parfum !… Perte de temps, gaspillage d'efforts… Et qui peut s'opposer à lui désormais ?

— Toi ! Toi seul es qualifié, de tous les Terromartiens, et faute de vrai Mage héréditaire, pour succéder au Pontife… La plupart des chefs te soutiendront !… Tu n'as qu'à vouloir, et dans un mois, on te sacre Empereur des Martiens !

— Et toi, Impératrice !

Les yeux brillants, ils se tiennent par les deux mains, face à face, tout haletants. Malgré nous, malgré la haine et la jalousie, l'espèce de parenté monstrueuse qui nous relie à ces deux êtres nous fait participer à leur ivresse. C'est un tourbillon de sentiments contradictoires qui emporte nos sages résolutions d'expectative. Plus obsédante que si le torrent sanguin et les mille petites impressions de la vie normale accaparaient et dérivaient une partie de notre agitation, des énergies véhémentes de fureur s'accumulent en nous, sans autre issue possible que la lutte pour la reconquête de nos individus physiques. À chaque minute, notre volonté, ainsi exaspérée, devient plus forte et impérieuse…

Avec une fixité torturante de désirs, nous surveillons le degré de résistance qu'offrent encore leurs glandes pinéales, rouges et turgides de pression exaspérée… C'est à croire qu'ils se doutent de notre présence, qu'ils flairent le danger de la dépossession, car au lieu d'aller se

mettre au lit, ils causent, causent – interminablement : – de leur grandeur future…

Mais notre décision est irrévocable. L'instant approche. Les voici couchés. Ils vont s'endormir. Les petits pois rouges des glandes pinéales s'affaissent, de plus en plus pâles… Attention ! Notre couple se disjoint, et chacune de nos deux volontés s'apprête à l'effort désespéré… Des ondes sympathiques flottent autour de nous ; je perçois confusément l'aide lointaine du Maître vénusien…

Raymonde a attaqué la première, car – victoire ! – la femme pousse un léger cri ; – et voici le sourire, le divin sourire de ma bien-aimée qui s'épanouit sur son visage ! À mon tour donc ! vite ! – Et j'introduis éperdument ma volonté dans la forteresse psychique de mon adversaire…

Que se passe-t-il ? Ai-je trop tardé, d'une fraction de seconde, et le cri de sa compagne a-t-il réveillé le Grand-Chef ? Une résistance imprévue m'accueille ; nous sommes deux âmes, dans ce corps où je me croyais le maître… Lâcher prise, attendre un instant plus favorable ? Non, oh non ! Ma bien-aimée a réintégré sa personne physique, et je ne vais pas l'abandonner à mon rival martien, même pour une heure ! Il ne veut pas céder ? Eh bien tant pis ! moi non plus !

Et Raymonde, les yeux béants d'horreur, contemple sans oser intervenir – que peut-elle, du reste ? – l'affreuse lutte intérieure qui secoue ce corps dont le Grand-Chef et moi nous disputons la possession.

Vue du dehors, cette lutte représente une crise épileptique bien conditionnée, un accès de folie furieuse. Tiraillés entre deux volontés rivales, les membres battent l'air, le tronc se contorsionne, les yeux se révulsent, une bave sanglante barbouille la bouche hurlante où les dents claquent au hasard, mordant la langue…

À travers les péripéties de ce duel à mort qui collète nos volontés rivales, je vois Raymonde éperdue téléphoner pour avoir un médecin. La chambre à coucher est bientôt envahie par une douzaine de sous-mages. Ils s'emparent respectueusement du fou, qui se débat avec des forces surhumaines – celles des deux âmes en présence ! – et qui, enfin ligoté, s'effondre sous une piqûre de morphine…

Aide inespérée ! c'est le salut pour moi !

L'engourdissement de la conscience rivale me livre un corps désormais sans défense. Ma volonté s'y installe avec amour, s'incruste voluptueusement aux profondeurs du cerveau, s'irradie le long des fibres nerveuses, vérifie à petits coups le bon fonctionnement de tous les muscles. Je sais que l'autre ne peut plus rien contre moi, désormais, car la suppression du Parfum ôte tout pouvoir aux âmes martiennes, en dehors des solénoïdes de la Réincarnation ; – et nul ne songerait un seul instant à y faire repasser le Grand-Chef R'rdô, pour cette crise nerveuse qui vient de le terrasser – crise due au surmenage intellectuel, de toute évidence ?

Tel est du moins le diagnostic que prononce doctoralement l'un des sous-mages assis à mon chevet.

— Tranquillisez-vous, Madame, répond-il aux inquiètes interrogations de Raymonde. Notre vénéré Grand-Chef est hors de danger. Quelques heures de sommeil, et il n'y paraîtra plus. Ce petit incident n'aura pas de suites, et dès demain, Son Excellence pourra reprendre ses occupations… avec ménagements, toutefois…

Raymonde surprend le léger sourire dont j'accueille ces paroles. Elle tressaille de joie, prend ma main entre les siennes, et veillé par elle et le docteur, je me laisse enfin aller à un doux sommeil – fermement rétabli dans mon corps, jouissant obscurément d'avoir l'âme lestée par le cher fardeau de mes membres – tout entier moi-même, une fois de plus !

CHAPITRE XI

L'ASCENSION DE SAINT ÉGRÉGORE

Quelle joie ce fut, le lendemain, de nous retrouver à deux, complices triomphants, installés dans la place ! quel charme j'éprouvai à fumer ma première cigarette de la journée, tout en causant avec Raymonde et prenant possession de mon cabinet de travail !

Une quantité de paperasses de tout genre, où je reconnaissais l'écriture de *l'autre* – mon écriture déformée par l'âme martienne – m'était encore une source de plaisir et me rassurait un peu sur les conséquences de notre réincarnation prématurée : grâce à la manie de prendre des notes, transmise par mon corps au Grand-Chef, je trouverais dans ces manuscrits de quoi me documenter et remplacer l'étude si sagement projetée de nos personnages.

Une autre constatation nous fut désagréable – celle des « dégâts locatifs ». Nos corps, dans la force de l'âge voici deux mois, lorsque *les autres* en prirent possession, avaient eu à supporter les exigences d'âmes tyranniques et effrénées, et nous les retrouvions dans une « forme » pitoyable, vieillis de dix ans. Raymonde se désolait des mille atteintes portées à sa beauté, moins par une usure réelle des tissus, heureusement, que par un total oubli des soins de toilette et d'hygiène les plus naturels ; je me

voyais pour ma part condamné à porter une hideuse barbe en collier ; j'avais l'estomac délabré par le régime scandaleux que lui avait infligé cette brute de R'rdô ; un violent tic nerveux me secouait la paupière inférieure gauche ; nos cordes vocales à tous deux étaient éraillées par l'abominable accent terromartien – qu'il nous fallait néanmoins conserver, sous peine d'éveiller les soupçons, avec les gestes et les attitudes nouvelles que le « réglage » des âmes usurpatrices avait infligés à nos membres.

Il nous fallut bientôt affronter la présence des chefs. Raymonde, avec un merveilleux instinct féminin, se laissait guider pour ainsi dire par les habitudes inculquées à son corps, et jouait correctement son personnage ; les deux ou trois lapsus qui lui échappèrent furent mis sur le compte du bouleversement qu'elle avait éprouvé du fait de ma crise. Beaucoup moins sûr de moi, je prétextai un violent mal de tête et me bornai à écouter, sans répondre que par monosyllabes.

L'expédition des affaires courantes était d'ailleurs suspendue, et il ne fut plus question que de la mort du Souverain-Pontife Égrégore XII – « Saint Égrégore », comme disaient les chefs. Bien qu'il portât un rude coup au parti des Mages (le nôtre) ce deuil national pouvait être exploité et nous gagner même des adhérents, à condition de donner une splendeur suffisante aux funérailles.

Elles devaient avoir lieu le lendemain. Suivant la coutume déjà ancienne, la dépouille mortelle du Mage était à cette heure plongée dans un bain galvanoplastique

de chlorure d’or, et dès ce soir, entièrement revêtue d’une épaisse couche du précieux métal, transformée en statue d’or, elle serait prête à entrer dans l’éternité.

Mais de l’avis des chefs, la simple déposition de la statue dans l’intérieur du Monument ne suffisait pas. On devrait frapper l’imagination populaire par quelque rite nouveau dont la splendeur inattendue vînt s’ajouter à la pompe cyclopéenne de la cérémonie. Et pour la forme (car ils avaient décidé la chose entre eux) les chefs me demandèrent si j’approuvais « que la canonisation d’Égrégore fût couronnée par son *ascension* en présence de tous ? »

— Certainement, répondis-je, sans oser faire répéter.

— Et Vos Excellences daigneront procéder elles-mêmes (le vieux Mage survivant accepte de vous céder son privilège) à l’onction solennelle ?

— Bien volontiers, prononça Raymonde en même temps que moi.

— Il en rejaillira le plus grand honneur sur le Parti… et sur vous deux, Excellences ! Voilà votre victoire désormais assurée… Enfoncés, les « velus » !… Un ban, Messieurs !

Et les applaudissements triplement rythmiques des chefs nous donnèrent un avant-goût de la popularité annoncée.

Les heures qui s’écoulèrent jusqu’à la cérémonie se passèrent, pour Raymonde et moi, à retourner en tous les

sens le problème. Comment l'Onction du Mage – ou plutôt de sa Statue galvanoplastique – allait-elle lui procurer l'« Ascension » finale ?

Nous étions aussi peu avancés que le matin lorsqu'une députation de sous-mages vint nous chercher et nous emmena (en rotatif, malgré la faible distance) pour nous déposer sur la première terrasse du monument.

Éblouis par les feux des phares, assourdis par les acclamations de la foule grouillant sur toute l'immense esplanade des Pyramides, nous fûmes quelques temps à nous reconnaître. Et alors les jets aveuglants des projecteurs braqués sur nous-mêmes, de toutes parts, nous empêchèrent de rien voir en dehors de la scène où nous figurions, sur ce large gradin taillé dans le flanc de la montagne de clarté au sommet de laquelle – très haut, vertigineusement loin au-dessus de nos têtes – planaient l'Obus et le Mage lumineux dont le bras avait interrompu son mouvement giratoire pour désigner à tous les regards la cérémonie qui allait s'accomplir.

Sur un ordre du vieux Mage survivant, assis dans un fauteuil, ses ailes frileusement repliées, ses appendices céphaliques soutenus par des tuteurs de fil de fer, une sorte de bâche s'écarta en deux comme une tente, et le Pontife défunt apparut, moulé dans son étincelante carapace d'or galvanoplastique, les bras et les ailes éployées, le front aux antennes rigides dressé dans un geste superbe d'audace et de défi. Les acclamations de la foule furent couvertes par la tonitruante fanfare de l'orchestre électrique logé dans l'intérieur du Monument

et projetant ses ondes sonores par d'énormes pavillons amplificateurs disposés au niveau de chaque terrasse. Sept salves de la grosse artillerie campée au bord du Nil accompagnèrent les sept mesures d'un hymne barbare.

Puis le silence se fit, soudain, formidable, et trois cent mille paires d'yeux suivirent religieusement les rites de l'Onction suprême. Vingt-et-un chefs, rangés de chaque côté du Pontife, s'agenouillèrent, tandis que Raymonde et moi nous avancions à l'appel du vieux Mage, dans l'éblouissement des projecteurs.

— Prenez les goupillons sacrés, chevrota sa voix expirante.

Ahuris, mais nous efforçant de faire bonne contenance, nous empoignâmes chacun une espèce de gros pinceau qui trempait dans une cuvelle pleine de colle épaisse, jaune d'œuf, à reflets métalliques… Du *solar !…* que fallait-il en faire ?

— Sur la tête, les bras et les ailes, souffla le vieux maître des cérémonies.

Et Raymonde par la gauche, moi par la droite, nous nous mîmes à badigeonner consciencieusement le haut de la statue.

C'était là ce que la foule attendait, car l'enthousiasme éclata en applaudissements frénétiques et en vivats interminables, tandis que l'orchestre du Monument reprenait, en sourdine, la marche de la Canonisation…

Mais notre rôle était achevé, paraît-il ; deux chefs vinrent respectueusement nous ôter des mains les pinceaux sacrés ; comme dans un cauchemar nous reçûmes la bénédiction du vieux Mage, et le rotatif nous remmena au Palais…

Seuls ! enfin, seuls ! une heure de plus dans cette atmosphère de folie mystique et notre raison eût sombré ! C'en était déjà trop que le souvenir de cette Onction démente et le bruit de la fête qui se prolongeait à l'extérieur ! Car toute la nuit les redoutables sonorités de la musique martienne continuèrent à faire rage, avec les clameurs de la foule et les hymnes hurlés par les mégaphones devant la Statue galvanoplastique du Mage défunt, tout reluisant, sous les feux des projecteurs, du *solar* dont nos mains inconscientes l'avaient badigeonnée !…

Une dose de chloral mit fin à notre désarroi intellectuel et nous procura le repos nécessaire à affronter la seconde partie des funérailles – la mystérieuse Ascension !…

Le radieux soleil d'Égypte brillait déjà haut, sur les trois cent mille Martiens de l'esplanade. Physiquement épuisés par la nuit d'insomnie, leurs âmes farouches n'en étaient que plus aptes à développer les fureurs de leur grossier mysticisme, et le murmure des prières matinales s'élevait, bourdonnant, vers l'Astre que désignait à nouveau le geste du Mage titanesque dominant la Pyramide de Babel. Sur la première terrasse, les plis de la tente s'étaient refermés et dissimulaient aux regards la Statue d'Égrégore, que veillaient toujours le vieux Mage,

affaissé dans son fauteuil, et les deux cohortes de chefs, alignés en bon ordre.

Le soleil venait d'envahir la face du Monument où allait s'effectuer l'apothéose, lorsque la fanfare éclata, brutalement triomphale et renforcée par un bataillon de fracassants « bruiteurs » : – hululeurs, grondeurs, crépiteurs, strideurs, bourdonneurs, glouglouteurs, – sans compter l'artillerie du Nil et toutes les sirènes de Central-Mars. Une dizaine de rotatifs – grimés en chauves-souris, pour mieux symboliser la pontificale ascension, et portant les spectateurs privilégiés, dont nous étions, cette fois – survolaient à faible hauteur l'Esplanade où s'écrasait la foule haletante.

Tous les regards étaient fixés au niveau de la première terrasse, sur la bâche hermétiquement close.

Dans un soudain silence, elle s'abattit d'un bloc, et la statue d'Égrégore apparut… Un « ah ! » étouffé s'échappa de trois cent mille poitrines, aussitôt comprimé par le respect religieux et l'anxieuse attente… Plus rien que le vrombissement monotone des rotatifs…

Alors, frappée en plein par la radiation solaire, la Statue éblouissante parut tressaillir, entrer en vibration musicale, sur une note d'abord grave, puis de plus en plus aiguë. La voix amplifiée du Mage prononça les paroles suprêmes : « Saint Fils des Égrégores, élève-toi dans la gloire éternelle et précède-nous au sein de la Béatitude !… »

Et le miracle s'accomplit ! Sollicitée par l'irrésistible attraction de la lumière agissant sur sa gaine de *solar,* la

statue quitta le gradin où elle reposait, flotta mollement dans l'air, et s'éleva comme un ballon vers le Soleil, d'un vol très lent d'abord et peu à peu accéléré !

C'était fou, contraire à toutes les lois de la pesanteur et de la gravitation ! Je refusais d'en croire mes yeux, et cependant le fait était là, brutal, et les délirantes acclamations de la multitude martienne, et la fanfare à nouveau déchaînée de l'orchestre électrique, des bruiteurs, des canons, des sirènes, saluait cette prodigieuse apothéose que ne connurent jamais les empereurs romains, lorsqu'un aigle vivant s'élançait de leur bûcher funéraire pour symboliser leur âme divinisée ! La dépouille mortelle, l'effigie galvanoplastique du Souverain-Pontife de Mars, – Égrégore XII lui-même, ailes déployées, montait, montait toujours, éblouissant, dans le limpide azur d'Égypte ; il dépassait le sommet de la cyclopéenne pyramide, où le geste du Titan lui indiquait la route ; et filant toujours plus vite, toujours plus haut se minusculisant, disparaissait enfin, absorbé dans l'éblouissante irradiation du Soleil ; – aux hurlements frénétiques de la foule, aux accents orchestraux d'un hymne triomphal qui ressemblait étrangement, pour nos oreilles impies, à cette vieille rengaine :

Bon Voyage, Monsieur Dumollet, Prenez vos bottes…

Mais un ouragan de délire mystique secouait les rangs des Martiens, au-dessous de nous. Fouettés par l'émulation de cette apothéose, leurs désirs du suprême paradis solaire où ils ne parviendraient, eux, qu'après encore deux avatars et d'inouïs labeurs, éclatèrent en

gémissements désespérés : – « Le Soleil ! Le Soleil ! » Hypnotisés sur le disque aveuglant, ils se tordaient les bras, suppliaient ses rayons paternels de les emporter, eux aussi, de les recevoir, comme il venait de faire pour le Saint Égrégore, dans sa gloire ! Et cloués au sol par la pesanteur, ils voulaient du moins se rapprocher de lui, sentir ses baisers brûlants, se baigner dans l'effluve paradisiaque. Se bousculant, s'écrasant, se piétinant, d'une ruée formidable leurs rangs serrés démolirent les barrières, envahirent les larges escaliers du Monument, refluèrent sur les terrasses successives : – en quelques minutes la babélique pyramide se trouva garnie, du haut en bas, d'un grouillement affolé de foule.

Au plein soleil, sur l'Esplanade et sur les sept terrasses, tous les Terromartiens à forme humaine ou simiesque, mâles et femelles, se dépouillèrent de leurs vêtements et s'agitèrent dans un trépignement énorme. La musique allait toujours. L'artillerie tonnait. Les sirènes hurlaient. Les rotatifs, enivrés par la contagion, grimpaient à toutes hélices. Et tandis qu'Égrégore, oint de *solar,* filait d'un essor toujours accéléré dans le vide interplanétaire, trois cent mille Martiens célébraient son apothéose et dansaient, nus, dans la gloire extatique du Soleil.

DEUXIÈME PARTIE

SOUS LE MASQUE IMPÉRIAL

CHAPITRE PREMIER

FACE AUX MARTIENS

Par les fenêtres supérieures du Palais-Rouge ; des terrasses du Monument, où je présidais, avec le vieux dernier Mage, les cérémonies religieuses ; en tournée d'inspection, – plusieurs fois par jour, le Camp des Cylindres s'étalait sous mes yeux, avec ses machines ronflantes, ses énormes cubilots d'acier liquide, ses vapeurs des coulées à peine refroidies, ses obus, à demi-dégagés de leur gangue de sable, – ou se dressant, terminés, au centre de leur fosse aux parois étincelantes.

Ni canons, ni munitions ! le problème était résolu pour moi depuis l'Ascension d'Égrégore ; j'en savais autant que les Martiens affairés sur le chantier ; et comme la leur sans doute, mon imagination, multipliant à l'infini les quelques rangées d'obus terminés, les revêtait de *solar* propulseur, et les voyait s'élancer dans l'espace comme la statue d'or, par bataillons serrés, ou l'un après l'autre, à quelques minutes d'intervalle, déroulant grain à grain le chapelet des calamités prêtes à fondre sur l'innocente Vénus.

Certes, il m'avait fallu, pour en arriver là, surmonter les répugnances de ma raison, vaincre des habitudes d'esprit invétérées, biffer mes souvenirs de la physique terrestre. Il m'avait fallu, surtout, répéter en petit, mais de mes propres mains, l'expérience de l'apothéotique

lévitation. Chose facile, puisque je détenais une boîte d'échantillon pleine de *solar* manufacturé dans les usines de Central-Mars.

Seul avec Raymonde, et loin de tout indiscret, j'avais d'abord exposé sur ma paume une pincée de l'énigmatique substance. À la lumière du jour, les granulations jaune d'œuf étaient entrées en vibration, prises d'une sorte de « mouvement brownien » tourbillonnaire qui me chatouillait la peau. Un rayon de soleil les atteignit, et instantanément elles jaillirent vers l'astre, comme la limaille de fer qu'attire un aimant, et allèrent crépiter contre le cristal de la fenêtre, où elles restèrent collées avec une telle force que je ne pus les en détacher !

Inlassablement, je réitérai l'expérience sous des formes diverses, j'enduisis d'un mucilage de gomme arabique et de *solar* un lourd presse-papier de platine, que je tirai de ma poche sur la deuxième terrasse du Monument… La masse de métal fut enlevée comme une plume et s'évanouit en deux secondes dans les hauteurs de l'atmosphère…

Ma boîte de *solar* n'était pas encore épuisée que je cessais de considérer comme une hérésie mécanique les propriétés héliophiles de ce composé nouveau dû à la science martienne. J'étais trop peu familier avec l'analyse mathématique pour échafauder la moindre théorie, mais j'avais acquis une certitude matérielle que je partageais avec mon entourage : les obus seraient, en dépit de leur masse formidable et par la seule puissance

de leur gaine de *solar,* lévités vers l'astre central, et déviés vers Vénus, au moyen d'un dispositif quelconque.

Mais cette persuasion, cette foi, qui s'accompagnait chez les Terromartiens d'un désir frénétique, éveillait au contraire en moi (et en Raymonde, lorsqu'elle eut compris) un véritable effroi.

Le devoir qui nous semblait léger et d'un accomplissement facile, lorsque l'appât de nos corps volés nous fit revêtir les personnalités du Grand-Chef et de sa compagne, nous apparaissait de plus en plus comme une entreprise désespérée et sans issue.

Naguère, en tant qu'âmes désincarnées, il nous était possible de protéger les Derniers-Hommes, de les guider dans leur retraite. – Aujourd'hui, nous étions aussi impuissants que le dernier des velus à modifier la trajectoire des cylindres, tout comme à hâter ou retarder leur départ, et ce départ, qu'il fût plus ou moins proche, signifiait la délivrance pour la Terre, et pour Vénus, la ruine.

Empereur des Martiens ! ce titre prestigieux avait à notre insu contribué, avec les rages de la jalousie, à notre réincarnation prématurée, lorsque nous partageâmes l'ivresse orgueilleuse de nos « doubles ». Mais s'accompagnerait-il d'un pouvoir efficace ?... De toute façon, je ne le possédais pas encore. Restait, entre moi et lui, le vieux dernier Mage, à peu près oublié de tous, mais néanmoins vivant, et devenu, – par la mort de son prédécesseur, – le Souverain-Pontife Égrégore XIII.

Emportés par leur passion politique, les chefs de mon entourage avaient dépassé la mesure et donné *trop* de solennité aux funérailles d'Égrégore XII. Cette Ascension glorieuse et insolite avait convaincu le peuple martien que le dernier des Mages était monté au ciel. L'ère du pouvoir magique semblait close, définitivement : Égrégore XIII n'était qu'un nom, qu'un fantoche. Et malgré cela, il n'eût pu, même le voulant, investir quelqu'un du pouvoir suprême. Seul, le décès du dernier Pontife assurerait au Grand-Chef terromartien les fonctions religieuses avec le titre d'empereur.

De fait, l'autorité suprême était en carence, et le pouvoir effectif appartenait aux chefs sous-mages, que je ne tardai pas à soupçonner de manigances avec le Directeur-technique, dont les projets occultes les séduisaient. Mais cela, je ne le découvris que plus tard. Ce qui m'apparut dès le premier instant, c'est que j'étais un jouet entre leurs mains à tous.

D'ailleurs, l'une après l'autre, les difficultés de l'aventure où nous nous étions jetés à l'aveugle, prématurément, se révélaient, et d'autant plus déconcertantes que nous les avions sous-estimées.

Elles étaient de tout ordre : matérielles et morales. Le bruit étourdissant des machines, les odeurs fauves de la foule, l'indigeste nourriture, étaient une réelle et constante persécution ; mais il y avait espoir de s'y accoutumer en partie, et nous aurions fait bon marché de ces ennuis, sans les inquiétudes plus hautes qui nous plongèrent, les premiers soirs, dans une véritable détresse.

La situation d'un homme qui eût été condamné autrefois à vivre au milieu des peuplades les plus barbares du centre de l'Afrique, à partager leur Vie, leurs conceptions, leurs aspirations, leurs joies et leurs peines, – cette situation angoissante n'était rien en comparaison de la nôtre. Les mœurs brutales, les coutumes repoussantes du vrai peuple martien des usines et des chantiers nous auraient sans doute inspiré plus de dégoût, et il nous eût été plus pénible d'en observer les apparences, mais du moins l'horreur nous eût préservés de toute possibilité de contagion, et pas un seul instant nous n'aurions craint de jamais devenir semblables à eux, foncièrement.

Le milieu des chefs, qui était le nôtre, nous paraissait beaucoup plus dangereux, parce que plus policé.

Si je n'avais eu que les notes de mon prédécesseur pour jouer le personnage du Grand-Chef R'rdô, la tâche eût été au-dessus de mes forces. Heureusement, j'avais encore les souvenirs laissés dans mes circonvolutions cérébrales par le séjour de l'âme martienne ; et ces souvenirs *terrestres* de R'rdô, je fus bientôt capable de les consulter sans trop de tâtonnements, quoique avec beaucoup de lacunes.

Quant à Raymonde, la sagacité de son instinct féminin la servit mieux que moi en cette circonstance, et elle fut d'emblée la Grande-Cheffesse, à un point qui me stupéfiait et m'inquiétait pour la conservation de sa personnalité humaine. Il lui arrivait parfois de m'avertir des défauts qu'avaient présentés mes discours ou ma conduite, au point de vue de notre entourage. Mais je

n'avais jamais pareil avis à lui donner. Au contraire, je lui faisais part de mes inquiétudes concernant sa simulation trop parfaite, et je relevais avec tristesse les tournures de phrase (sans parler de l'affreux accent, obligatoire) et les gestes martiens qu'il lui arrivait d'employer jusque dans notre intimité.

Sans notre amour, sans notre union absolue, ces observations réciproques et indispensables auraient vite dégénéré en aigreurs ; – et la moindre division entre nous eût pu causer notre perte.

Ce n'était pas trop des quelques heures chaque soir où nous avions la liberté de nous entretenir sans témoins pour conjurer les progrès de cette *martianisation* lente et garder nos âmes dignes de l'avenir humain.

Nous étions seuls, – seuls avec le monde martien contre nous, – soit ! le moindre soupçon sur nos identités réelles nous ferait massacrer impitoyablement – ou, pis encore, livrer aux solénoïdes de la Réincarnation ; – mais la pensée de nos amis lointains en route pour Tahiti, celle de notre devoir sacré envers la Terre, nous empêchaient de perdre pied et de tomber dans le désespoir.

De plus, le Maître Vénusien visitait mes songes. Il me blâmait doucement d'avoir négligé ses conseils de prudence et assumé trop tôt un rôle pour lequel nous n'étions pas prêts. Il m'exhortait à la patience et me promettait son aide, lorsque l'heure sonnerait des gestes décisifs. Presque chaque nuit, je le voyais attablé devant une sorte d'œuf de cristal, où son regard aux lucidités surnaturelles découvrait le tableau en miniature de

l'agitation martienne, et se faisait plus doux et attentif lorsqu'il se posait sur moi… Le matin, je racontais ma vision à Raymonde, et cette sympathie occulte et lointaine était le meilleur réconfort de notre misérable existence dorée, – à nous espions et traîtres pour la bonne cause !

CHAPITRE II

LE DERNIER MAGE

Je rougis presque de l'avouer – et cette concession dénote mieux que tout le reste quelle emprise l'atmosphère martienne finit par exercer sur nous – le dernier Mage me vouait une affection que j'étais bien près de lui rendre.

Ce pontife illusoire, dernier représentant des Martiens authentiques, restait bien pour le peuple le chef visible de la religion, le guide suprême de leur race vers le Paradis solaire ; mais si le parti de Leduc et des velus avait respecté, ou à peu près, le veto que son prédécesseur opposait à l'« hérésie machiniste », ce parti considérait le dernier Mage comme un anachronisme, et tenait pour non-avenues ses défenses, qu'on affectait d'attribuer au parti adverse des Vieux-Martiens. Et de leur côté, ceux-ci traitaient le « Fils de la Chauve-Souris » comme un instrument docile mais encombrant.

Aussi le vieillard avait-il été touché de me voir solliciter ses avis et lui montrer une déférence inattendue. Mes attentions, certes, n'étaient pas désintéressées, et je cherchais surtout à obtenir de lui des renseignements que je n'osais demander à ceux de mon entourage. Sa connaissance médiocre du français, tout en mettant une certaine obscurité dans ses propos, me

paraissait propre à lui voiler mon ignorance de certaines notions fondamentales et à autoriser des questions plus directes, sous couleur d'éclaircissements.

Mais je ne tardai pas à reconnaître que j'avais devant moi, en la personne de ce « vieux débris », une intelligence hors ligne, supérieure à toutes celles que j'avais vues jadis incarnées sous une forme humaine. Malgré son physique – hideux pour nos conceptions terrestres, mais où les Martiens voyaient le prototype et le canon de la Beauté, – malgré ses ailes membraneuses, sa peau marron à reflets métalliques, le vieil Égrégore m'inspirait un véritable respect. Je me fis scrupule d'user avec lui de subterfuges autres que la dissimulation nécessaire de ma personnalité réelle, et je le traitai comme un égal. Je n'avais plus besoin de simuler l'attention déférente. Ses yeux dorés, aux pupilles verticales comme ceux des chats, enfoncés sous le vaste front aux protubérances lumineuses, brillaient de tout l'éclat du génie, et je ne me lassais pas de l'écouter.

Sous son verbe maladroit mais chauffé par une foi ardente, le peu que je savais des dogmes martiens de la transmigration s'éclairait de lueurs nouvelles. L'égoïste *salut* poursuivi par les âmes vulgaires des Terromartiens devenait la noble aspiration de tout un peuple à conquérir ses destinées suprêmes, en harmonie avec l'évolution des mondes. Originaires des planètes extérieures, incarnées pour la première fois en un organisme vivant sur le sol glacé de Saturne (voire d'Uranus, affirmaient des traditions plus antiques), les âmes aujourd'hui martiennes avaient dès lors subi

l'attraction du Soleil et s'étaient efforcées de se rapprocher de son glorieux foyer. Libérées par la mort de leur première enveloppe, elles avaient passé sur la planète immédiatement inférieure pour y connaître un nouvel avatar et y mériter de franchir un autre échelon de la Voie triomphale, Jupiter, Mars, la Terre, Vénus et Mercure étaient donc leurs résidences successives ; et après cette série de métempsycoses, elles faisaient retour à l'Astre originel, pour connaître dans son sein flamboyant les inouïes voluptés de la fusion au Tout primordial – au Nirvana, comme s'exprimait sur Terre la doctrine bouddhique.

Depuis des générations sans nombre, le sublime pèlerinage se poursuivait ; des milliards et des milliards d'âmes avaient passé sur les planètes, recueillant en chemin la sagesse et les mérites dont chacune faisait don à l'Être suprême – au Soleil. Et si les choses avaient suivi leur cours naturel, les âmes auraient continué, jusqu'à la fin des siècles, à parcourir la voie longue mais facile frayée par les ancêtres, sous la paisible direction des Mages…

Mais l'Esprit des Ténèbres veillait. Départie aux âmes durant chacun de leurs avatars afin d'aménager au mieux de l'existence corporelle leurs domiciles planétaires, l'Intelligence était devenue par ses soins une arme à deux tranchants. Les instincts animaux avaient accaparé ses produits, exigé d'elle des services toujours plus étendus, et finalement prétendirent lui imposer leur domination et l'entraîner en de farouches aventures…

L’Intelligence lutta, et obtint – sur Mars, du moins – un triomphe passager. Les guerres d’extermination que se livrèrent ses peuples au moyen d’armements toujours plus parfaits et meurtriers donnèrent la victoire aux Fils de la Chauve-Souris, sur les fils du Plésiosaure et du Diplodocus. Les Mages régnèrent seuls, et durant plusieurs siècles, le machinisme, tenu en tutelle par eux, fut son humble serviteur, contribuant à faire de la planète un séjour heureux pour ses hôtes de passage.

Hélas ! disait le vieil Égrégore, – parodiant inconsciemment une des lois fondamentales de la paléontologie terrestre – la perfection d’un peuple précède de bien peu sa déchéance irrémédiable. Le progrès matériel surtout implique en lui-même une nécessité accélératrice qui l’oblige à dépasser son but normal et légitime, qui affole et dérègle l’esprit de ses détenteurs et les précipite à leur perte…

L’ambition des « machinistes » martiens s’exaspéra. La planète devint un champ trop étroit pour leur activité, décuplée, centuplée par l’entraînant vertige de l’industrie. Ils rêvèrent d’aventures formidables, de conquêtes titanesques. Ils entreprirent de bouleverser les lois éternelles qui règlent les destinées des âmes planétaires. La lenteur des transmigrations usuelles leur apparut dérisoire ; et entraînant à leur suite l’adhésion de l’unanime impatience, ils résolurent d’escalader le ciel, de sauter un des anneaux de la chaîne planétaire, et d’aborder dans leurs corps martiens sur la planète suivante : la Terre.

Au nom de la Religion outragée, le Pontife d'alors, Égrégore II, anathématisa leurs desseins, dont il prévoyait les suites effroyables. Mais les peuples de Mars, aveuglés par leur désir, se soulevèrent, au nom du divin Soleil ; et il fallut céder, – par crainte de voir les formidables engins de l'industrie ravager le sol sacré de la planète, – et consentir à détourner leurs coups vers les frères de l'Espace.

À contre-cœur, les Mages durent s'associer, pour éviter de plus grands malheurs, à l'entreprise qui avait pour but la conquête de la Terre. Et désormais la série des catastrophes se déroula, sans remède.

Tout ce qu'ils purent obtenir, ce fut que le bombardement systématique de la Terre eût lieu par obus successifs et quotidiens. – Je cherchai d'abord à me faire expliquer par le vieillard quelles raisons avaient pu être invoquées pour mettre un pareil frein à l'impatience des machinistes. Mais je ne pus saisir son explication. Il me fallut simplement admettre qu'il s'agissait là de « ces raisons que la raison ne connaît pas », de motifs religieux analogues aux prescriptions sabbatiques de la loi juive, à l'observance catholique du vendredi…

Les menaces de Jupiter avaient provoqué la plus complète incrédulité. Les ingénieurs niaient que l'exécution en fût réalisable. Les Mages la trouvaient incompatible avec la sagesse bien connue des Joviens. C'eût été folie chez ces derniers, en effet, de détruire la population de Mars, alors qu'une partie considérable des habitants de Jupiter appartenaient à la race des âmes saturno-martiennes et que les avatars successifs de leur

transmigration vers le Soleil exigeaient pour suivre la filière idéale l'intégrité de toute la série des planètes. Mars supprimé – ou simplement ses habitants, et son sol privé de toute vie, – les âmes en provenance des planètes extérieures viendraient s'y accumuler sans la moindre possibilité de réincarnation, réduites à la misérable condition d'âmes en peine, jusqu'au jour lointain où les germes de vie épars dans l'Espace infini ensemenceraient à nouveau le globe stérilisé et y produiraient peu à peu des organismes assez élevés pour servir d'asile temporaire aux pèlerins du Soleil.

Et lorsqu'il me développa ce raisonnement le vieux Mage eut un ricanement d'amertume désespérée. « La Justice ! ajouta-t-il. Les Joviens ont prétendu servir la Justice et la Fraternité, lorsqu'ils ont balayé de leur foudre l'infortunée planète de mes aïeux ! Mais ils commettaient là, au contraire, un crime inexpiable, en privant de leur débouché habituel les âmes de deux ou trois planètes ! Grâce à leur intervention dans cette querelle où la Terre seule était coupable de nous refuser l'hospitalité (et nos machinistes aussi peut-être, quelque peu, de hâte présomptueuse et d'orgueil) voici désormais Saturne, Uranus, sans compter Jupiter même, privés de leur communication habituelle avec le paradis solaire, voici des millions et des milliards d'âmes condamnées aux limbes du purgatoire martien pour un laps de siècles indéfini ! »

Une émotion profonde altéra la voix chevrotante du vieux Pontife ; je m'aperçus avec étonnement que c'était lui le vrai défenseur de la Fraternité planétaire, et je

mesurai la distance qui séparait ses dogmes généreux de l'application sinistre qu'en avait faite la religion du vulgaire martien… Écart inévitable, hélas ! et pareil sur toutes les planètes, entre les institutions des Voyants que guide l'Esprit universel, et les triviales superstitions des peuples entraînés par leur égoïsme et leurs vils instincts matériels !…

Foudroyé par Jupiter, Mars n'était plus qu'un globe de cendres, et les âmes de ses habitants surpris par le fléau dévastateur avaient émigré en masse sur la Terre. Une faible partie de ces âmes s'était réincarnée. Il importait donc par-dessus tout que la Terre vécût ; il importait que la race des hommes subsistât, pour fournir des corps, par la suite, à la totalité des âmes martiennes. C'est pourquoi, – m'avouait Égrégore – le Conseil magique avait résolu de borner à l'Ancien-Continent l'influence du Parfum ; – c'est pourquoi son prédécesseur avait lancé l'anathème contre le Directeur-technique, à cause de ses chasses à l'homme sur le continent américain, laissé par les Mages comme « réserve » à l'humanité ; – c'est pourquoi il fallait que les cylindres s'envolassent au plus tôt, afin d'ôter tout prétexte à une nouvelle intervention jovienne et d'épargner à la Terre le sort déjà subi par Mars !

— Ah ! concluait le vieux Mage, si le suicide n'était un outrage à Dieu et à la vie éternelle, combien il eût été préférable de voir se réaliser l'envol droit au Soleil que préconisaient quelques illuminés fanatiques !…

« Nous n'aurions pas involontairement péché contre la Fraternité sidérale et induit Jupiter à commettre son

crime ; nous n'en serions pas aujourd'hui à préparer, sur une planète dévastée, cette nouvelle folie d'une attaque contre Vénus ; nous n'aurions pas fourni une pâture à ces monstres : la haine et la vengeance, qui, démesurément grossis et fortifiés, en sont arrivés aujourd'hui à méditer un forfait égal à celui de Jupiter, mais bien plus abominable encore, puisque rien ne le justifie : – la destruction de la Terre !… Oui, mon ami, on vous le cache, mais je le sais, moi, ces infâmes Machinistes, aveuglés par le délire des forces illimitées qu'ils ont appris à manier, rêvent de les appliquer à ce globe qui nous porte. Sans pitié pour les millions d'âmes que va y laisser derrière eux leur fuite à bord des Cylindres, ils veulent non seulement capturer les Terriens jusqu'au dernier, mais ils prétendent creuser dans la chaîne des planètes une lacune irrémédiable. Jupiter a stérilisé Mars pour des siècles ? Eux vont priver à tout jamais les planètes extérieures de toute voie d'accès au paradis solaire – peu leur importe si les âmes de nos frères sont englobées dans la même calamité… Ils vont *détruire la Terre* !… »

Mais quand il en arrivait aux invectives contre Leduc et les Machinistes, le vieil Égrégore devenait incohérent. Je ne pouvais plus tirer de lui aucune explication précise. Il mêlait tout : le Grand-Tunnel-Central ; les chasses à l'homme, les nouvelles machines volantes – les *volvites* – destinées à cet usage et parcourant 700 kilomètres à l'heure ; les excès quotidiens des velus vis-à-vis des femmes terromartiennes, les procréations monstrueuses qui en résulteraient ; le sacerdoce blasphématoire institué par le Directeur-technique, afin de se justifier

devant le peuple du reproche de tiédeur religieuse, les superstitions introduites par ces nouveaux prêtres – : les *makis-mokokos*…

CHAPITRE III

L'INAUGURATION DU TRÉPAN

Ils vont détruire la Terre ! – Ces paroles fatidiques me martelaient le crâne ; elles vibraient en moi, avec l'intonation exacte que leur avait donnée le vieil Égrégore, et répondaient comme un écho intérieur aux braillements des mégaphones qui proclamaient au dehors les résultats de la séance.

Plus que jamais je me sentais un jouet entre les mains des chefs. Durant deux heures ils m'avaient tenu dans cette salle du Conseil – juste au-dessus du Hall de la Réincarnation, en pleine activité – pour me démontrer la nécessité d'une alliance avec le Directeur-technique – le « Patron », comme on l'appelait familièrement. Tous les velus, et une proportion de plus en plus considérable du peuple, étaient pour lui, gagnés par ses propagandistes inlassables, les *makis-mokokos.* Sous peine de nous voir abandonnés définitivement, un compromis était indispensable.

— Consens à tout, me soufflait Raymonde, trônant à côté de moi sous le fauteuil où le Souverain-Pontife, les ailes repliées, les yeux fixés dans le vide, se désintéressait de ces vaines agitations ; – feins de céder. Il te faut avant tout garder le semblant d'autorité attaché à ton titre. Plus tard, qui sait, nous trouverons un moyen

de conjurer le péril. La résistance ne pourrait que nous perdre et nous ôter toute chance de secourir nos amis de la Terre et de Vénus.

Par la baie large ouverte, très haut sur l'éclatant azur d'Égypte, tout au sommet du Monument cyclopéen, je voyais le Mage de l'Obus tendre le bras vers le Soleil ; et j'entendais les explosions de joie de la foule massée sur l'esplanade saluer chaque nouvelle concession arrachée à ma faiblesse.

— Le Grand-Chef donne son approbation au nettoyage de l'Amérique !… Allez voir les machines volantes qui vont faire la chasse aux Terriens… Les *volvites* : prodigieux !… 700 kilomètres à l'heure… Dans cinq minutes, départ de la première escadre officielle !… trompetaient les pavillons sonores, du haut en bas du Monument.

— Vive le Grand-Chef ! vive le « Patron » ! hurlaient les rauques gosiers des Terromartiens.

— Adoption du Grand-Tunnel-Central ! Hourra ! Mars vengé de Jupiter !… Embouteillement des âmes sur les planètes extérieures !… Le Grand-Chef consent à inaugurer les travaux !… Il va se rendre sur le chantier du Grand-Tunnel-Central… Velus, Terromartiens, travailleurs non de service, allez tous assister à l'entrevue du Grand-Chef et du Directeur-technique !… Trois cents rotatifs à la disposition des voyageurs dans les aérogares B, C, D et F !…

Soi-disant pour nous faire honneur, mais plutôt afin d'étaler encore mieux le triomphe de Leduc, nous fîmes

le voyage, mon état-major et moi (Raymonde était souffrante, et ne vint pas) à bord d'un *volvite*. Ces appareils, mis au point et construits en secret par le Directeur-technique, étaient d'un type absolument nouveau, merveilleusement adaptés à leur rôle d'éclaireurs et aussi à la capture directe du gibier humain. Dépourvus d'hélices, taillés en flèche, et mus par l'énergie de la dissociation intra-atomique, ils progressaient à la manière d'une fusée, dont ils avaient le sifflement caractéristique et la vitesse. Leur empennage très réduit les faisait presque invisibles à quelques kilomètres ; et il ne devait pas s'écouler deux minutes entre l'apparition à l'horizon d'un de ces engins lancé à pleine vitesse et son arrivée au zénith d'un point déterminé.

C'était la première fois que je voyais de près un *volvite,* et les explications que me donna le pilote avant le départ, me plongèrent dans une rêverie douloureuse. Infortunés Terriens d'Amérique et d'Océanie, chers Derniers-Hommes ! que va-t-il advenir de vous ? Et il me fallait dissimuler cette émotion poignante et faire bonne figure aux chefs assis auprès de moi dans l'étroite et inconfortable cabine, tandis qu'au-dessous de nous fuyaient éperdument les sables du désert libyque, – car le fameux chantier s'ouvrait à 40 minutes de vol de Central-Mars, en plein Sahara.

Conscient de sa situation de maître de l'heure, Leduc nous y attendait de pied ferme ; et la grossière familiarité de son accueil – il nous reçut la pipe au bec et les mains dans les poches – fut une injure de plus, que l'état-major

avala, un gracieux rictus aux lèvres, et que je dévorai en silence.

La surprise, d'ailleurs, eût suffi à me couper la parole, devant le spectacle des étranges gardes-du-corps qui s'alignaient en bataillons serrés autour du Directeur-technique.

Bien différents des *velus* ordinaires que nous coudoyions chaque jour, un millier de singes à longue queue prenante, guère plus gros que des chats de forte taille et revêtus d'une épaisse fourrure fauve ou gris d'argent, se pavanaient avec des grimaces et des contorsions grotesques sous leurs bonnets de mages.

— Ah, ah ! R'rdô ! vous admirez mes nouvelles recrues ? dit Leduc en fixant sur moi cet inquiétant regard dont il ne manquait pas de me vriller à chacune de nos rencontres. – Et il ajouta même avec un haut-le-corps, en manière de parenthèse : « Vous avez bougrement changé, R'rdô, depuis votre attaque d'épilepsie, le jour du décès d'Égrégore !… Vrai, c'est à ne plus vous reconnaître !… Enfin, patience !… » – Puis, désignant ses singes, il reprit : « Des makis-mokokos. Tous prêtres du Soleil, s.v.p. !… Rit technique. On ne dira plus que je manque de religion… ni d'altruisme. Hein ! en voilà des âmes pourvues de corps ! Et ça ne fait que commencer. Il y en a plein les forêts de Madagascar et des Indes orientales… Oh ! ils sont plus habiles mécanos qu'ils n'en ont l'air, les gas !… Et quand bien même, ils tiennent si peu de place : nous en fourrerons au moins 4.000 par cylindre… en les tassant un peu… Ah ! ça va barder, sur Vénus ! »

Les makis-mokokos, immobilisés dans toutes les attitudes, buvaient avidement ses paroles. Au mot : Vénus, leur enthousiasme éclata en cris aigus et en gestes désordonnés. Ils tendaient les bras vers leur chef, lui lançaient des baisers, cabriolaient sur place, et finirent par débiter volubilement une sorte de cantate : « Ha ! Ha ! Ha ! Hourra, Directeur-technique ! c'est lui le Grand-Martien, lui qui nous a réincarnés !… Ha ! Ha ! Ha ! Hourra ! Vive le Patron ! Il nous emmènera là-bas sur Vénus, porte du Paradis !… Béni, béni soit-il, le Grand-Martien qui nous a sauvés… Nous irons au Soleil… au Soleil… au Soleil ! »

Et, dans une voltige tourbillonnante, les prêtres-singes se mirent à exécuter une série de sauts périlleux qui s'acheva dans une pose d'adoration, – à l'adresse de Leduc aussi bien que du Soleil…

Pendant cette scène, les rotatifs avaient commencé d'arriver. Une foule de plus en plus dense – Terromartiens et velus – garnissait les pentes des dunes taillées en gradins qu'une vitrification superficielle avait transformées en un amphithéâtre géant dont l'arène n'était rien moins que le chantier du Grand-Tunnel-Central.

La perforatrice, ou plutôt l'espèce de trépan monstrueux destiné à ouvrir cette nouvelle saignée dans les entrailles du globe, offrait l'aspect d'une plate-forme ronde, supportée à sa périphérie par sept pieds comparables à ceux de la tour Eiffel, et percée de trous qui l'apparentaient à une écumoire. Mais une écumoire de deux cent cinquante mètres de diamètre, à laquelle

toute une série de transformateurs et de machines auxiliaires allait communiquer l'énergie apportée par des faisceaux de câbles énormes ; – une écumoire large comme une grand'place, où notre estrade officielle disparaissait presque dans les irradiations combinées du soleil déjà bas et de la surface métallique où s'agitaient les makis-mokokos.

D'une voix âpre et stridente, dont les mégaphones amplifiaient les éclats à l'usage de la foule, Leduc, fièrement campé devant moi et mon état-major, débita son discours :

— « Martiens ! La présence parmi nous de R'rdô, notre Grand-Chef et futur Empereur, est à elle seule une justification suffisante de ma conduite et la meilleure apologie de ce Tunnel dont il va, de sa main, inaugurer les travaux.

« Cependant, comme il est parmi vous des âmes plus timorées que vraiment religieuses et qui doutent encore de la légitimité de mes desseins, je veux au préalable me justifier des reproches qui m'ont été adressés du temps où le défunt Pontife Égrégore XII (il règne dans la gloire du Soleil !) mal éclairé sur mes intentions, crut y voir une hérésie.

« Martiens ! vous le savez, la fabrication industrielle du *solar* est désormais un fait accompli. Le *géocoronium* indispensable a été découvert, en abondance, dans la haute atmosphère. Il n'y a donc plus lieu de rechercher ce corps dans les profondeurs du globe terrestre.

« Entendu. Mais ce n'était là qu'une raison accessoire au creusement de notre Tunnel. Un autre motif existe, beaucoup plus grave, impérieux, que *toute âme vraiment martienne*… (Et Leduc appuya sur ces mots en promenant autour de lui un regard qui me parut se poser sur moi avec insistance)… que toute âme vraiment martienne comprendra sans difficulté et acceptera d'enthousiasme : la Vengeance ! la sainte, juste et légitime Vengeance !…

« Martiens ! quelque mois encore, et votre labeur infatigable aura complété les Cylindres qui doivent nous transférer sur Vénus et nous rapprocher tout vifs du Paradis solaire. Les progrès de ce Machinisme tant décrié par ses rétrogrades blasphémateurs nous épargneront les incertitudes et les épreuves d'un avatar… et probablement d'un second, si les faibles Vénusiens nous concèdent les ressources de leur globe, ou si nous les conquérons sur leurs armes débiles.

« Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi il faut nous hâter. Les ruines de notre chère planète, le sol calciné de notre ancienne patrie que les téléviseurs nous montrent chaque soir, sont là pour témoigner du sort qui nous est réservé si nous tardons suffisamment pour que l'infâme Jupiter se retrouve à proximité de notre asile actuel. – Nous devons, à tout prix, déguerpir avant l'*opposition* jovienne.

« De toute façon peut-être, et même nous partis, les soi-disant « justiciers » renouvelleront leurs exploits. Mais ceux-ci se borneront évidemment à supprimer Central-Mars… l'affaire de dix minutes. Le reste de la

Terre subsisterait, offrant pour le présent un asile aux hommes échappés à nos rafles, – et surtout pour l'avenir un champ d'incarnation aux âmes de nos plus cruels ennemis.

« Car il faut le dire : si la folie criminelle des joviens se trouve déjà châtiée par cette même incinération de Mars qui leur ferme – à eux et aux habitants des planètes extérieures, – l'accès du Paradis solaire, cette prohibition n'est que momentanée. Stérilisation n'est pas annihilation, et la vie aura tôt fait de refleurir sur Mars et d'offrir à nos oppresseurs des organismes rouvrant la série des avatars et le débouché vers la Terre.

« Voilà, Martiens, ce que nous ne permettrons pas ! Jupiter nous a indiqué la voie ; il nous faut la suivre ! Il nous faut creuser une brèche sans remède dans la chaîne des planètes – embouteiller définitivement les âmes extérieures sur le gros Jupiter – il y a de la place ! Il nous faut, non seulement *quitter*, mais *détruire* la Terre !

« Détruire la Terre. Ça ne vous paraît pas commode ?

« Si fait ! rien de plus simple, – au moyen du Grand-Tunnel-Central !…

« Écartons d'abord l'objection qui nous a fait anathématiser par le feu Pontife : – savoir, la perte de temps. Il craignait – vous aussi, peut-être – que ce labeur supplémentaire n'accaparât trop d'énergies précieuses, qui seraient mieux employées au Camp des Cylindres ?

« Martiens de peu de foi ! vous doutez du Machinisme ! de ce Machinisme qui vous a fourni tant de preuves irréfutables de sa puissance illimitée ; – de ce Machinisme qui vous a véhiculés jusque sur la Terre, en dépit de vos ennemis, et qui va sous peu réduire à votre merci – Vénus !

« Soyez tranquilles ! Le Machinisme, expansion de l'intelligence, suscite au fur et à mesure les instruments de ses hauts desseins. Il les tire de l'inépuisable Matière, les multiplie à coups de formules, au gré de ses désirs. – Quelques *velus* suffiront, sur le chantier du Tunnel.

« Mais nous sommes trop peu, dit-on, pour détourner fût-ce un seul velu des usines de Central-Mars ?

« C'est faux ! ceux qui disent cela en ont menti, – ou, comme notre saint Pontife défunt, on les a trompés ; – et notre vieux Pontife encore vivant s'attarde en des préjugés fossiles à l'encontre du machinisme.

« Moi, Directeur-technique de tous les travaux en cours et à venir, moi le Patron, comme vous dites, je vous l'affirme : – il y aura assez de cylindres ! On se serrera un peu, mais il y en aura pour tout le monde, y compris nos fidèles makis-mokokos. Et ils partiront à temps, les cylindres ! Et si le moulage et la coulée se ralentissent deux ou trois jours par suite de la mise en marche de la Trépanation, vous les verrez reprendre avec une nouvelle ardeur, sitôt le retour de nos volvites et de leurs recrues américaines.

« Je multiplie les travaux, soit. Mais je multiplie aussi le personnel, je multiplie les volontés, je multiplie les machines.

« Et pour celle-ci, que dans un instant l'honorable R'rdô va déclencher – c'est l'énergie intraatomique, enfin captée industriellement, qui va forer le Tunnel… *jusqu'au centre de la Terre !* Regardez cette plate-forme où nous sommes : vous avez sous les yeux la mesure de son calibre. Il est de taille, et – le calcul le démontre – suffira comme *mine* appropriée à la masse de la planète… Une mine, dis-je, mais une mine dans laquelle nous n'aurons pas d'explosif à introduire. La besogne est faite d'avance. L'explosif est tout prêt. C'est Notre-Père le Soleil qui l'y a providentiellement inclus à l'origine des temps, lorsqu'il forma les planètes, de Sa Substance sacrée ! L'explosif est là, sous nos pieds. Les couches centrales de ce globe – comme des autres non consolidés à fond – recèlent une masse de gaz comprimés à des milliers d'atmosphères, et réduits par cette pression à un état quasi-solide. Or, ce magma de composés endothermiques n'attend pour se dissocier avec brusque dégagement de chaleur, – pour faire explosion avec une violence incomparable, – que l'apport d'une quantité d'eau suffisante. Hé bien, cette eau, nous l'enverrons là-bas au moyen du Tunnel. À profusion. Un canal et une vanne *ad hoc* y déverseront, s'il le faut, la moitié de l'Atlantique.

« Le tout, comme de juste, ne fonctionnera que le dernier cylindre déjà en route pour Vénus, et à bonne distance.

« Et alors, mes amis ; – et ALORS, Martiens ! vous verrez quelque chose de pas banal, je vous en réponds… La maudite planète Terre explosant comme une grenade, pétant en mille milliards de fragments, pulvérisée, volatilisée dans l'abîme sidéral !… Fini, rasé, place nette. Plus rien sur l'orbite de l'ex-Terre qu'un peu de poussière météorique bonne à faire des étoiles filantes… Et qui est-ce qui sera bien attrapé ? – Les Joviens ! ces sacrés farceurs de « justiciers » joviens. Ah ! s'ils se mordent déjà les doigts en attendant que la vie refleurisse sur Mars, ils pourront attendre, alors… que la Terre repousse ! qu'elle numérote ses abatis éparpillés et les recolle pour offrir de nouveau un gîte à des organismes et un logement aux âmes des « justiciers » !

Un cyclone de hurlements triomphaux salua ces paroles. Ivres de haine et de vengeance, en délire, les Martiens trépignaient, et les makis-mokokos se livraient aux cabrioles et aux glapissements de la joie la plus désordonnée. Il se passa dix minutes avant que le Directeur-technique pût obtenir le silence et ajouter encore :

— « Comprenez-vous maintenant *pourquoi* mes chasses aux Terriens ? Je ne veux pas les laisser sauter avec la Terre sans les *utiliser !* »

Ce fut cette fois un ouragan de rires, – et personne ne demanda ce qu'il adviendrait des âmes martiennes non réincarnées à l'heure de l'explosion.

Quant à moi, je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. Durant tout le discours de Leduc, j'avais fait

des efforts surhumains pour cacher mon trouble à l'orateur, qui me parut à plusieurs reprises examiner curieusement l'expression de mon visage. Mais lorsque je dus suivre, moi seul, le Directeur-technique, et monter avec lui dans le poste-vigie où aboutissaient toutes les commandes du chantier, – lorsqu'il m'eut posé les doigts sur une manette en disant :

— À vous l'honneur, R'rdô ; allez-y !

Je me sentis prêt à défaillir et promenai un regard désespéré sur les gradins chargés de Martiens attentifs et sur l'énorme écumoire, libre de ses occupants et prête à commencer sa sinistre besogne.

— Eh ben quoi, R'rdô ? qu'est-ce qui vous prend ? gronda la voix soupçonneuse de Leduc.

Trois secondes d'hésitation encore, et ma carrière de Grand-Chef était irrémédiablement compromise, avec toutes les possibilités qu'elle me réservait… Pour le salut des Derniers-Hommes, je me devais de commettre ce crime planétaire !

Je poussai circulairement la manette sur les *plots* d'un cadran gradué où des étincelles bleues crépitèrent ; des lampes s'allumèrent, d'autres s'éteignirent ; des index de manomètres se déplacèrent ; des aiguilles d'enregistreurs se mirent à tourner, vertigineusement ; les transformateurs ronflèrent ; les servo-moteurs trépignèrent ; et dans un énorme brouhaha métallique traversé de fusements stridents, le Trépan s'ébranla tout d'un bloc, entra en rotation, et mordit dans le sable, que les trous de « l'Écumoire » rejetaient à mesure vers un

canal d'évacuation où des trombes d'eau l'emportaient, fleuve de boue, à travers le Désert.

Le velu qui se tenait derrière Leduc et moi dans le poste-vigie s'avança vers le tableau de manœuvre, et s'empara des leviers… Les machines, réglées, atteignirent leur rendement maximum, et tout roula, ronfla, cracha, gicla, torrentua, avec un ensemble et une régularité formidables… En cinq minutes, l'écumoire avait disparu sous le bouillonnement du sable, et celui-ci même s'enfonçait à vue d'œil en une sorte de cratère démesuré dont les parois, solidifiées à l'hydrogène liquide, ébauchaient l'orifice du Tunnel, – de la Mine qui transformerait en une grenade monstre cette Terre dont les Martiens de l'amphithéâtre acclamaient le futur anéantissement…

Béant, éperdu, je regardais tour à tour l'abominable ouvrage que je venais d'amorcer, – la face simiesque du velu attentif à ses cadrans, – le visage ironique et féroce de Leduc, – et le Soleil, rouge et morne, qui se couchait à l'horizon du Sahara…

CHAPITRE IV

AUX ORDRES DU MACHINISME

— Égrégore XIII est mort !

Tels furent les premiers mots dont m'accueillit Raymonde, sur la terrasse du Palais où me déposa le v*olvite,* au retour de cette expédition.

Sous nos pieds, l'enfer martien étalait son panorama lumineux de phares et d'usines retentissantes, depuis le Camp des Cylindres, tout là-bas, dominé par le rouge geyser du « fer central » jusqu'au Monument de clarté où le Mage de l'Obus dressait en plein ciel sa blafarde silhouette.

— Égrégore XIII est mort ! beuglèrent à leur tour les mégaphones de la cité. Demain à midi : ses funérailles ! Et sacre de son successeur désigné, R'rdô, empereur des Martiens !

Il nous fallut subir les félicitations des chefs, et celles mêmes de Leduc… Oui, le Directeur-technique en personne vint me gratifier d'un shake-hands vigoureux et de ces paroles ambiguës :

— Allons, ça va barder, à présent, R'rdô ! Vous ne me ferez plus de l'obstruction, vous, comme ce vieux

ramollot. Nous sommes de vieilles connaissances, nous deux !…

— Que veut-il dire, bien-aimé ? s'écria Raymonde aussitôt que la porte se fut refermée sur nos visiteurs. Soupçonnerait-il donc…

— Que l'empereur des Martiens est un homme, et prêt à tout pour sauver la Terre et ses derniers habitants légitimes ? Non, je ne crois pas qu'il aille jusque-là… Je dois te faire un aveu : je te l'avais caché, croyant que mes relations avec Leduc seraient toujours vagues et lointaines ; mais par une fatalité ce Leduc-martien était depuis de longues années l'adversaire politique de R'rdô. J'en ai trouvé la preuve dans *mes* papiers, quoique les détails manquent ; et je serais pris au dépourvu par toute question directe sur les souvenirs que lui croit nous être communs… Ses regards disent assez que mes allures lui semblent suspectes.

— Pourtant, le fait d'habiter un corps humain doit justifier bien des anomalies !

— Ne me reconnaîtrais-tu pas sous n'importe quel déguisement, chérie ?… Ma personnalité doit être des plus familières à Leduc-martien… Mais cet individu nous menace encore d'un autre danger beaucoup plus grave.

Et je fis à ma compagne le récit de ce que j'avais vu, entendu… et accompli, sur le chantier du Tunnel.

— La Terre ? répéta-t-elle, incrédule. Faire sauter la Terre ? Mais c'est fou ! leur orgueil insensé les aveugle ! ils n'y parviendront jamais !

— Je crains bien que si, répliquai-je.

Elle baissa la tête sans me demander les raisons de ma triste foi, que justifiait trop la puissance illimitée des machines dont la rumeur et la trépidation assourdies nous arrivaient jusque dans notre appartement.

Une fois de plus, le devoir auquel nous avions juré de consacrer notre vie nous apparaissait comme une falaise à pic et démesurée, où nulle saillie d'espoir n'offrait à l'escalade le moindre point d'appui.

De plus en plus à pic et démesurées, la falaise de notre devoir – et les impossibilités de notre tâche !

Il ne s'agissait plus – tout bonnement – de sauver une planète, mais bien deux : Vénus, de l'invasion ; la Terre, de la destruction ! Le problème des Cylindres à détourner de leur but (comment ? comment ?) se doublait d'un nouveau : empêcher notre globe de voler en éclats avec les Derniers-Hommes !

Empêcher la mine de jouer… Bien entendu, elle serait du type dit « à retardement », elle exploserait après le départ des Cylindres… Son mécanisme une fois déclenché, saurai-je l'arrêter ?… Mais, comme chef de l'expédition, ne me forcera-t-on point de partir… à bord du cylindre impérial ?… Il est vrai que ce cylindre-là, s'il est à direction autonome, je pourrai à la rigueur le détourner de Vénus… et l'envoyer s'abîmer dans le Soleil, avec tous ses occupants… et moi-même. Ce cylindre-là seul !… Dévouement inutile !… Et alors, Raymonde devra, de façon ou d'autre, rester sur la Terre et s'occuper de la Mine ?… Impraticable, affreux !… À

moins de prévenir les amis ? Mais comment ? Et que pourrait cette poignée de Derniers-Hommes contre les Titans et leurs Machines ? Ils doivent, pour leur salut, rester cachés !…

— Vénus ! occupe-toi d'abord de Vénus ! les Derniers-Hommes ne viennent qu'après ! m'insinuait la voix du Maître-Initié, cette voix sans paroles qui obsédait chaque nuit mes songes, et que j'apprenais, même à l'état de veille, à démêler de mes propres pensées et des intuitions vagues et fragmentaires où je croyais reconnaître les appels de nos amis ou les sollicitations des âmes terriennes. Et tout en trouvant quelque réconfort dans la certitude que le Maître vénusien ne m'abandonnait pas, je me révoltais presque de me sentir soumis, par son intermédiaire, à la pression psychique de toute une planète angoissée par la menace de l'invasion ; j'estimais contre nature d'être obligé de sauver ces frères lointains, et de ne pouvoir jouer à l'égard des aspirations terrestres le même rôle que l'initié. Ah ! le problème se résoudrait, si toute l'intelligence éparse de mes frères humains se coalisait au foyer de mon âme en un faisceau convergent, tel celui qui m'était imposé par l'occulte puissance de Vénus !

L'Ascension d'Égrégore XIII, qui eut lieu le lendemain, reproduisit en partie celle de son prédécesseur. Comme l'autre fois, l'artillerie du Nil tonna, les sirènes beuglèrent, l'orchestre du Monument explosa de tous ses cuivres et de tous ses bruiteurs, et 400.000 Terromartiens et velus – plus le glapissant

bataillon des makis-mokokos – s’égosillèrent à célébrer la gloire du saint Pontife. Mais l’orgie dénudatrice n’eut pas lieu. Lorsque la statue d’or se fut élancée dans la splendeur solaire, aux accents de la marche triomphale : *Bon voyage, monsieur Dumollet !* – ce fut tout aussitôt le tour du Sacre. Le rotatif – grimé en chauve-souris – qui nous portait, l’état-major, Raymonde et moi, descendit majestueusement et nous déposa sur la deuxième terrasse, où nous attendaient les sous-mages, les makis-mokokos et le Directeur-technique.

— Voici, proclama dans le silence un mégaphone, tandis que, tout en haut du Monument, le Mage de l’Obus cessait de désigner le Soleil et pointait vers moi son index fatidique – voici désormais notre Empereur et Souverain-Pontife. Il est comme nous de la triste race des Terromartiens. Il n’est pas un Égrégore ; mais le dernier représentant de cette dynastie sainte, le Mage défunt – dont les formes idéalement pures nous rappelaient encore la Beauté florissant jadis sur notre chère planète, – le Mage l’a désigné comme son successeur. Il lui a conféré sa dignité religieuse et tous ses pouvoirs. C’est à R’rdô qu’appartient la tâche auguste de nous guider vers la conquête de Vénus, sur le chemin du Soleil !

Le mot produisit son effet ordinaire, et le fanatisme martien éclata en un ouragan d’acclamations. Un sous-mage s’avança vers nous, chargé des ornements du sacre ; mais Leduc, d’un geste décisif, le prévint. Avec une humilité affectée, mais au vrai pour faire rejaillir sur lui-même l’éclat de la cérémonie et pour bien affirmer le caractère de l’alliance entre le pouvoir religieux et le

pouvoir technique, il s'en empara, et me revêtit du bonnet impérial et des ailes postiches que j'étais le premier à porter.

Je compris en un éclair quelle dépendance allait résulter pour moi de ce couronnement ; mais n'essayai point d'imiter le geste de Napoléon arrachant le diadème à Pie VII pour se l'imposer de sa propre main ; et ce fut sur l'invitation de Leduc que je transmis à Raymonde les insignes de son pouvoir, égal au mien et le « doublant » pour ainsi dire, aux yeux de la partie « féminine » de l'assemblée.

Les acclamations s'élevèrent, nourries, puis des hymnes soutenus par la musique, lorsque j'accomplis le premier acte de mon pontificat, en recevant l'hommage des deux collèges de prêtres, composés l'un des chefs, l'autre des makis-mokokos ; – et je dois avouer que la puanteur dégagée par ces derniers me fut presque intolérable et que je me promis bien de ne pas disputer sa garde d'honneur à mon Directeur-technique ! Mais les manifestations populaires vinrent ranimer mon courage, en me prouvant que l'autorité d'Égrégore XIII revivait bien en ma personne, et que si le Grand-Chef R'rdô n'avait eu qu'un rôle effacé, il devenait, comme Empereur et Pontife, nécessaire à gouverner le mysticisme farouche et exigeant des velus et des Terromartiens.

Je pouvais craindre, toutefois, que Leduc ne fît de moi une espèce d'idole décorative, de Grand-Lama, purement religieux, auquel il dicterait ses volontés. Mais il jugea plus habile de « démocratiser » (eût-on dit

autrefois) ma dignité et d'habituer chacun à me voir continuellement à ses côtés, – donnant ainsi à toutes ses entreprises l'irréfutable sanction de la Religion. Chose d'autant plus utile, à son point de vue, que les cérémonies publiques du culte solaire avaient perdu de leur fréquence initiale, vu la perte de temps qu'elles (et surtout les orgies consécutives) occasionnaient parmi les travailleurs, et qu'il convenait d'apporter un autre dérivatif aux inquiétudes mystiques des Martiens. Sans oser empiéter sur des fonctions religieuses auxquelles il se sentait inapte par lui-même, Leduc avait déjà institué le collège des makis-mokokos. À peu près incapables de toute autre occupation « machiniste », ces velus minuscules passaient leurs journées sur les terrasses du Monument, à adorer le Soleil, et leurs prières incessantes « gagnaient des mérites » pour leurs concitoyens et apportaient ainsi quelque allègement à leurs scrupules. Mais les Terromartiens comme les velus (et les besoins mystiques de ceux-ci étaient singulièrement développés) ne furent à peu près satisfaits qu'en voyant le chef de la Religion – le Souverain-Pontife et Empereur – se mêler à leur vie laborieuse et joindre l'encouragement de sa présence aux tournées d'inspection du Directeur-technique.

Raymonde, de son côté, avait dû obéir à des sollicitations analogues. Le « féminisme » absolu pratiqué par les Martiens sur leur planète natale se trouvait encore renforcé, depuis leur arrivée sur Terre, par l'admission, en nombre croissant, des velus dans les phalanstères de Central-Mars. Les appétits déréglés des habitants d'origine simienne avaient, dès le début, provoqué des

troubles fort nuisibles à la bonne organisation du travail ; et on avait dû, pour y obvier, grouper les Terromartiennes en équipes séparées. La plupart se spécialisaient dans l'aviation, et lorsqu'elle fut humblement priée d'accorder son patronage aux *Amazones du Sphinx,* Raymonde crut de bonne politique d'accepter.

Dès lors, pour elle comme pour moi, ce fut une existence de revues, inspections, tournées de tout genre et continuelles, que nous subissions par nécessité d'abord, mais aussi dans l'espoir d'affermir notre autorité et de découvrir, ici ou là, un moyen quelconque de venir en aide à nos frères de Vénus ou à nos frères terriens, – car les *Amazones du Sphinx* pratiquaient la chasse à l'homme, et leurs volvites exploraient l'Amérique en attendant de passer à l'Océanie ; – et je comptais bien qu'une occasion propice me livrerait le secret de la direction des Cylindres.

Mais cette fréquentation forcée de Leduc n'allait pas sans éveiller mes inquiétudes. Il semblait prendre un malin plaisir à me rappeler des faits de *notre* passé martien, et jouissait de mon embarras lorsque j'éludais ses questions par des réponses évasives. Il n'insistait jamais, toutefois, et tout se bornait provisoirement à un jeu tel que le pratique un chat avec une souris. N'attachait-il qu'un intérêt médiocre à ces réminiscences ? ou bien collectionnait-il en secret les matériaux d'un accablant réquisitoire ? – Mystère. En tout cas, j'avais soin de ne me trouver avec lui qu'en présence des chefs. Trop heureux d'avoir conservé leurs

privilèges de vie oisive et de bombance au lieu d'être réduits à la condition de simples travailleurs par le décès d'Égrégore XIII, ceux-ci voyaient en Leduc leur sauveur, et (il l'était en effet bien plus que moi) le vrai détenteur du pouvoir : ils auraient baisé la trace de ses pas. J'abhorrais leur bassesse ; mais leurs flagorneries avaient un effet immanquable : elles flattaient la grossière vanité de Leduc et détournaient son attention de sujets plus périlleux pour moi.

La compagnie des Machines me rassurait davantage encore.

L'animation d'une aérogare, d'une verrerie, d'un atelier mécanique, l'activité d'un chantier, la simple vue d'un moteur en rotation, produisaient sur mon ennemi – comme sur tous ses congénères – une fascination étrange. Les fils électriques, les tubes, les conducteurs de tout genre, creux ou pleins, qui obstruaient le ciel d'un réseau inextricable, semblaient, par induction, communiquer à Leduc quelque chose de leurs énergies insensées. Contagieusement, l'esprit des machines effervesçait en lui, violent, hagard, agité, trépidant, automatique. Entraîné dans la ronde des forces brutales, y noyant avec ivresse son animalité et son intelligence, l'œil fixe et farouche, oubliant tout, il jouissait de leur déchaînement méthodique, du tourbillonnement forcené de la matière domptée par les équations, et il ne se réveillait de ces ténébreuses extases de cabire que pour s'absorber dans l'examen d'un détail technique. – marmottant des calculs, caressant l'acier cambouisé d'une bielle ou lorgnant le galbe d'un dispositif

bourdonnant, avec la sollicitude d'un père pour le plus chéri de ses enfants.

Ainsi donc, tour à tour, les centrales électriques et frigorifiques, les verreries, les abattoirs, les fabriques de volvites, les aérogares, les générateurs, les batteries radioactives, les ateliers les plus divers recevaient ma visite, aussi bien que le port d'Alexandrie, le Camp des Cylindres, les Alternateurs-équatoriaux de Khartoum et les Accumulateurs-solaires de Syène. Partout le fracas des métaux, les martèlements et les ronflements enragés des Machines ; partout l'ardeur dévorante des brasiers et les clartés aveuglantes des phares ; partout la puanteur abominable des velus, au corps simiesque, aux gestes quasi humains, aux yeux reflétant un sinistre mélange d'égoïsme atroce, de passions bestiales et de mysticité. Et la révolte de mes nerfs, que l'habitude me permettait de mieux dissimuler, mais non d'éviter, se doublait d'une horreur qui allait parfois jusqu'à l'épouvante, lorsque les buts auxquels tendaient tous ces efforts se révélaient plus clairement à mon esprit, ou se matérialisaient à mes yeux dans les Cylindres alignant à l'infini leur infernal chantier, – ou, pis encore, dans le Tunnel, qui se creusait à vue d'œil, avec une rapidité fantastique.

Et le soir, après ces journées mortelles – Raymonde avait subi, chez les *Amazones du Sphinx,* d'équivalentes aventures – il nous fallait parfois assister, en compagnie de l'état-major groupé sur un balcon du Palais-Rouge, à une séance de propagande cinématographique. L'appareil était posté sur la vieille pyramide de Chéops, et l'écran occupait sur le Monument la hauteur de deux

terrasses. Captées par téléviseur dans les rares éclaircies des nuages qui ceignent la blanche planète, les scènes de la vie vénusienne – merveilleuses idylles de l'âge d'or se déroulant parmi des paysages de rêve – n'arrachaient aux farouches Martiens de l'Esplanade que des cris d'allégresse conquérante et de triomphe anticipé. Vénus n'était pour eux qu'un futur champ de carnage, et ils se réjouissaient sinistrement de voir ses doux habitants couronnés de fleurs et tout prêts à courber la tête sous le joug impitoyable de l'envahisseur. Hourra ! la voie était bien libre vers le paradis solaire !

Mais il fallait se hâter ! – Et sur l'écran apparaissait la zone équatoriale de Jupiter, – les formidables batteries d'accumulateurs solaires captant les énergies lumineuses-calorifiques – et, sur sa voie ferrée circulaire, le Projecteur qui les transformerait, au jour prochain de l'opposition, en jet de Foudre annihilateur, si les Cylindres n'étaient pas prêts à temps !

Et la haine, la lâcheté, la vengeance déliraient dans l'ombre, et les clameurs furieuses des gosiers terromartiens s'élevaient de l'Esplanade, mêlées aux rauques glapissements des velus et des makis-mokokos, – tandis que Raymonde et moi, accoudés au balcon du Palais-Rouge, baissions la tête, frémissants, sous le regard soupçonneux du Directeur-technique.

CHAPITRE V

NOUVELLES DE PANAMA

Les rafles d'Amérique fournissaient à nouveau d'abondantes recrues aux services de la Réincarnation. Mais le spectacle du hall avait changé depuis le règne du Parfum. Seuls, les volontaires à forme simiesque apportaient aux solénoïdes une contenance assurée. Car les âmes martiennes n'avaient besoin d'aucun adjuvant pour dominer les faibles mentalités animales et les expulser de leurs corps. Depuis que toutes les espèces de singes – et non plus seulement les singes anthropoïdes, comme au début – étaient admises indistinctement, les âmes profitaient avec avidité de cette licence, et tous les singes amenés par les volvites étaient désormais, sans exception, des velus complets, avides de recevoir l'estampille officielle.

Il en allait tout autrement des Terriens. L'atmosphère du Parfum dont les propriétés occultes suffisaient à relâcher les liens spirituels des infortunés hommes, avait naguère permis aux âmes martiennes de s'emparer sans difficulté de presque tous les survivants, noirs, jaunes ou blancs, de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe. Mais depuis le trépas des Mages, seuls détenteurs du secret, les Terriens ne se laissaient plus vaincre aussi aisément, et ceux que l'on amenait encore

dans le hall avaient pour la plupart conservé intacte leur mentalité d'hommes.

J'assistai plusieurs fois à des scènes horribles : des malheureux, capturés de force et résistant jusqu'à la dernière seconde où les courants « psychostatiques » des solénoïdes les livraient à la merci des âmes se disputant cette proie de choix. Un superbe grand diable de trappeur canadien, entre autres, m'a laissé le souvenir de sa lutte désespérée contre deux orangs-outangs gigantesques et de sa voix de stentor appelant sur ses bourreaux la vengeance du Ciel…

Pareille occasion devenait de plus en plus rare, d'ailleurs. L'Ancien-Continent avait été vidé à fond, dès le règne du Parfum ; et les Terriens du Nouveau-Monde s'étaient réfugiés pour la plupart dans les jungles de la forêt équatoriale, où les volvites ne réussissaient pas toujours à les dénicher.

Malgré sa répugnance et notre dégoût, Raymonde et moi nous ne manquions pas d'aller jeter un coup d'œil dans le hall, les jours où la présence d'hommes était signalée dans un convoi de *volontaires,* et nous passions en revue ces malheureux, en affectant une curiosité badaude, – mais profondément émus par la pitié et par la crainte de découvrir, parmi ces visages hirsutes et désespérés, une figure de connaissance.

Nous avions beau nous dire que, selon toute probabilité, nos amis du Mont-Blanc étaient arrivés sains et saufs à Tahiti ; que nul danger ne les y menaçait encore ; que les rafles même ne passeraient peut-être pas

l'Amérique ; – de funestes pressentiments nous serraient le cœur en songeant à eux…

Parmi les nombreux services accessoires de la Réincarnation, il en était un, nouvellement institué, qui éveillait notre curiosité : l'école hypnotique. L'influence du solénoïde, en effet, assurait aux âmes martiennes un emboîtement définitif dans leurs corps de rencontre – humains et simiesques – et la rééducation des gestes s'opérait, dans la plupart des cas, spontanément. Toutefois, le mécanisme du langage n'existe qu'à l'état rudimentaire dans les lobes cérébraux des singes, et les âmes martiennes ayant revêtu des corps de ce genre éprouvaient de réelles difficultés à parler. Les cynocéphales, entre autres, et encore plus les sapajous et les ouistitis, ne s'exprimaient, au bout d'un mois, que dans un affreux *sabir* où l'on avait peine à reconnaître – non pas le français académique, mais le patois des velus. Afin de combler cette lacune – que la multiplication croissante des « pithécoïdes » rendait de plus en plus grave – une école d'enseignement par l'hypnotisme venait d'être annexée au hall de la Réincarnation ; et grâce à une méthode inventée par le professeur Landru et appliquée par ses élèves aux singes néo-martiens, ceux-ci acquéraient, en sept ou huit leçons d'une heure, les moyens de s'exprimer intelligiblement.

Deux mois de Central-Mars et de fréquentation quotidienne des velus n'avaient pas suffi à nous familiariser tout à fait avec eux. Leurs gestes habiles de mécaniciens ne nous surprenaient plus trop ; mais entendre des discours cohérents sortir de ces bouches

bestiales nous causait toujours un frisson insurmontable, et une sorte de curiosité malsaine nous attirait vers l'école hypnotique.

Un soir, j'y rencontrai Leduc. Agité, pérorant au milieu d'un groupe de chefs, il m'interpella de loin :

— Ha ha ! R'rdô ! en voilà des nouvelles ! Ce petit bougre de Moreau s'est fourré le doigt dans l'œil, pour finir ! Les « Mont-Blanc » ne sont pas tous restés sous les ruines des Casemates ! Une cinquantaine au moins se sont échappés et ont brûlé la politesse à notre Amiral de l'Air !… Incroyable, hein ?… Mais exact… Ce velu-ouistiti a vu de ses yeux l'abbé Romeux à Panama !

Je me sentis pâlir, et pour dissimuler mon trouble, je me penchai vers le petit animal qui se tenait pelotonné dans sa fourrure, sur une chaise, et me considérait avec des yeux aussi intelligents que ceux des Martiens qui nous entouraient.

— Oui, je voir abbé Romeux à Panama… Abbé Romeux ! nasilla la voix grêle du ouistiti.

Je me redressai, comme souffleté par cette dénonciation diabolique. Raymonde, qui avait gardé tout son calme apparent, hocha la tête avec un mépris des mieux joués.

— Et vous allez croire cette bête, Leduc ? lança-t-elle.

— Pas plus bête que vous ni moi, Excellence ! Il a passé par le solénoïde. C'est un Martien. Mais outre sa

mémoire psychique de Martien, il a conservé dans son cerveau de singe sa mémoire de singe, dont nous lui avons rendu l'usage… et les moyens d'en exprimer les souvenirs… Ça vous épate, R'rdô ? Mais vous savez bien que toutes les sensations restent emmagasinées dans la mémoire, comme une collection de clichés photographiques. Notre volonté ne suffit pas toujours à les faire sortir de leur tiroir ; mais l'hypnotisme est là pour ça… Allons, frère velu, jase ; – et dis vrai ! ou ça va barder pour ton matricule !

Et l'infâme petit animal, que j'aurais étranglé avec délices, parla :

— Alors je être dans la forêt… Je avoir trouvé ce corps… pas joli, pas fort, mais rien autre chose ; alors je prendre lui… Ô Majesté ! autres âmes elles dire à moi que vous emporter sur Vénus avec cylindres tous bons adorateurs du Soleil, deux-mains ou quatre-mains pareil. Ô Majesté ! âmes elles dire vrai à moi ?

Voyant que j'hésitais, Leduc reprit :

— Oui, velu. Sans quoi tu serais sorti du solénoïde électrocuté et non martianisé… Va toujours.

— Alors, je suivre pieds-imprimés de frères-martiens, dans forêt, longtemps… Je arriver grand Fleuve-des-deux-Océans, à ce endroit où il être bouché, quatre lunes passées, par travail-tonnerre des hommes…

— Canal de Panama, interrompit Leduc ; on a fait sauter l'écluse de la Culebra…

— Mais tous frères-Martiens ils être partis, avant moi arriver, avec oiseaux-machines. Alors moi attendre venir autre oiseau-machine. Rester deux jours : manger bâtons-sucre, adorer Soleil… Alors, un bateau il venir loin du Nord… grand bateau-poisson, avec beaucoup deux-mains sur son dos. Je croire eux frères-Martiens, je montrer à eux Soleil, pour eux emmener moi, car moi pas savoir parler, alors. Mais eux deux-mains pas frères-Martiens, eux Terriens, eux pas adorer Soleil, pas comprendre moi… Alors eux voir passage bouché, et eux arrêter bateau, et chef parler à eux…

— Comment s'appelait-il, leur chef ? interrogea Leduc.

— Abbéromeux, scanda le ouistiti… ab-bé-Romeux !… Lui parler tout seul à eux, puis eux tous ensemble, longtemps. Alors eux sortir du bateau, et bateau enfoncer, plus voir bateau. Alors eux partir forêt, loin sud. Mais moi rester fleuve, moi attendre frères-Martiens venir avec oiseau-machine… moi bon adorer Soleil, vous emmener moi quatre-mains tout pareil deux-mains, ô Majesté ?

— Suffit, coupa Leduc. Puis se tournant vers moi : C'est clair comme de l'eau de roche. Ce sacré Romeux avait filé en submersible et comptait passer le canal. Mais il l'a trouvé obstrué, ce qui lui a fait couler son bateau pour nous dépister… En fait, le voilà bloqué dans les environs de Panama, sans autre moyen de transport que ses jambes et celle de ses copains… Dis, velu, combien étaient-ils au juste ? les as-tu comptés ?

Le ouistiti roula des yeux embarrassés.

— Non, moi pas compter. Mais eux beaucoup. Plus que tout le monde ici dedans.

Et il désigna d'un geste circulaire de sa main à paume rose la vingtaine de singes – guenons et sagouins – respectueusement assis à l'autre bout de la salle, la queue sur le bras, devant leur maître hypnotiste, – puis les sept ou huit chefs, nous deux, et Leduc lui-même.

Ce dernier eut un ricanement sinistre.

— Enfin, y a bon, quoi… L'abbé Romeux, fichtre ! Pourvu que ce soit une âme d'astronome qui saute dessus, dans le solénoïde !… Hein, dire que ça ne dépend pas de nous, mais du hasard, d'une lubie d'âme errante ! Nos moyens sont bien imparfaits, nos méthodes spirituelles pas à la hauteur de notre mécanique, à beaucoup près… C'est la faute aux Mages, R'rdô ! les Mages ont toujours été retardataires et passéistes… Enfin, tant pis. Le cerveau de ce Romeux fera un bel instrument pour tout autre qu'un idiot complet. Et le reste de la bande… des Terromartiens convenables ; il n'est que temps de rétablir un peu les proportions, nous sommes débordés de velus !…

« Mais ce n'est pas tout ça ; il va s'agir de les attraper. Fameux coup de filet, tel qu'on n'en a plus vu depuis longtemps… coup de filet impérial… Hé hé !… Si vous n'étiez attaché à Central-Mars par définition, en votre qualité de Mage, R'rdô, je vous demanderais d'organiser la chose. Mais à défaut de vous, Son

Excellence, Sa Majesté l’impératrice, veux-je dire, est toute désignée, avec son équipe d’Amazones… »

Un refus, une hésitation même de la part de Raymonde étaient impossibles. Tous les yeux se fixèrent sur elle, et ce fut l’angoisse au cœur que je l’entendis répondre d’une voix où seule mon affection vigilante était capable de discerner un trouble :

— Naturellement, Leduc : j’allais vous le proposer.

CHAPITRE VI

À BORD DU « NAUTILUS »

Ce fut, on se le rappelle, après deux jours de navigation, que nous laissâmes l'abbé Romeux et ses compagnons poursuivre leur exode vers l'Amérique, à bord du paquebot submersible *Nautilus.*

Aucun incident fâcheux n'était survenu depuis le départ de Bordeaux. Pas le moindre rotatif suspect signalé par la vigie, et l'on n'avait cessé de faire route en surface, à l'W.-S.-W, par calme plat. Sous l'impulsion de ses trois hélices mues par les turbines à alcool, le puissant fuseau d'acier déchirait le vert cristal de l'Atlantique, à raison de 25 nœuds – soit 46 kilomètres à l'heure – et laissait derrière lui un majestueux sillage rectiligne où se jouaient mouettes et goélands acharnés à cette poursuite sportive.

L'abbé s'était révélé dès la première heure aussi bon marin qu'astronome. Le peintre Nibot, qui avait navigué dans sa jeunesse, lui servait de second ; les anciens conducteurs des turbines de l'Arve, à Chamonix, s'occupaient de la machinerie ; tout le monde, plus ou moins, était homme d'équipage, et les dames avaient revêtu le tablier des *stewardesses.* Si bien que tout marchait à bord du *Nautilus* comme du temps où il transportait ses riches passagers de Bordeaux à New-

York et *vice-versa* : – chacun à tour de rôle goûtait le repos des cabines et du salon luxueux, ou les joies toniques de la flâne sur le pont.

Aussi étrange que cela puisse paraître chez des hommes qui venaient d'échapper aux plus affreux dangers, la bonne humeur régnait et la confiance croissait chaque jour. La fuite précipitée du Mont-Blanc, la traversée de la France déserte et ravagée, la menace des âmes martiennes, tout cela se perdait dans le lointain, là-bas, tout là-bas, derrière l'horizon bleu, derrière l'immense étendue océanique déjà franchie. L'illusion de la sécurité revenait aux exilés et l'avenir leur souriait de nouveau.

Bien qu'on eût trouvé les cambuses à peu près vides (les soutes à combustible, par contre, étaient garnies, comme les citernes à eau douce) la disette n'était pas à craindre, car on avait emporté de Chamonix une provision d'Aliment suffisante à nourrir les soixante-et-onze passagers pendant six mois… Et dans cinq jours au plus ils seraient à Panama ; dans un mois à Tahiti, de l'autre côté du Globe, où il y avait bien des chances pour que les Martiens n'allassent pas les dénicher !

Seules, les victimes du mal de mer (très peu nombreuses, au début) voyaient la situation en noir et auguraient des catastrophes.

Une première alerte vint donner raison aux pessimistes, le sixième jour.

On était en vue des îles Bahama, et les flâneurs du pont, languissamment étendus sur des rockings,

examinaient à la jumelle les bienheureux paysages des terres tropicales, – lorsque la vigie signala : – « Un rotatif, au Nord, qui vient sur nous ! »

Par bonheur pour les exilés, qui s'élancèrent en toute hâte vers le capot, il ne s'agissait pas encore de volvites, à cette époque ; le rotatif en question ne dépassait guère 150 à l'heure, et le *Nautilus* eut tout le temps de remplir ses ballasts et de s'immerger sans être aperçu.

L'alerte n'eut donc pas de suites ; mais elle fut comme le signal des tribulations que le sort avait jusque-là détournées des fugitifs, à seule fin, eût-on dit, de les en mieux accabler.

La série noire commença.

D'abord les rotatifs. Depuis sa sortie du Gulf-Stream (car il avait fallu contourner par le nord la mer des Sargasses, dont les prairies flottantes d'algues enchevêtrées auraient apporté un trop grand retard à sa navigation), le *Nautilus* se trouvait, à l'insu de son commandant, sur une des routes les plus volontiers suivies par l'aviation martienne à destination de l'Amérique centrale ; – et les rotatifs se multipliaient de façon terrifiante et inexplicable pour nos amis. À de certaines heures, le périscope sortait à peine de l'eau qu'une nouvelle machine volante forçait à replonger précipitamment. Une fois même la coque fut aperçue, dans la transparence des eaux, et une bombe lancée, ce qui obligea de gagner les grands fonds et d'y rester jusqu'à la nuit.

Survint ensuite le coup de vent. Un des principaux avantages des paquebots submersibles, – celui qui les avait fait adopter par les touristes milliardaires et qui permettait aux compagnies de soutenir la concurrence du Tube-transatlantique – était d'épargner le pire du mal de mer à leurs passagers en naviguant, par gros temps, à la profondeur de 50 à 60 mètres, où l'agitation des lames superficielles ne se transmet pratiquement pas.

Mais le capitaine improvisé du *Nautilus* ne pouvait se hasarder à faire route à l'aveugle en ces parages où les cartes signalaient des bancs de sable et des récifs de corail. Il fallait donc s'immobiliser durant 48 heures, jusqu'à la fin de la bourrasque, par 30 brasses de fond, et les merveilles du monde abyssal qu'ils purent contempler alors – les forêts lumineuses de polypiers où se jouaient des céphalopodes munis de véritables projecteurs et des poissons pourvus sur chaque flanc d'une rangée de hublots phosphorescents – ne suffirent pas à calmer l'inquiétude des passagers, et surtout des passagères.

On eût dit que tous pressentaient ce qui allait suivre : – l'avarie, due peut-être à l'inexpérience des mécaniciens ou à une défectuosité de graissage, qui fit gripper les turbines, juste comme on venait de perdre de vue les côtes d'Haïti et de doubler la pointe est de la Jamaïque.

Déception navrante ! le golfe du Mexique étalait jusqu'à Panama son chemin désormais libre de dangers nautiques ; dans un jour au plus tard on espérait franchir le canal et sortir définitivement de la zone des rotatifs… Mais il ne pouvait être question de faire route à l'aide des seuls accumulateurs – qu'il faudrait recharger,

finalement ; – une réparation s'imposait, au plus tôt ; et, vu la nature de l'avarie – une « salade d'aubes » à la turbine principale – il convenait de gagner le port le plus proche : Kingston.

La réparation prit beaucoup plus de temps qu'on ne l'imaginait d'abord. Un mois et demi fut perdu en nombreux tâtonnements de la part des mécaniciens, qui ne trouvaient pas dans les magasins du port, détruits en grande partie par le feu, les pièces nécessaires, et qui durent, en fin de compte, les forger eux-mêmes, à tout risque d'être surpris.

Les rotatifs martiens, en effet, passaient quotidiennement, non, par bonheur, juste au-dessus de Kingston, mais à quelques kilomètres au large. Néanmoins, il avait fallu, dès la première nuit, pour rendre le *Nautilus* invisible d'en haut, camoufler le dock où il reposait, à l'aide de bâches sur lesquelles on barbouilla une vague représentation de ruines. Travail que Nibot exécuta en quelques heures, aidé par ses cinq ou six confrères peintres, évacués d'Amiens et de Saint-Valery.

Mais il n'était pas que les dangers de l'air pour les malheureux exilés. À peine furent-ils installés sous leurs bâches, où le soleil des tropiques maintenait tout le jour une atmosphère d'étuve, que les âmes martiennes vinrent les assaillir. Celles d'Europe, qui les avaient tourmentées depuis Sallanches jusqu'à Bordeaux, connaissaient trop bien leur impuissance en dehors des limites où régnait le Parfum, et elles lâchèrent prise dès l'embarquement sur le *Nautilus*. La mer, vide alors de toute activité humaine,

était peu fréquentée par les âmes errantes : elles ne s'étaient guère manifestées depuis Bordeaux que par des cauchemars isolés, des persécutions individuelles que l'on n'avait pas de mal à repousser. Les âmes de la Jamaïque furent d'autant plus entreprenantes que les corps simiesques, à cette époque, n'étaient admis aux honneurs du solénoïde qu'après une sélection sévère. Les singes américains, en particulier, se voyaient éliminés pour la plupart… Elles tentèrent la conquête des « Mont-Blanc ».

Les mécaniciens, fortifiés par leur travail contre les suggestions néfastes, résistaient bien. Mais le désœuvrement où vivaient les autres « naufragés » leur eût été fatal, sans l'intervention de l'abbé. Dès la seconde nuit, trois hommes et deux femmes furent *envahis* durant leur sommeil et se réveillèrent *possédés*, roulant des yeux farouches et réclamant, d'une voix rauque, le secours de « leurs frères martiens » et le « rapatriement ».

Consternation générale ! Que faire de ces malheureux énergumènes, dont les cris perçants allaient attirer le prochain rotatif ?… Nibot, et quatre *ex-Phalange-des-4-z'arts* les garrottèrent et bâillonnèrent l'un après l'autre. Le Dr Goulliard parlait déjà de « salut commun » et insinuait qu'« avant la découverte de Pasteur on étouffait sous des matelas les gens mordus par un chien enragé ». Les scientifiques hochaient la tête, d'un air approbatif… L'abbé Romeux intervint.

— Mes amis, j'ai toujours respecté vos opinions privées, et je n'ai jamais tenté de convertir à la vraie foi ceux d'entre vous qui s'en sont éloignés. J'espère qu'ils

me rendront la politesse aujourd'hui et me laisseront appliquer le remède que la religion catholique – à laquelle je me fais gloire d'appartenir – met à notre disposition en pareil cas.

— Vous voulez parler de l'exorcisme, M. l'Abbé ? répliqua le Dr Goulliard dans un silence interrompu par les grognements étouffés des *possédés*… Mon Dieu, je serai le dernier à vous blâmer. Je m'attends à tout, depuis que je me vois forcé d'admettre l'existence de l'âme !… Toutefois, l'exorcisme s'applique aux « démons »…

— L'Église, en l'instituant, ne pouvait prévoir l'invasion martienne, docteur ! reprit l'abbé.

Il revêtit ses ornements sacerdotaux, et au milieu d'un cercle respectueux et attentif, on lui amena le premier possédé : – Félix Delarue, un poète.

Au contact de l'étole sur ses cheveux, le possédé, grinçant les dents, se tordit les bras avec fureur, – et comme il avait perdu sa veste et une manche de chemise au cours de la lutte, on voyait son biceps rouler sous sa peau « comme une souris captive », me raconta plus tard le peintre Nibot. Ses yeux fuyaient ceux du prêtre et décelaient l'angoisse de l'âme martienne, déconcertée par les apprêts rituels et surtout par l'espèce de chaîne magnétique que formait l'assistance.

— *Vade retro, Satana !* prononça l'abbé avec force. Et, sous l'inspiration du moment, il ajouta aux paroles liturgiques : – Fuis, esprit martien ! lâche ce corps que tu as volé, restitue-le à son légitime propriétaire… Félix

Delarue ! je te l'ordonne, au nom du Seigneur et des vivants qui m'entourent, reviens à toi !…

Et le faisceau des volontés humaines, occultement réuni par l'abbé et projeté contre le Martien, opéra ! L'âme étrangère faiblit sous l'attaque, et avec un grand cri désespéré, l'homme fut renversé sur le sol… Quelques secondes plus tard, c'était le *vrai* Félix Delarue qui se relevait, titubant, et se jetait avec effusion dans les bras de son libérateur acclamé par tous les assistants.

Mais celui-ci imposa silence aux manifestations de joie et de gratitude :

— Vous remercierez Dieu, mes amis, lorsqu'il aura vaincu les autres démons…

Une demi-heure plus tard, il ne restait plus un seul possédé ; les cinq Terriens étaient reconquis sur leurs agresseurs, et le Dr Goulliard lui-même venait rendre hommage à l'éclatante victoire de l'abbé, qui portait son triomphe avec sa modestie habituelle et se bornait à répondre aux félicitations :

— Voyez, mes amis, quelle catastrophe aurait pu être évitée au monde si l'on avait eu plus confiance dès le début dans les secours de l'Église !… C'est l'irréligion qui a perdu la Terre !

Mais les scientifiques, mal convaincus, attribuaient la réussite de l'exorcisme à tout autre chose qu'aux paroles de la liturgie latine.

Quoi qu'il en fût, les âmes martiennes les tinrent pour efficaces, et s'avouèrent battues, en ne renouvelant pas leurs tentatives sur les « Mont-Blanc », des six semaines qu'ils séjournèrent à Kingston. Elles se rejetèrent sur les singes du pays et sur les rares humains qui traînaient encore une misérable existence dans les montagnes de l'intérieur ; – et leur victoire sur ces derniers devait, en un cas, soumettre les passagers du *Nautilus* à une affreuse nécessité.

Voici comment :

Certain soir d'une journée plus accablante que de coutume, où les alertes de rotatifs s'étaient multipliées de telle sorte qu'on osait à peine allumer les lanternes sourdes, à l'abri des bâches camouflées – car l'intérieur du navire était intenable – des aboiements de chiens retentirent au loin dans le désert de la ville en ruines et se rapprochèrent rapidement. Ce n'était pas la première attaque de ce genre, et les sentinelles de la porte apprêtaient leurs foudroyants, lorsque des appels humains se mêlèrent aux voix des chiens. En un instant fatal d'irréflexion, la pitié l'emporta sur la prudence, et l'abbé lui-même s'élança le premier au dehors en criant : « Par ici ! »… Vingt secondes plus tard, deux individus à bout de souffle se précipitaient sous la bâche, et la meute furieuse qui les poursuivait, roulait en hurlant sous une salve de foudroyants.

L'exécution parachevée, on s'empressa autour des rescapés, que les ronces de la forêt tropicale et les crocs des chiens avaient mis en piteux état… Par quelles aventures ces espèces de *gauchos* basanés, à chemise

rouge et larges braies de cuir, étaient-ils arrivés jusqu'ici ?

Mais à toutes les questions, ils ne répondaient que par des bribes incohérentes de mauvais espagnol. Le professeur Bianchini attrapa enfin au vol un mot : « *Hermanos* » – « Des frères », répéta-t-il, en promenant un regard inquiet sur l'assemblée pâlissante. Puis, aux *gauchos* : « *Si, siamos hermanos, todos hermanos… y hijos de la madre Tierra !* » Fils de la mère Terre ? Oh non ! eux ne l'étaient pas !… ne l'étaient plus, du moins ! les âmes martiennes qui habitaient ces corps et croyaient rencontrer ici des frères de leur planète se cabrèrent à cette révélation ; les yeux des *gauchos* flambèrent d'une rage infernale : – « *Traidores !* » hurlèrent leurs voix rauques ; et deux coutelas dégainés se plantèrent, l'un dans la poitrine de Bianchini, l'autre dans la gorge de sa voisine, la peintresse Bilitzka. Sans la promptitude du Docteur Goulliard, dont le foudroyant décapita, d'un coup double, les infâmes Martiens, l'abbé Romeux eût été leur troisième victime. Il tenta pourtant de relever l'arme :

— Ne les tuez pas ! cria-t-il, au milieu de la confuse panique causée par le drame chez les assistants.

— Vrai, l'abbé, vous en avez de bonnes ! ricana son sauveur, tout en se penchant sur les Terriens blessés.

Cette aventure – qui coûta la vie aux deux infortunés – augmenta l'impatience et la nervosité générales et fit abandonner sans retour les projets d'installation – sur l'île de la Jamaïque ou sur sa voisine Haïti – que la

lenteur des réparations et les aléas de la traversée inspiraient à quelques-uns. La simple possibilité de voir d'autres néo-Martiens découvrir le *Nautilus* avant son départ et le dénoncer aux rotatifs, excluait toute idée de séjour au-delà du temps strictement nécessaire.

Et ce fut avec un soulagement inexprimable que l'on se rembarqua enfin, au crépuscule, et que l'on sentit de nouveau le submersible vibrer sous l'impulsion des turbines et glisser sur les flots bleus – tout prêt à se dérober sous leur voile protecteur. Mais nul phare de rotatif ne vint ajouter son étoile menaçante aux merveilleuses constellations de la nuit tropicale, et le golfe du Mexique fut traversé de nuit, à bonne allure, sans incident.

Au jour, la côte américaine était en vue, et à 8 heures, le *Nautilus* réduisait sa vitesse pour embouquer la passe de Colon et remonter le canal interocéanique.

CHAPITRE VII

LE MASSACRE DES AMAZONES

Les traces des luttes et de la dévastation anarchistes qui avaient ensanglanté l'Amérique un an plus tôt apparaissaient dès la ville de Colon – un désert de ruines où l'on entrevit quelques bêtes aux aguets. Sur les bords du canal – où le paquebot s'avançait bien plus vite que ne l'y eussent autorisé les règlements nautiques, – il ne restait plus une installation debout.

— Saurons-nous manœuvrer l'écluse de la Culebra ? dubitaient les pessimistes… Pourvu que les appareils d'ouverture fonctionnent !… et qu'il y ait de l'eau dans le bief supérieur !…

Hélas, oui ! il y en avait, et que trop ! Mais la vigie, en découvrant l'écluse à la jumelle, ne put retenir un cri de désespoir : l'écluse avait été « sautée » et ses débris, avec les quais éboulés du sas, obstruaient le canal d'un informe barrage où le trop-plein du bief supérieur se déversait d'une hauteur de dix mètres !

C'était fini ! on n'irait pas plus loin !

Le *Nautilus* stoppa.

Tous, même les mécaniciens, étaient montés sur le pont et considéraient dans un morne silence, tour à tour

l'obstacle fatal et les formidables murailles de roc qui les encaissaient dans cette passe de la Culebra. Tout en haut de l'une, à droite, un petit singe – un ouistiti – entremêlait ses gambades de gestes bizarres.

Nibot, le désignait à ses compagnons, s'efforça de les égayer par une boutade qu'il crut spirituelle :

— En voilà toujours un qui ne nous dénoncera pas aux Martiens.

Mais l'intempestive plaisanterie fit long feu. Au mot : Martiens, les exilés tressaillirent. L'heure habituelle des rotatifs approchait.

— Il nous faut retourner, suggéra le Dr Goulliard, d'un ton résolu.

— Où cela ? fit doucement l'abbé, qui tenait toujours la roue du gouvernail.

Des voix de femmes protestèrent :

— Non, non ! à Tahiti… quand même !

— Par le cap Horn, alors ?… Nous n'y arriverions jamais !

Une discussion générale s'éleva, surveillée, eût-on dit, par le singe, dont la minuscule silhouette se détachait sur l'azur.

Tahiti exerçait sur tous une véritable fascination. Non seulement c'était le but adopté dès la première heure de l'exode, mais il y avait toute chance d'y trouver les aviateurs de Chamonix et « leurs dames » ; depuis

longtemps, la rancune due à leur fugue s'était dissipée, et on ne voyait dans ces déserteurs que de vieilles connaissances – les seuls autres civilisés subsistant sur la face de la planète, – un complément tout indiqué à la colonie des Derniers-Hommes.

L'attrait de Tahiti, et la persuasion où ils étaient tous que le danger martien cessait, au-delà de la côte Pacifique, l'emportèrent sur la répugnance trop naturelle à quitter le *Nautilus* pour se livrer aux hasards d'une aventure désespérée – car il allait falloir traverser l'isthme à pied, et risquer la chance de découvrir dans le port de Panama un navire capable de faire la traversée.

— S'il n'y en a pas, s'écria Nibot, et bien nous irons plus loin, en Colombie, en Équateur… jusqu'en Patagonie, s'il le faut… mais pour Dieu, ne restons pas ici, exposés à la vue des rotatifs, sans possibilité de plonger !

Sur l'ordre du commandant, chacun alla s'équiper de son mieux pour l'expédition ; les boîtes d'Aliment furent distribuées, ainsi que les foudroyants et leurs munitions. Puis, quelques derniers tours d'hélice rapprochèrent le *Nautilus* d'un escalier en ruines ; les soixante-dix fugitifs débarquèrent ; et l'abbé Romeux quitta le dernier son bâtiment, après avoir ouvert en grand la clé des ballasts.

Lentement, le fuseau d'acier s'enfonça, coula dans un remous ; et quand la surface eut repris son niveau, l'énorme épave redevint visible, échouée au fond du canal, sous deux mètres d'eau.

Les Derniers-Hommes, plus affectés que lors de l'abandon des Casemates, éprouvèrent un déchirement, comme s'ils venaient de rompre le dernier lien les rattachant au monde civilisé, à la vie d'Autrefois.

Ils s'éloignèrent du canal pour s'enfoncer dans la forêt. Mais on manquait de sabres d'abatis, et après un demi-kilomètre péniblement parcouru en une heure dans l'inextricable fouillis des végétations tropicales, il fallut renoncer à piquer droit vers la côte Pacifique, suivant les indications de la boussole. La triste caravane revint sur ses pas et chercha pour s'y engager une ancienne route que les lianes n'avaient pas achevé d'obstruer.

Sous le dôme des arbres gigantesques et des fougères arborescentes d'où pendaient de bizarres plantes parasites, des orchidées aux fleurs monstrueuses de couleur et de forme, – sous ce haut plafond de verdure que ne perçaient même pas les rayons du soleil au zénith, mais où régnait une touffeur dense et malsaine d'humidité, – les Derniers-Hommes cheminèrent trois jours. La crainte des Martiens avait fait place momentanément à celle d'un péril plus immédiat, – car outre les perroquets, les colibris et les singes qui mettaient dans les branches hautes une agitation de vie coupée de jacassements et de cris assourdissants, les bêtes fauves abondaient ; il fallut à maintes reprises faire usage des foudroyants contre les jaguars, les couguars, les chats-tigres, les serpents, et, la nuit, ceindre le campement d'un cercle de feux, qui attiraient sur les dormeurs des nuées de moustiques… Au cours de la troisième journée de marche, plusieurs femmes se

déclarèrent incapables d'aller plus loin, et le rude Dr Goulliard lui-même jugea nécessaire de les transporter sur des civières faites de branches entrelacées.

Le quatrième matin, ils débouchèrent de la forêt, et d'un long cri de joie tous saluèrent le Pacifique étalant à l'horizon sa dalle de lapis-lazuli. Plus près, la ville de Panama dessinait – avec des monceaux de ruines – son quadrillé méthodique, et la vue du port surmonté de confuses mâtures ranima les espoirs… On trouverait bien, dans le tas, un navire entier !…

Mais toutes les recherches furent vaines. Une folie de destruction s'était acharnée là aussi, la dynamite avait joué à l'intérieur de tous les grands bâtiments, dont les tôles déchiquetées laissaient voir par d'énormes brèches les cylindres crevés et les bielles tordues… Plus rien d'à peu près flottant que d'humbles voiliers, – coquilles de noix que chavirerait le premier grain, au large !

Les Derniers-Hommes erraient lamentablement sur le quai, lorsque le cri s'éleva :

— Un rotatif !

Il arrivait en foudre, droit sur eux – un *volvite* qui les avait repérés… N'importe, un hangar était là, béant, à dix pas : ils s'y jetèrent.

Avec des fusements de pièce d'artifice, la machine volante inconnue des Terriens – corps cylindrique pointu de l'avant, que son absence d'hélices et son empennage réduit faisaient ressembler à une sorte de gros javelot – se posa horizontalement sur le quai. Tout aussitôt,

comme d'une boîte à surprise, une vingtaine de Martiens armés de foudroyants bondirent au dehors, avec des cris singulièrement aigus, et se développèrent en tirailleurs, de façon à cerner le hangar. – Deux pilotes seuls restèrent vaguement visibles dans la coque aux parois hyalines.

Aucun doute ne restait aux assiégés sur l'identité de leurs ennemis. Ces « combinaisons » rouge-brique, ornées au collet du large matricule individuel, ces casques de Walkyrie, ces gestes brusques et ces voix gutturales – quoique grêles et même féminines – les rotatifs de Moreau leur avaient déjà montré tout cela, au Mont-Blanc… Des Martiens !… Ces Martiens, dont ils avaient, depuis lors, mieux apprécié la force et la perfidie !

Au premier aspect de ces yeux farouches brillant seuls dans l'anonyme masque d'aviation, une onde de découragement et de désespoir parcourut les rangs des Derniers-Hommes ; – ils eurent l'intuition de la puissance représentée par ces quelques individus, – de l'incalculable Puissance martienne dominant la Terre. Ils percevaient cruellement leur solitude. Derrière eux, plus de congénères. Plus personne. Une Terre sans Terriens. Ils s'adossaient, pour ainsi dire, au vide, – à l'abîme ou s'était engouffrée avant eux toute l'humanité, au néant qui les aspirait, où ils allaient sombrer, avec, pour jamais, l'espoir suprême de la civilisation !

Ils étaient dans la situation de criminels sentant derrière les gendarmes qui les poursuivent le milliard d'êtres sociaux intéressés au maintien et à l'observance

des Lois. – En beaucoup pire, car les criminels peuvent à la rigueur trouver des complices, ou s'évader à l'étranger. Eux étaient seuls, et toute retraite coupée.

L'excès même de danger réveilla en eux les instincts défensifs de la bête acculée qui fait tête aux chasseurs, le courage frénétique du désespoir. Se rendre ? Jamais ! Ils lutteraient jusqu'à la mort ! Leurs assaillants – armés de foudroyants, comme eux, – étaient en nombre inférieur, et l'ivresse de tenir la proie leur avait fait oublier les règles de la stratégie la plus élémentaire.

— Une sortie ! proposa Nibot.

L'abbé serra bravement son arme. Ses yeux étincelaient.

— Coupons-les de l'aéronef, lança-t-il, en troussant sa soutane pour mieux courir.

Et il s'élança au dehors, suivi de tous ses compagnons, sans excepter les femmes.

Déconcertés par cette attaque imprévue, les Martiens hésitèrent une seconde avant de se rabattre vers le volvite, dont les pilotes les rappelaient, à coups de sirène précipités. Mais il était déjà trop tard. Le peloton de l'abbé hérissait en travers du chemin des Martiens ses vingt-cinq foudroyants, sur lesquels les rabattaient à grands cris la colonne des femmes grisées d'héroïsme contagieux, – tandis que dix hommes résolus, entraînés par Nibot s'élançaient à l'assaut de la carlingue.

La bataille dura quelques minutes à peine. Pris entre deux feux, les Martiens se défendirent avec rage, et furent même un instant sur le point de percer. Mais le volvite était pris, les deux pilotes garrottés et bâillonnés, et Nibot, s'élançant à la rescousse, rétablit le combat. Les terribles foudroyants – avec leurs *frr… frr… frrr…* à peine plus forts qu'un jet d'eau de Seltz – accomplirent des deux parts leur sinistre besogne, et une trentaine de cadavres horriblement mutilés et carbonisés jonchaient le sol, quand le dernier des assaillants fut à son tour mis dans l'impossibilité de nuire.

Bilan : 8 *prisonnières* – on venait avec stupeur de constater leur sexe – y inclus les 2 pilotes ; – 11 Martiennes et 22 Terriens tués, plus 3 blessés légèrement… Un lointain hurlement de sirène coupa court aux réflexions des Derniers-Hommes et faillit transformer en une panique désastreuse l'effervescence de la victoire si chèrement payée : – un gros rotatif de transport, qui venait d'assister au dénouement de l'affaire, arrivait du Nord-Ouest !… Un second pointait à l'horizon, attiré par ses appels !… Dans cinq minutes, on aurait sur le dos toute une escadre !

Les femmes, éperdues, voulaient fuir ; les hommes serraient leurs foudroyants d'un air sombre.

— Embarquez ! claironna l'abbé… Tout le monde à bord ! il y a de la place… Les prisonnières aussi !

Mais toutes celles faites sur le champ de bataille venaient d'être massacrées par leurs gardiens : il ne restait que les deux captives du volvite… Quand tout le

monde se fut rué à bord et empilé au hasard dans la coque hyaline (le premier rotatif n'était plus qu'à deux ou trois kilomètres et commençait à tirer), Nibot qui avait débâillonné et détaché la Martienne-Pilote restée à la commande de l'appareil, lui appuya la gueule de son foudroyant sur la tempe…

— Ne tirez pas, Nibot ! je suis Raymonde Rudeaux ! s'écria la pseudo-Martienne en arrachant son masque d'une main, et de l'autre saisissant le levier de mise en train… Attention au départ ! tenez-vous !

— Grand Dieu ! vous, Madame !… Ah ! sauvez-nous !

Et dans un fusement de pièce d'artifice géante, le volvite décolla – renversant les uns sur les autres comme des capucins de cartes les fugitifs restés debout dans la surprise de la révélation stupéfiante – et accélérant sous la poussée de l'activateur à plein rendement, eut vite fait de « lâcher » les rotatifs, qui disparurent bientôt à l'horizon.

CHAPITRE VIII

SUR LES CHANTIERS

Le départ de Raymonde à la chasse des Derniers-Hommes n'avait pas été sans me causer de cruelles appréhensions ; et lorsque je me retrouvai sur la plate-forme de l'aérogare, seul au milieu des Terromartiens de ma suite et des velus affairés organisant de nouveaux départs, je fus tenté de rappeler par T.S.F. l'expédition des Amazones… Mais il était trop tard, nous étions l'un et l'autre pris dans l'engrenage qui me broyait le cœur à présent : il fallait y passer jusqu'au bout. Puis je me répétais – sans guère y croire – que l'ingéniosité et la présence d'esprit de Raymonde sauveraient nos amis, peut-être. Cependant, je n'osais me demander ce qui se passerait dans le cas où les Amazones leur donneraient effectivement la chasse, et mon meilleur espoir était qu'ils fussent déjà hors de l'Amérique et en train de voguer vers Tahiti.

Leduc m'arracha brutalement à mes tristes réflexions.

— Eh ben, R'rdô, on embarque ? Y a du turbin, aujourd'hui !

Jamais sa voix ne m'avait paru si rauque et grossière, son ton si agressif, la lueur de ses yeux si inquiétante. Mais je me rappelai soudain que le Tunnel

lui causait de graves préoccupations, et que la visite des travaux était inscrite au programme de la journée. Me secouant, je m'efforçai de m'appliquer à mon rôle factice de Grand-Chef martien… et à mes devoirs secrets d'homme.

Ce fut justement ce matin-là que je vis pour la première fois un Cylindre *terminé,* y inclus la couche motrice de *solar* et l'espèce de capuchon géant qui jusqu'à la dernière seconde mettait le tout à l'abri des rayons du jour. S'il existait à l'intérieur un dispositif quelconque de direction, il devait être en place : je le verrais, cette fois-ci, et sa vue m'inspirerait les dispositions à prendre pour le salut de Vénus.

La Cité Martienne fut survolée comme à l'ordinaire ; – on dépassa la gerbe mugissante du Fer-Central ; puis le chantier sidérurgique des Cubilots ; – et les Cylindres apparurent, alignés à l'infini par rangs de vingt et accusant de plus en plus leur aspect de chausse-trapes, à mesure que se creusaient les fosses à réflecteur autour des engins en voie d'achèvement. À l'autre bout, les opérations de démoulage, de coulée, de creusement, se poursuivaient avec méthode ; mais du côté de la ville, tout le premier rang des Cylindres, encapuchonnés de leurs bâches blanches, éclatait au soleil, comme des tentes alignées sur le sable du désert.

Soixante mètres de haut, quinze de diamètre. L'intérieur divisé en vingt-cinq étages de destinations variées : soutes à pièces mécaniques et à produits chimiques de première nécessité lors du débarquement ; caisses à eau, cambuses pour les vivres – car les Martiens

ne peuvent se résigner à l'Aliment ; – chambrées des velus, « carré » de l'état-major… La plupart des cylindres emporteront à la fois des Terromartiens et des velus – (« C'est plus sûr ainsi », me glisse Leduc. – Pourquoi ? Je n'ose questionner) : 50 ou 60 des premiers et 300 des seconds. Quelques cylindres uniquement réservés aux makis-mokokos : 4 à 5.000 dans chaque… « en les tassant bien » ricane Leduc… Deux bons milliers de véhicules, au total, nécessaires à contenir toute la population de Central-Mars, qui s'accroît beaucoup depuis l'exploitation de l'Amérique ; – et il faut prévoir encore de nouvelles recrues !

… Cette fois, j'ai tout visité, dans les moindres détails – Leduc a remarqué ma curiosité, sarcastiquement, comme toujours – et pas trace de *direction !*… Interroger ? Mais puisque R'rdô est censé être au courant de tout !

… Il faudra que j'examine plus attentivement les papiers du Grand-Chef.

En revanche, le kiosque est là, où seront montés les appareils commandant le rabattement de tous les capuchons à la fois, pour le départ, et le dispositif qui mettra le feu à la mine du tunnel… Rien n'est encore en place, d'ailleurs… mais je me demande *qui* sera préposé à la manœuvre… Si c'était moi !…

La matinée passée à cette visite. Le tourbillon habituel de Central-Mars. Nerfs hérissés et torturés par les bruits, les odeurs, la proximité odieuse des machines, des velus… et de mon fatidique compagnon, le Directeur-

technique… Heureusement, d'autres chefs aussi sont avec nous… À peine le loisir de penser à Raymonde. – Elle doit arriver au-dessus des Antilles…

Le repas, au réfectoire de l'état-major, – car je redoute d'être seul… Ces Martiens mangent avec un ignoble bruit de mâchoires, qui provoque chez moi la même crispation nerveuse qu'en écoutant un chien broyer des os… Et la nourriture désespérément gastralgique, malgré le champagne dont elle est arrosée – : du rumsteak de cachalot, cette fois, et un effroyable dessert de charançons confits dans l'acide acétique !

Une heure de sieste – accablée par une digestion laborieuse – dans l'artificielle fraîcheur de mon appartement – puis de nouveau irruption de Leduc et de l'état-major…

Un coup d'œil à l'usine de *cractérite*. Installée de la veille : aussi, on veut bien m'expliquer…

La *cractérite* (le nom prend dix R dans la bouche de Leduc, et des sonorités sinistres) est l'explosif destiné au chargement de la Mine… À son amorçage, plutôt : un obus que son poids précipitera, au bon moment, jusqu'au fond des 4.000 kilomètres du Tunnel-Central. Choc et explosion crèvent la mince couche solide réservée par-dessus le magma endothermique, lequel jaillit en quantité congrue à la rencontre du flot d'Atlantique déversé par le Canal. Rencontre et mélange intime des deux corps transforment le Tunnel en cartouche… « Et la Terre *craque*… le tout grâce à notre *cractérite* », ajoute Leduc.

Mais il n'a pas son air de triomphe ordinaire. Le Tunnel le préoccupe trop.

Et on écourte la visite de l'usine : concasseurs, broyeurs, malaxeurs de minéraux qu'il ne daigne pas me nommer… Le résultat est une poudre verte que les velus retournent avec des pelles de bois sur une toile sans fin, avant de la livrer aux wagonnets du chemin de fer…

Quarante minutes de volvite au-dessus du désert… Le chantier du Tunnel s'annonce à présent de très loin par un monstrueux dégagement de fumée noirâtre qui s'épanouit à deux kilomètres d'altitude en un prodigieux pin-parasol d'éruption volcanique, et se résout lentement au contact de l'air en une poussière impalpable qui retombe et couvre d'une épaisse neige noire la région avoisinante…

Que signifie ce nouvel aspect des travaux ? est-il arrivé quelque anicroche ? a-t-on débouché prématurément dans une réserve ignorée de feu souterrain ?… Et je frémis d'espoir à l'idée que le forage du puits est retardé, manqué !…

Mais Leduc se rassérène, au contraire. Il se frotte les mains.

— Allons, ça barde, ça barde ! répète-t-il. Huit jours de perdus, voilà tout. Nous arriverons encore.

De l'aérogare du chantier, le spectacle devient formidable. On dirait, au milieu de l'arène des dunes, qu'est enterrée une machine à vapeur digne des Titans relégués avec leurs forges sous l'Etna par la Fable, et que

c'est sa cheminée – deux cent cinquante mètres de diamètre ! – qui expulse avec un ronflement de tonnerres infernaux cette colonne de fumée noire !

Les Titans qui m'entourent – aussi audacieux et puissants que ceux de jadis malgré leur enveloppe charnelle bi ou quadrumane – se délectent dans ce cataclysme méthodique. Le point de vue n'est pas encore suffisant. Ils veulent contempler de plus près le déchaînement provoqué par eux. En suivant une sorte de tranchée qui nous abrite de la bourrasque artificielle, de l'appel d'air provoqué par la trombe, nous gagnons le kiosque où un Martien solitaire – un Chinois à lunettes et robe bleue – surveille toute une collection de leviers, cadrans, pyromètres, manomètres, etc., et gouverne paisiblement les énergies amenées, par d'énormes faisceaux de câbles, de Syène, de Khartoum et des générateurs radio-actifs.

L'étroite cage de cristal vibre sous la rafale de bruit et de vent qui l'enveloppe, furibonde et continue comme une tempête de mistral ; je m'attends à la voir s'arracher de ses assises de béton et s'envoler vers la trombe qui jaillit, à moins de cent mètres, rigide et presque solide à force de vitesse, comme un fût de marbre noir.

L'état-major ricane de plaisir, les narines de Leduc se dilatent, il se pourlèche littéralement les babines, en écoutant le rapport du mécano de service. Puis il rallume son éternelle bouffarde et m'expose la situation :

— On peut vous le dire, à présent, R'rdô, et Votre Sainteté le mégaphonera ce soir à la population : il a fallu

changer le procédé d'attaque. Le trépan inauguré par vous – l'Écumoire, avec expulsion des déblais par voie liquide – ne nous a menés qu'à 2.652 mètres. Au-delà, des roches trop dures, le trépan a cassé, – et bernique… J'ai trouvé mieux. Désintégration moléculaire du front d'attaque… Oh ! très partielle : ça suffit à pulvériser les minéraux, qui sont saisis par le flot des particules radio-actives et expulsés dans leur tourbillon. Vitesse initiale moyenne : 350 mètres à la seconde. Fameux « tirage » de cheminée, comme vous voyez… Nous avons perdu huit jours à organiser l'installation et les nouvelles batteries d'accumulateurs solaires ; mais nous les rattraperons : l'avance a triplé de vitesse, – et nous sommes sûrs d'aller jusqu'au bout, cette fois-ci… Profondeur atteinte (et il montra du doigt l'aiguille d'un cadran) : 2.925 *kilomètres*… Dans huit jours nous suspendrons la séance quelques heures pour aller jeter un coup d'œil à l'intérieur de cette vieille Terre… Puis nous achèverons de lui mettre les tripes au soleil !

Et à cette image ignoblement bouffonne, le Directeur-technique partit d'un éclat de rire prolongé. Les chefs partagèrent sa gaîté, et le Martien de service lui-même dût lâcher un instant ses leviers pour essuyer la buée cachinnatoire de ses verres de lunettes.

Un désir assassin, violent comme une tranchée, me tordit le diaphragme, j'enfonçai mes poings dans mes poches pour les y crisper plus à l'aise – mes ongles pénétrant mes paumes jusqu'au sang ; – et je collai mon front au cristal brûlant de la paroi… Avec quel délice… Mais rien, rien ! je ne pouvais rien ! pas plus étrangler ces

infâmes que déraciner le kiosque et le projeter dans la trombe tonnant là, devant moi, à cent mètres ! Impossible d'arrêter l'éviscération de ma pauvre planète natale… Subir en silence, observer, attendre, et espérer en l'avenir… Espérer !

À 18 heures, je débarquais du volvite sur l'aérogare du Palais-Rouge, et le chef A.2.4. (Nazir-bey, toujours coiffé de son fez) qui ne nous avait pas accompagnés, s'avança vers moi, et, détournant les yeux, me remit un message de T.S.F. … Nouvelles de Raymonde ! Je décachetai avidement, bouleversé par le remords de l'avoir oubliée depuis plusieurs heures…

« *Du rotatif Transport R.T.28. – Panama, 15 h. 32.*

« Aujourd'hui à 14 heures survolant pays 6 km N. de Panama pour embarquer velus, observé volvite A.S.1. *(Amazones du Sphinx)* descendant port. Retenus par difficultés embarquement, impossible à nous secourir à temps Amazones contre Hommes. Notre rotatif trop lent pour rejoindre Hommes fuyant avec volvite capturé. Trouvé cadavres Hommes et Amazones. Une Amazone avant mourir déclare : Impératrice et pilote P.A.17 restées volvite et enlevées par Hommes.

« C.R.T.28.1. »

C'en était trop. Je courbai la tête sous le coup de massue, et m'enfermai chez moi avec ma détresse, abdiquant toute intervention.

Les techniciens avisaient, d'ailleurs. Des coups de téléphone successifs m'apprirent que la poursuite s'organisait… que deux volvites du camp de Mexico étaient en route… apercevaient le fugitif et le prenaient en chasse… gagnaient sur lui…

Puis les sonneries s'espacèrent… on ne recevait plus rien : les volvites s'étaient tus. Et je restai tout la nuit à attendre la nouvelle fatale, en vain… Désespoir, solitude. Par la fenêtre ouverte à la fraîcheur nocturne, la rumeur immense de la Ville, en fête de tous ses phares, jusqu'au haut du Monument de l'Obus proclamant, chaque quart d'heure, par tous ses mégaphones, la prochaine victoire des Martiens. Dans l'intervalle, des bandes de velus, obscènement ivres, hurlaient sur l'Esplanade.

CHAPITRE IX

DANS LE CRATÈRE DU COTOPAXI

Ce véhicule inquiétant – ce bolide de verre, eût-on dit, qui trouait l'espace à mille mètres au-dessus de l'Océan, avec un fusement de pièce d'artifice éveillant comme l'attente d'une explosion finale – cette coque faite pour une vingtaine d'aviateurs disciplinés, où le double de fugitifs terriens s'entassaient confusément, tout ahuris encore du combat et de l'évasion – ce volvite n'était guère un lieu favorable aux délibérations suivies, ni mêmes aux réflexions cohérentes.

L'appareil était beaucoup plus bruyant que les habituels rotatifs, d'ailleurs, et ce fut seulement lorsque, les poursuivants disparus, Raymonde eut modéré la vitesse, qu'il devint possible de s'entendre.

— C'est bien à Tahiti que vous désireriez aller ? interrogea-t-elle.

— Oui, répondit Nibot, qui était auprès d'elle. Ne pouvez-vous nous y conduire ?

— Malheureusement non. Les volvites, encore imparfaits, ont un champ d'action assez restreint. Celui qui vous porte devait recharger ses activateurs à Mexico… Il nous reste à peine mille kilomètres dans les soutes.

Un silence angoissé plana, que rompit soudain la voix rauque de la seconde Amazone. Elle s'était subrepticement délivrée de ses liens, et avait profité de l'inattention générale pour se rapprocher du poste de T.S.F.

— Ah ! misérables Terriens, ragea-t-elle en empoignant le manipulateur ; vous serez pris, cette fois… avec toi, odieuse traîtresse !… et ton R'rdô…

Mais elle n'avait pas complété le signal « indicatif » qu'elle fut arrachée de l'appareil et solidement regarrottée.

Raymonde poussa un gémissement.

— Mon Dieu ! j'avais oublié cette femme !… jamais plus je ne pourrai rejoindre mon mari !

Et, d'une voix entrecoupée, elle expliqua brièvement aux Terriens le rôle qu'elle et moi avions accepté de jouer chez les Martiens pour le salut de l'humanité.

— Il est clair, prononça l'abbé, que cette femme peut vous perdre tous les deux…

— Elle doit mourir ! s'écria Nibot.

— À quoi bon ? fit Raymonde. Le massacre des Amazones est connu ; on saura que j'ai consenti à guider le volvite… Je suis compromise à fond. Le seul moyen de dégager la responsabilité de mon mari… Hélas ! je ne dois plus retourner auprès de lui, c'est fini !… Mais je remplirai du moins mes engagements : j'essaierai de vous sauver… Pauvre Léon ! quelle inquiétude pour lui !

— Décidons-nous, trancha le Dr Goulliard. Nous gaspillons des kilomètres de vol…

Le seul parti à prendre – puisqu'on ne pouvait songer à se ravitailler d'énergie aux camps martiens – était de regagner la côte et de visiter les ports de l'Équateur. On finirait bien par y trouver le bâtiment nécessaire au voyage de Tahiti…

La direction suivie par Raymonde depuis Panama étant le S.-W., un virage de 90° montra la Cordillère des Andes qui développait à l'horizon sa longue muraille neigeuse. Mais il montra aussi, tout là-bas dans le Nord, au bas du ciel, deux minuscules points mouvants.

— On nous poursuit ! se lamentèrent les malheureux.

— Aux montagnes ! ordonna l'abbé. C'est l'unique salut !

Raymonde appuya dans le sud et ouvrit en grand l'accélérateur.

Le volvite sembla rugir et partit comme un obus.

— 756 à l'heure, constata Nibot, terrifié.

Quelques minutes, la vitesse se soutint. Les ennemis à l'horizon perdaient du terrain. Les montagnes grandissaient à vue d'œil. Plusieurs se couronnaient de fumées volcaniques.

— Point de direction : le Cotopaxi, désigna le géographe Baumsen, qui énumérait tout bas les détails du paysage.

Mais le fusement de la « trompe » propulseuse perdait de son impétuosité. Les accumulateurs s'épuisaient. L'aiguille du « tachymètre » descendit à 700… 650… 600… De nouveau, les volvites martiens gagnaient.

— Il faut cependant passer ! déclara l'abbé en considérant la formidable falaise vers laquelle on se précipitait comme pour s'y briser.

Un col s'ouvrait, juste à la limite des neiges, au sud du Cotopaxi. Raymonde obliqua pour le franchir, évitant à l'appareil une ascension dont il devenait à chaque instant plus incapable…

On ne passa pas. Un râle fusant, et la suprême force propulsive ne put qu'amortir la chute, – permettre un atterrissage au petit bonheur, sur une plate-forme rocheuse, hors de vue de l'ennemi.

Nibot sauta le premier à terre.

— Vos foudroyants ! des phares ! tous les leviers et barres de fer qui sont à bord… et vite, vite, là-dedans !

Il désignait une sorte de caverne béante dont le sol se perdait en pente douce dans les ténèbres.

— Tout le monde est là ? N'oubliez pas la prisonnière !… Et quant au volvite… Quatre hommes de bonne volonté !

Un précipice de mille mètres au moins s'ouvrait au bout de la terrasse. Le volvite y fut roulé, et sa chute, éveillant les échos, fit s'élever à grandes spirales deux

gigantesques condors – le mâle et la femelle – dérangés dans leur aire.

— Voilà de quoi dépister les Martiens : ils vont passer une bonne heure à chercher nos morceaux par là-bas… En avant ! ordonna Nibot, qui s'enfonça sous la voûte et alluma son phare.

— Suivons-le, confirma l'abbé. C'est le seul parti à prendre.

Quelques femmes hésitaient à s'engager ainsi dans les entrailles du volcan, mais l'air glacé des hauteurs leur apporta les lointains coups de sirène des volvites martiens qui arrivaient en foudre ; elles se décidèrent, et la petite troupe se mit en marche.

L'ouverture était évidemment celle d'un ancien cratère : par cet orifice, les laves s'étaient frayé un chemin, naguère, lorsque le Cotopaxi projetait dans le ciel son panache ignivome, aussi haut que son rival le Chimborazo. Mais pour l'instant, son activité sommeillait. Seuls, des grondements sourds attestaient que le réveil pouvait se produire du jour au lendemain. Vers l'entrée, des stalactites, dues à l'infiltration des eaux, suspendaient à la voûte leurs draperies d'albâtre où la lumière des phares se jouait capricieusement. Plus bas, les stalactites disparurent, et la voûte, comme les parois et le sol du tunnel, ne furent plus que roche volcanique. Au basalte noir, dont les larges dalles découpées par le refroidissement sonnaient creux sous le talon comme un parquet de fer, succéda une phonolithe encore plus sonore ; puis les pas s'assourdirent, dans une coulée

d'obsidienne. M. Schwann, le professeur de géologie, était aux anges, et on dut l'empêcher de s'arrêter à toute minute pour se bourrer les poches d'échantillons minéralogiques. Il marmottait les noms des cristaux scintillants : agates, chrysolithes, améthystes, calcédoines ; il prétendait faire admirer à ses compagnons les pyrites, le manganèse, la blende, les longues et brillantes aiguilles d'antimoine, les blocs de quartz s'illuminant de toutes leurs facettes comme d'énormes diamants…

Mais on ne l'écoutait pas. Le tunnel, d'un calibre presque uniforme, – trois à quatre mètres de haut sur autant de large – s'abaissait avec régularité, par une pente de 15 à 20 degrés. Personne ne parlait plus. Le bruit des pas résonnait seul sous les voûtes. On dévalait, machinalement, sauf une halte toutes les dix minutes. Nibot s'allongeait alors sur le sol et y collait son oreille… Puis il se relevait en faisant un signe négatif : les Martiens ne venaient pas encore.

— Ah çà ! gronda au bout d'une heure le Dr Goulliard, en s'épongeant le front avec un vaste mouchoir à carreaux bleus, où diantre nous menez-vous ? Au centre de la terre ? Je commence à entrer en fusion !

Les fugitifs venaient de déboucher dans une sorte de caverne – une « soufflure » de l'écorce terrestre – dont le dôme très élevé se perdait dans les ténèbres. On eût dit un carrefour où venaient se réunir les diverses cheminées du volcan. Le véritable cratère s'ouvrait au milieu de la grotte – gouffre à pic d'où sortaient des grondements et de sourdes détonations. – Le sol frémissait sous les pieds

comme le couvercle d'une chaudière. La chaleur devenait en effet intolérable.

— Je cherche la sortie, répliqua Nibot, car ses compagnons, suivant l'exemple donné par le Dr Goulliard, manifestaient hautement leurs inquiétudes.

Le peintre se mit à faire le tour de la caverne, examinant avec attention chaque anfractuosité. Les autres, harassés, somnolaient, à l'entrée du tunnel. Quelques-uns parlaient de « remonter ».

Mais Nibot, le doigt humecté de salive et levé au-dessus de la tête, s'était immobilisé devant une espèce de galerie tortueuse et irrégulière, toute hérissée de saillies de roc, presque verticale.

— C'est ici, prononça-t-il.

Une fraîcheur naissait au bout de son index, comme si un très léger courant d'air s'engouffrait dans la galerie. Elle devait communiquer avec l'extérieur.

— Mais voilà le hic, sera-t-elle praticable ?

À cet instant, le géologue, qui rôdait depuis quelques minutes aux abords du cratère central, poussa un cri :

— L'éruption !

Et du geste il désignait le gouffre.

Tous accoururent.

Les laves montaient ! À cinq ou six mètres en contre-bas du sol de la crypte, une surface liquide, d'un rouge

sombre comme le fer qu'on forge, et réverbérant une chaleur suffocante, oscillait lentement, avec des grondements et des raclements de poitrine malade, de haut en bas puis de bas en haut, mais un peu plus haut à chaque dénivellation.

Béants, hypnotisés sur cette menace formidable, les Terriens regardaient encore, quand la voix de l'abbé, qui n'avait pas quitté son poste d'écoute, chuchota :

— Les Martiens !

Ils arrivaient. De très loin, voire de plusieurs kilomètres, le couloir, agissant comme tuyau acoustique, apportait, infinitésimal mais net et caractéristique, le bruit de leur marche avec les éclats lointains de leurs voix rauques !

Deux femmes perdirent connaissance. D'autres pleuraient à petits coups. Les plus braves écoutèrent Nibot donner ses instructions.

— Ils ont découvert un indice. Ils savent que nous sommes ici. Bon. Reste : 1° à déguerpir – et j'ai trouvé un chemin, peut-être pas fort commode, mais tant pis !… 2° à les retarder, pour qu'en pénétrant ici l'éruption les bloque… Combien de temps avons-nous, M. Schwann ?

— Dans vingt minutes, une demi-heure, la lave débordera.

— Disons vingt-cinq minutes… À la besogne, les barres de fer !

Les parois du tunnel étaient d'un tuf volcanique assez tendre et fissuré. Vingt paires de bras vigoureux et stimulés par le danger eurent bientôt, à coups de leviers, comblé le tunnel sur plusieurs mètres de longueur. Un chat n'y eût pas passé.

— Ils mettront bien une demi-heure à démolir ça… d'autant qu'ils auront oublié les instruments nécessaires. Et alors, la crypte sera suffisamment garnie de lave pour qu'ils reculent devant le bain de pieds… Filons !

Il était temps. Le magma en fusion débordait de l'énorme cuvette avec une lenteur irrésistible, et la température de l'air s'élevait rapidement. On dut suivre la paroi de la crypte pour gagner l'entrée du couloir vertical.

— En route !

La menace de « les planter là » donnait des ailes aux plus pesants. Même les dames que l'on venait de tirer de leur évanouissement escaladaient la « cheminée » avec l'énergie du désespoir, s'aidant des saillies de roc, et de l'appui que leur prêtaient les plus adroits et vigoureux de leurs compagnons.

Les hurlements des Martiens, étouffés par la barricade, retentissaient, mêlés aux grondements et aux détonations de l'éruption.

— Et la prisonnière ? demanda l'abbé.

— Restée dans la crypte, répondit le D[r] Goulliard qui s'était constitué son gardien. Mais soyez tranquille, je vous garantis qu'elle ne jasera pas.

Le chirurgien avait en effet profité de la confusion des derniers instants passés sous la voûte pour les débarrasser eux tous d'un ennemi dangereux, et lui-même d'un « bagage encombrant ». Il lui avait sectionné la carotide avec une habileté toute professionnelle, et l'autre était tombée sans dire ouf ; personne ne s'en était aperçu.

— Elle se faisait traîner, la garce, conclut-il en manière d'oraison funèbre.

L'abbé poussa un soupir, mais n'insista pas.

L'inclinaison du couloir devenait moins abrupte, et la marche plus facile. Les hurlements des Martiens s'étaient fait entendre plus fort – grâce à la démolition du barrage ; – puis la découverte du lac de lave emplissant alors la crypte les avait changés en clameurs d'épouvante ; – qui s'étaient bientôt perdues dans le lointain – par une retraite précipitée. On n'entendait plus à cette heure que les borborygmes souterrains de l'éruption et le clapotis des laves contre les parois de la crypte. Sans les bouffées de chaleur qui les enveloppaient d'une haleine de fournaise, les Derniers-Hommes auraient fait halte ; car ils étaient désormais sauvés. Pour leurs ennemis, en effet, la lave les avait engloutis, jusqu'au dernier, avec les deux Amazones, et c'était évidemment la nouvelle que les Martiens s'empresseraient de radier au Caire, sitôt à bord des volvites.

Tout en grimpant, les Terriens se félicitaient de leur délivrance, et des rires nerveux mêlaient leurs échos à ceux des pas et des cailloux déroulant sur la pente du couloir. Bientôt, une minuscule étoile apparut devant eux ; elle grandit, s'épanouit en un morceau d'azur encadré par l'orifice de la galerie… Ce fut le jour… la lumière bénie du soleil… Et prenant leur course, insoucieux des crevasses et des blocs contre lesquels ils trébuchaient, les Derniers-Hommes s'élancèrent tumultueusement hors de la montagne, à l'air libre, éblouis par la splendeur de ce ciel qu'ils ne croyaient plus revoir.

La seule Raymonde ne partageait pas leur allégresse, et demeurait morne au milieu des cris de joie, des embrassades, des prières d'action de grâce. Le front penché, elle pleurait muettement, et son âme s'élançait vers moi, qu'elle ne reverrait plus et qui allait la croire morte avec les autres…

CHAPITRE X

LE BANQUET DU SOLEIL

Mystères de la télépathie ! caprices de cette force mystérieuse – l'*od* de certains *métapsychistes* du XIXe siècle – qui établit parfois entre les âmes incarnées, entre leurs cerveaux, des communications aussi nettes, précises et détaillées que des messages de T.S.F., et en outre colorées comme un tableau, comme une scène vécue !

Maintes fois, dans notre vie passée, nous avions eu l'occasion, Raymonde et moi, d'expérimenter cette faculté. Phrases commencées par l'un et terminées par l'autre, prémonition d'un retour inattendu ; perception à distance d'un geste, d'un état d'âme, d'une aventure. Mais la plupart des messages s'appliquaient alors à des circonstances banales ou sans portée réelle.

Je ne déciderai pas lequel des deux événements fut le plus grave, mais je dois noter le fait singulier que les angoisses de Raymonde, lors de la bataille des Amazones et de son enlèvement, ne donnèrent lieu entre nous à aucun phénomène télépathique : – je n'en soupçonnai rien jusqu'au moment où je lus le rapport du rotatif. Au contraire, l'évasion du Cotopaxi me fut immédiatement révélée par cette voie mystérieuse.

Il était deux heures du matin. Allongé dans un fauteuil, j'attendais anxieusement des nouvelles – je ne dormais pas, j'en suis certain – lorsque la divination d'une présence me fit relever la tête…

Raymonde ! là devant moi ! – Raymonde, que je savais à plus de 10.000 kilomètres !

Apparition aucunement nébuleuse ni fantômale. Ses *leggins* déchirés et couverts de poussière noirâtre, son costume d'aviateur plus maltraité encore, son casque cabossé retenant mal ses cheveux en désordre, lui donnaient un relief tangible de réalité absolue. Projetée par la lampe de mon bureau, son ombre s'étalait obliquement sur la peau de girafe couvrant le parquet de verre… Raymonde !… Elle sourit sous son hâle de cendre volcanique, et sa chère voix de contralto me pénétra d'une émotion indicible :

— Ne pleure pas, bien-aimé, je suis vivante. J'ai échappé avec nos amis. Aie confiance : nous nous reverrons… Mon âme est avec toi.

Et tirant de sa ceinture une fleur qu'elle venait de cueillir – une grande liliacée au périanthe écarlate – elle y mit un baiser gracieusement amoureux et la lança vers moi…

Je me dressai, dans un cri…

Raymonde avait disparu. J'étais seul. Seul avec la fleur des Andes aux sépales écarlates que je ramassai pensivement et dont je respirai avec ivresse le parfum vanillé.

Mais des sonneries, des bruits de pas… Je n'eus que le temps de la faire disparaître dans ma poche. L'inévitable Leduc, suivi de mon état-major, venait m'apporter les nouvelles avec des airs faussement apitoyés.

— Condoléances, R'rdô… Tiens, quelle drôle d'odeur chez vous ! ça pue le parfum… Ah, on ne vous a pas encore téléphoné le message ? Je croyais que vous étiez au courant… Eh bien, les Hommes ont atterri sur le Cotopaxi, abandonnant l'appareil volé, et se sont enfoncés dans un des cratères du volcan. Les nôtres les y ont poursuivis. Mais une éruption s'est produite, et il est certain que les Hommes ont péri sous les laves… leurs prisonnières idem… Condoléances, R'rdô !

— Condoléances, Majesté, bafouillèrent les chefs à tour de rôle.

J'avais quelque peine à retenir ma joie et à simuler la douleur, devant une méprise aussi complète ; et ma main caressait doucement, dans la poche de ma cape, la fleur merveilleuse qui m'attestait le salut de ma bien-aimée.

— Je suppose, reprit Leduc, que vous allez contremander le banquet de ce soir ?…

Le banquet en l'honneur des « premiers cent mille makis-mokokos prêtres du soleil » ! J'oubliais que je devais le présider en qualité de Souverain-Pontife !

Une impulsion m'envahit. Le Maître vénusien m'ordonnait… Hé oui, dans ma nouvelle situation, seul et sans crainte d'exposer Raymonde à des dangers…

Risquer le tout pour le tout, profiter de l’occasion – comment, je ne sais encore, mais je trouverai bien ! – pour secouer la tyrannie machiniste…

Et je relève la tête, héroïque :

— Les fêtes sont très rares actuellement : je ne veux pas que le deuil privé de R’rdô empêche le Souverain-Pontife de faire entendre à nos peuples la voix de nos glorieux Mages. Le banquet aura lieu.

Leduc s’étonna :

— Vous saurez leur parler ?

— J’essaierai, fis-je modestement.

La solennité qui allait, dans quelques heures, réunir toute la population disponible de Central-Mars avait son cadre indiqué : le Chantier des Cylindres. Les collines de déblais extraits des moules formaient un amphithéâtre superficiellement vitrifié, d’où les convives du banquet pourraient apercevoir, alignés à l’infini, les engins de leur future ascension. Tout l’appareil du festin – tables, bancs, plats, assiettes, cuillers, fourchettes, etc. – avait été réalisé à des milliers d’exemplaires et avec un minimum de travail, grâce à des empreintes de sable humide, et à quelques mètres cubes de fonte empruntés à la Source jaillissante du Fer central. De formidables apprêts culinaires – auxquels je feignis de m’intéresser, tout en ruminant mon idée – occupèrent dès le matin les velus cuisiniers. Hippopotames bouillis dans leur cuir,

éléphants entiers cuits à l'autoclave, requins à la broche, salmis de crocodile, gibelotte de vautour, fricassée de boa constrictor, garnirent à perte de vue les tables, dès le coucher du soleil, – alternant avec les fruits et légumes de tout genre principalement destinés aux simiesques : noix de coco, bananes, dattes, oranges, ananas, citrons, goyaves, carottes, pommes de terre, cannes à sucre, etc. Pour la boisson, d'énormes foudres de vin rouge, de vin blanc – de champagne surtout – envoyaient à chaque table leur flot désaltérant, par des canalisations où se branchaient les robinets individuels de chaque convive, – lequel disposait aussi d'une grosse boîte de lait condensé.

Terromartiens et velus ricanaient d'aise en prenant place devant cette pantagruélique bombance. Les rois de la fête, les makis-mokokos, entraînés par les instincts de leurs corps, gambadaient follement et grimaçaient en se mirant dans le poli des assiettes, des cuillers ou des gobelets.

Pour cette fois, mâles et femelles festinaient coude à coude.

Une hilarité d'autant plus vive ne tarda pas à régner dès les premières bouchées, sous les phares qui venaient de s'allumer. À la table impériale qui dominait l'assemblée, les chefs d'état-major eux-mêmes se départirent promptement de la réserve qu'ils croyaient devoir à mon deuil putatif ; et on se mit à goinfrer et à biberonner sans vergogne. Je leur versais à flots gin, kummel, whisky, cognac, chartreuse, bénédictine ; j'encourageais leurs épaisses plaisanteries ; Leduc, tout en éructant, lâchait des bordées de jurons et me déclarait

« un sacré chic type ». À chaque verre bu autour de moi (je les imitais, il fallait bien), à chaque hoquet, je sentais mon idée mûrir et l'instant approcher.

Les nuits sont fraîches en décembre, – même sous la latitude du Caire. J'incline à croire que cette circonstance (avec celle des sièges métalliques et dépourvus de coussins) dut contribuer à faire naître parmi le pandémonium bachique des Martiens ce cri qui se propagea comme une traînée de poudre et devint une sorte de réclamation unanime : « Le Soleil ! le Soleil ! »

Je vois la chose ainsi, à distance. Mais sur l'heure, ce me fut une révélation, un déclenchement psychique. – « Eurêka ! » proclamai-je en abattant avec force mon poing sur la table.

Étais-je ivre ? je ne sais. En tout cas, résolu à secouer la tutelle du « Patron », à user enfin pour la bonne cause de mon prestige, à empaumer ce tas de brutes mystiques qui voyaient en moi une espèce de sous-Dieu ; à être pour de vrai leur Empereur !

— Silence ! mégaphonai-je, dressé dans ma majesté.

Tous se turent comme par enchantement.

Je proclamai, d'abondance :

— Martiens ! Au nom du Soleil, origine et fin de nos destinées, moi l'humble successeur de vos Mages, moi Souverain-Pontife et Empereur de vous tous, Terromartiens, velus et makis-mokokos, je vous déclare que nous faisons fausse route ! *(Sensation générale)*. Nous

sommes trop timides ! *(Les chefs s'entreregardent* ; *Leduc avale de travers et manque s'étrangler.)*

« Martiens ! à quoi bon brûler une étape sur la voie des réincarnations, si nous n'allons pas jusqu'au bout, – si nous nous arrêtons en si beau chemin ! *(Brouhaha d'étonnement. Stupeur des chefs).*

« Le Soleil, Martiens ! Le Soleil, paradis lointain de nos âmes, doit devenir le paradis prochain de nos corps ! *(Tous sont béants. Leduc sursaute, séduit par la grandeur de l'idée, puis il se regimbe, et serre les poings).* Oui, le Soleil, et non Vénus !… Il brûle, dites-vous, le Soleil ? À la surface seulement ! Sous ce plafond de splendeur… chaude, makis-mokokos !… flamboyante, velus !… gît le Paradis, Martiens ! promis par les Mages mes infaillibles prédécesseurs ! Et pour y arriver sans nous rôtir les ailes à ses rayons sublimes… rien de plus simple : nous passerons… au travers des taches !… Martiens ! – droit au Soleil ! »

Ah ! j'avais trouvé la corde sensible !… Le Soleil !… Mot magique, chargé d'un magnétisme accumulé par mille générations ! L'effet que j'escomptais se produit, passant mes espérances. Toute l'assemblée, comme un seul Martien, répète en une clameur immense :

— Le Soleil… Hourra ! Oui ! oui ! nous voulons le Soleil !

Et c'est, frénétiquement repris en chœur : « Le-So-leil ! le-So-leil ! » sur l'air *des lampions,* hurlé, *gueulé,* rythmiquement strépité par cinq cent mille Martiens ivres-fous, précipitant un tonnerre roulant de talons nus,

de souliers ferrés, de gobelets, de cuillers, de plats tapés sur les tables de métal… Tintamarre inénarrable !

— Hérésie ! s'écrie Leduc, les yeux hors de la tête, la face violette, apoplectique.

— Hérésie ! répètent les velus, fidèles au « Patron » : la moitié « mécano » de leur âme se révolte ; car si l'on va droit au soleil, c'est fini du Machinisme et de leur rôle technique !

Un remous d'hésitation chez les autres…

Coïncidence – miraculeuse pour les Martiens : un volvite chargé de distribuer le dessert, en « surprise », lâche sur les tables un déroulement cataractant de citrouilles, courges, melons, pastèques, potirons… – Le Soleil – Le Soleil ! à nous le Soleil ! – Et tous s'emparent, hallucinés, de ces milliers de symboles solaires, jonglant avec, les serrant sur leurs cœurs, les baisant, les croquant. Quelques makis-mokokos, même, les projettent vers Leduc, en bombardant les velus qui, non convaincus, se ressaisissent, entourent leur chef, le protègent… Et Leduc, d'un grand coup de mégaphone, lance aux partisans du Soleil ce formidable défi :

— Et puis merde ! vous ne pourrez jamais vous passer de moi et de mes fidèles velus !

Son regard écarte les rangs des chefs d'état-major qui se sont groupés autour de moi (ils ont eu vite jaugé la force écrasante de mon nouveau parti) ; en quatre pas il s'approche tout contre moi… Je vais tirer mon

foudroyant… Mais il ne fait que me glisser, tout bas, un seul mot :

— Terrien !

Mais on nous sépare, on nous entraîne ; l'ouragan des clameurs redouble : – « Le Soleil !… Hourra !… Vive l'Empereur ! » – Citrouilles, courges, melons, pastèques, potirons, volent de toutes parts… Une ovation irrésistible disperse ma garde… Je succombe sous l'avalanche des femelles makis-mokokos qui me poissent de mille baisers, m'enlacent les bras, les jambes, de leurs longues queues prenantes… Un bataillon délirant de Terromartiens se fait jour, je suis empoigné, hissé sur un pavois d'épaules, et emporté en triomphe sur l'océan vertigineux des têtes hurlant à pleins gosiers :

— Le Soleil ! le Soleil ! à nous le Soleil ! Vive vive vi…ive l'Empereur !

… Et sans savoir comment, je me retrouve enfin chez moi, sauvé de ce cauchemar qui continue à emplir la ville de ses clameurs forcenées – dans mon cabinet de travail jonché de centaines de citrouilles et autres cucurbitacées solaires apportées avec moi par mes frénétiques adorateurs !… Pauvre Raymonde ! comme elle rirait, si elle était avec moi !… hélas !…

C'est égal, je n'ai pas perdu ma journée… Le Maître vénusien doit être content de moi !

CHAPITRE XI

LA RÉVOLTE DES « CITROUILLES »

Les beuglements des sirènes et des mégaphones publics me réveillèrent, non sans difficulté, d'un sommeil opaque… Il était 15 heures !

Je sautai à bas de mon lit et courus à la fenêtre. Sur l'Esplanade, quelques Martiens clairsemés encore obéissaient machinalement à l'appel des usines (abandonnées depuis le banquet) et prêtaient l'oreille aux voix géantes du Monument de l'Obus :

— « Martiens ! prenez garde ! Il y a des faux-frères parmi nous, des ennemis cachés – des Terriens ! Le Directeur-technique le sait. En conséquence, il ordonne, pour la sûreté commune, que l'on fasse trêve aux querelles religieuses et que toute la population de Central-Mars, sans aucune exception d'origine, de forme, de sexe, *ni même de grade,* soit soumise à une révision d'âme par les experts compétents… Que tout le monde repasse au solénoïde !… Les opérations commenceront aujourd'hui à 16 heures, par la série matricule Z… On suivra l'ordre alphabétique ! »

Malgré l'ardeur du soleil qui me caressait les épaules, j'eus une sueur froide.

Infernal Leduc ! il avait trouvé sa réponse à mon attaque de la veille ! Sa haine s'était haussée jusqu'à la divination ; elle avait soulevé mon masque et reconnu ma véritable qualité d'Homme. Certes, j'avais désormais pour moi les trois quarts du peuple et tous les sous-mages, et une accusation directe n'eût pas eu la moindre chance de succès. Il avait donc pris le seul moyen d'annihiler ma puissance et de me faire condamner à mort ; car si je refusais de me soumettre à cette révision absolument générale (et Landru, le chef des examinateurs, restait un des séides du Patron) je perdais du coup la confiance du peuple et toute autorité sur lui !… Je n'avais même pas la ressource d'interdire la chose au nom de la Religion. L'idée qu'il pût y avoir des Terriens cachés parmi eux soulevait chez les Martiens une émotion énorme. Un coup d'œil sur l'écran-périscope me montra les rues de la ville pleines en quelques instants de Terromartiens, de makis-mokokos et de velus, en marche indistinctement vers le Hall de la Réincarnation. Les nouveaux sectateurs du droit-au-soleil portaient bien comme insigne de leur foi un gros quartier de citrouille, voire une autre cucurbitacée entière, suspendue à leur cou par une ficelle ; ils échangeaient avec les velus des regards de défi ; – mais la querelle était provisoirement oubliée devant le danger public.

La foule déboucha sur l'Esplanade des Pyramides, qu'elle emplit peu à peu de son moutonnement bariolé, et les porteurs du matricule Z, contenus par les barrières, marchèrent bravement au solénoïde…

Je tournais sur moi-même comme un rat pris au piège. Mon matricule d'honneur était A… Les chefs, au téléphone, me demandaient audience. – « Deux minutes ! je suis à vous ! »… D'inspiration, j'allai droit au mur, choisis parmi les fils électriques une dizaine de mètres de cordon souple, que je déconnectai d'un appareil pour me l'enrouler autour du corps, sous ma cape. Une bobine de Ruhmkorff et un petit accumulateur de poche complétèrent le dispositif de protection à l'aide duquel j'espérais neutraliser le courant du solénoïde fatal.

J'avais à peine achevé de serrer les contacts que des clameurs s'élevèrent : la foule massée aux abords du Hall de la Réincarnation se récriait, protestait, s'indignait, de plus en plus violemment :

— « Assassin !… Trahison !… Vengeance !… » La série Z refluait des porches vers l'extérieur, avec des gestes fous. Et des mégaphones à grands éclats proclamèrent la nouvelle sinistre : sitôt introduits dans les solénoïdes, les cinquante premiers « révisés » avaient succombé instantanément ! D'une seule voix, tout le peuple accusait l'opérateur d'avoir, sur l'ordre secret de Leduc, remplacé les courants psychométriques par un survoltage d'électrocution. L'opérateur fut mis en pièces, Landru et ses acolytes échappèrent avec peine, protégés par un bataillon de velus qui battait en retraite, formé en coin, au milieu des remous de la foule exaspérée. Les mégaphones officiels en vain répliquaient aux accusations : que les victimes des solénoïdes étaient précisément des Terriens cachés ; – les « citrouilles » ne voulaient rien entendre.

Accoudé avec mes chefs (que je venais de faire entrer) au balcon du Palais-Rouge, je suivais avec un mélange de joie et d'inquiétude les progrès de l'émeute. En supprimant la révision, elle me sauvait d'un danger que mon contre-solénoïde de fortune eût été impuissant peut-être à conjurer. Mais quelles conséquences allaient sortir de cette ébullition populaire ? Les gradés seuls étaient munis de foudroyants, et les équipages des machines aériennes ; mais les dépôts d'armes et d'explosifs étaient là, et le carnage pouvait commencer d'une minute à l'autre !

La situation se dessinait. Les hurlements des mégaphones – les uns commandés par les velus, les autres par les « citrouilles » – dominaient les tumultueuses clameurs de la ville et nous apportaient des bribes de nouvelles confirmées par ce que nous montraient les écrans des périscopes. Leduc et ses partisans avaient installé leur quartier-général aux usines sidérurgiques. Ils tenaient les rotatifs et les cylindres. Les terromartiens avaient les volvites en leur possession, et les makis-mokokos s'étaient emparés des explosifs et de la fabrique de *cractérite*. Ils menaçaient de tout faire sauter à la première démonstration hostile. Ce à quoi les velus répondaient qu'ils n'oseraient, et qu'eux-mêmes détenaient le Jet de Fer-central, qu'un dispositif improvisé aurait vite fait de transformer en lance-flamme…

Cependant, aucune de ces fanfaronnades ne fut mise à exécution. Les Martiens, comme ils l'avaient déjà prouvé, étaient d'âme foncièrement lâche, et aucun parti

n'osa attaquer, crainte de représailles. Rotatifs velus, et volvites « citrouilles » circulaient et s'affrontaient incessamment, mais tout se bornait à des salves d'injures homériques et à des foudroyants brandis à bout de bras. Au camp des cylindres comme dans la fabrique de *cractérite*, on se gobergeait à pleine panse et on finissait par oublier les discordes civiles dans les délices de l'oisiveté.

Le seul résultat de ces huit jours d'émeutes braillardes fut en somme l'arrêt du travail sur tous les chantiers, sauf celui du Tunnel. Régulièrement, obstinément, la perforation planétaire se poursuivait derrière l'horizon, et lançait au ciel sa trombe continue de déblais volatilisés, qui retombaient en poussière noire sur toute la contrée, et jusqu'à Central-Mars désormais revêtu du linceul funèbre imposé jadis aux pays houillers.

Les volvites de chasse, également, prenaient comme de coutume leur essor vers l'Amérique et ramenaient chaque jour des cargaisons de « volontaires » qu'on entassa dans les cabanons *ad hoc* jusqu'à la remise en marche des solénoïdes.

Mais en dehors de ces activités clairsemées, la grève était générale, et sans les accumulateurs de Syène à fonctionnement automatique, l'éclairage même eût fait défaut.

La perspective d'une lutte me séduisit tout d'abord. Puisque ma propagande n'avait pu obtenir l'assentiment des velus – sans lesquels on ne pouvait rien ! – et envoyer droit au Soleil tous les Martiens en chœur, restait la

chance de les voir s'entre-détruire jusqu'au dernier, et purger ainsi la Terre de ses envahisseurs. Ce moyen ne me répugnait pas. Eussé-je dû être englobé dans leur perte, je faisais volontiers le sacrifice de ma vie.

Mais je ne tardai pas à comprendre que la lâcheté martienne m'ôtait tout espoir de ce genre. Au contraire, l'arrêt du travail, s'il se prolongeait, devenait calamiteux : les Cylindres n'étant pas prêts à temps, les Martiens restaient sur Terre deux ans de plus, – ou bien le Foudre de Jupiter les y surprenait, mais non sans balayer peut-être toute la surface de mon infortunée planète, et la réduire, comme Mars, à l'état de bloc de cendre !

J'aurais bien pu décréter la reprise du travail : les partisans du Soleil, las de bravades sans effet, m'eussent obéi, mais comme l'avait dit trop justement Leduc, « le Patron », nous ne pouvions nous passer de lui et de ses fidèles velus qui détenaient – outre les Cylindres – le pouvoir technique ; et ceux-là ne consentiraient jamais à l'exode droit au Soleil.

Tant pis ! je chercherais un autre moyen. Pour l'instant il fallait céder. Et j'envoyai Nazir-bey en ambassade auprès de Leduc.

Celui-ci ne voulut rien savoir. Il connaissait trop bien la force de sa position, et il eut des exigences inadmissibles. Par rancune contre les makis-mokokos – ses créatures, qui l'avaient lâché pour moi, lors du Banquet, et dont la désertion avait fait mon succès – il ne voulait plus les admettre à bord des Cylindres, et posait

comme première condition à la paix qu'on les abandonnât sur Terre.

Naturellement, je refusai. Toute faiblesse sur ce point eût tué ma popularité : or, je devais la conserver à tout prix, car elle était ma seule sauvegarde contre Leduc, et ma vie même en dépendait.

Les pourparlers furent interrompus. Mais un sourd malaise se manifestait dans les masses populaires. Des deux côtés, on s'efforçait à une propagande qui recrutait à chaque parti des adhérents nouveaux – bien entendu aux dépens de l'autre. Un chassé-croisé baroque se dessinait : quelques Terromartiens qui s'étaient risqués aux abords du camp « velu » ne revinrent pas ; en revanche, de nombreux velus se mêlaient à la foule, sur l'Esplanade des Pyramides, et ne tardaient pas à chanter l'hymne solaire des « citrouilles ». Plusieurs même consentirent à manœuvrer les appareils de projection, et l'écran cinématographique du Monument fit à nouveau défiler sous les yeux de tous la menace des préparatifs joviens.

Un « prodige » vint encore influer sur l'opinion et la faire pencher vers la paix : le Mage de l'Obus, dont le mécanisme intérieur n'était plus huilé convenablement, cessa de diriger son bras mobile selon la course apparente du Soleil ; il s'immobilisa un beau matin, pointé vers le zénith, et tous les efforts pour le remettre en marche furent vains.

Leduc lui-même feignit de voir dans cet incident le geste avertisseur des augures qui prédisent les

catastrophes. Il mit les pouces, et, le septième jour au matin, m'envoya un plénipotentiaire chargé de régler les termes définitifs de l'accord entre les deux partis.

Je n'avais alors auprès de moi qu'une députation de makis-mokokos venus m'apporter leur tribut quotidien de symboliques citrouilles, et je fus peu rassuré quand ce personnage entra. C'était le plus gros orang-outang que j'eusse jamais vu : 2 mètres 20 de haut, pour le moins ; des canines en saillie, longues comme le doigt, dans une physionomie de parfaite brute. Vêtu simplement de sa pilosité rousse, il se rengorgeait dans son collier d'aluminium (sur lequel je lus le matricule : W.27.43) et s'arrêta devant moi, appuyé des deux mains sur un énorme gourdin capable de décerveler en un seul moulinet tous mes petits trembleurs de makis-mokokos.

Mais l'aspect des cornes et des ailes magiques dont je m'étais revêtu par cérémonie intimida cette âme martienne, et la formidable bête s'inclina en bafouillant lorsque je lui offris un cigare. Puis, sur mon invitation, il déposa son gourdin et prit place dans un fauteuil, où il resta tout le temps de la conférence à renifler avec embarras et à se tourner les pouces des pieds.

J'avais préparé mon discours. Je débutai par un éloge des machinistes, dont les efforts constants pour le bien-être de la colonie méritaient la gratitude générale. Mettant un frein à l'impatience solaire de mes fidèles et religieux amis, je concédais à Leduc un arrêt sur Vénus, où ses talents techniques auraient tout loisir de s'exercer dans la conquête de ce globe. Cette conquête dûment effectuée, on procéderait au retournement des cylindres,

mettant le cap sur Mercure ou droit sur le Soleil, selon les circonstances.

W.27.43 déclara mon offre acceptable. Restait le point délicat de savoir si l'on emmènerait tout le monde. Sept jours de perdus pour le travail signifiaient une centaine de cylindres en moins sur les prévisions des graphiques… Mais je répondis du tac au tac par un plan qui tournait la difficulté d'une façon aussi simple qu'élégante. Une centaine de cylindres en moins ? Qu'à cela ne tienne, nous ferons de la place dans les autres, en supprimant l'encombrement des vivres jugés nécessaires… *On ne mangera pas durant la traversée, on dormira*. Une légère proportion de « gaz hilarant » (ou protoxyde d'azote, AzO[2]) déversée dans l'atmosphère intérieure de chaque cylindre par un régulateur *ad hoc,* plongera tous ses occupants, Terromartiens, velus et makis-mokokos, dans un sommeil délicieux traversé de songes paradisiaques…

Cette proposition séduisit d'emblée mon plénipotentiaire. Il jeta son cigare, applaudit des deux mains, et me démancha le bras d'un shake-hands ultra-vigoureux, en s'écriant :

— Convenu !

Et il ajouta, comme l'eût fait Leduc lui-même :

— Ah ! ça va barder !

---

[2] N_2O *(Note du correcteur E.L.G.)*

La nouvelle de ces préliminaires se diffusa en quelques minutes dans tout Central-Mars. Les chefs vinrent me féliciter de ma victoire morale, tandis que les velus en faisaient de même auprès de Leduc. Amnistie générale pour les abandons de poste, déprédations et violences commises depuis le Banquet fut publiée par les mégaphones officiels, au milieu de la joie unanime. Les velus défortifièrent le Camp des Cylindres et les aérogares de rotatifs, les « citrouilles » cessèrent de monter la garde autour des dépôts d'explosifs et de la fabrique de *cractérite* ; et toute la population réunie et confondue sur l'Esplanade vint assister à la réconciliation des deux chefs ennemis – le « Patron » et l'Empereur – qui eut lieu sur la deuxième terrasse du Monument.

Leduc et moi échangeâmes une poignée de mains solennelle, tandis que l'hymne solaire et l'hymne velu s'unissaient dans une cacophonie charivarique. Et je soutins le regard haineux dont l'autre me vrilla, durant cette comédie. – Paix plâtrée, oui, mais la guerre sournoise continue, entre nous ! Tu sais, Leduc, que je suis un Terrien, tu me l'as dit, et tu en es plus persuadé que jamais. Toutefois, comme tu n'as aucun moyen de me convaincre, tu dois te taire. J'ai trop de partisans, n'est-ce pas ; – et même les velus, désormais !… À nous deux, hein ! Et comme tu dis, « ça va barder ! »

— Et maintenant, tout le monde au turbin ! mégaphona Leduc, comme un écho de ma pensée.

Les sirènes rappelèrent. Rotatifs et volvites, autos, motos, et piétons s'élancèrent vers les usines et les

chantiers… À neuf heures, toutes les machines de Central-Mars ronflaient à plein rendement.

C’était le service des Réincarnations qui avait le plus souffert du chômage. Un millier de recrues amenées par les transports aériens attendaient, parquées dans les cabanons spéciaux, la remise en marche des solénoïdes.

Affectant – pour les chefs qui nous entouraient – de s’incliner très bas devant Ma Majesté, Leduc me proposa de commencer par le Hall notre tournée officielle. Je consentis.

Hélas ! quelle triste surprise m’y attendait ! Les cinq sixièmes des postulants à la martianisation étaient des makis-mokokos, plus quelques sapajous, mandrills et papions. Ce grouillement simiesque mettait sous le plafond de verre une infection de ménagerie mal tenue, et je parcourais leurs rangs avec la hâte d’en finir. Mais tout au fond de la salle, devant les solénoïdes réservés aux Terriens, j’aperçus des prisonniers ligotés. Avec un douloureux pressentiment, je me dirigeai vers eux.

— Et ça, demandai-je d’un air faussement détaché – d’où ça vient-il ?

Le préposé – un gibbon noir aux bras démesurés – grimaça aimablement :

— Tahiti, Majesté. Arrivés hier.

Je m’efforçai de rester impassible sous le regard scrutateur de Leduc. Mais guidé par ce nom, je reconnus dans les misérables loques humaines affalées entre les

barrières, les déserteurs du Mont-Blanc, les ex-aviateurs, et en particulier Champoreau et Zanzi. Ce dernier serrait dans ses bras garrottés son chat-mascotte, Cognac, qui miaulait désespérément.

— Vous voilà, crapules ! ricana Leduc. Je vous l'avais bien dit, que je vous repincerais un jour ou l'autre. Vous vous êtes payé une bosse de rigolade, hein ? mais à cette heure ça va barder pour votre matricule !…

Et comme je faisais mine de m'éloigner :

— Comment R'rdô, vous ne voulez pas attendre un peu, pour voir ces lascars passer au solénoïde ?

Tous les Martiens, quels qu'ils fussent, du plus grand au plus petit, étaient très friands de pareil spectacle : mon indifférence eût été commentée fâcheusement, voire exploitée contre moi par Leduc. Je restai donc ; et, maudissant ma faiblesse et vouant aux Martiens une exécration nouvelle, je vis successivement boucler dans un panier oblong de fil de fer – une sorte de bourriche – et soumettre aux courants « psychostatiques » chacun des vingt-deux Terriens. Mais leur martyre fut bref : l'opération était vivement conduite ; déprimés par de longues souffrances, ils ne résistèrent presque pas, – et leur conscience d'hommes évanouie, ils se réveillèrent Martiens sans s'en apercevoir.

CHAPITRE XII

GARE LA BOMBE !

La vision télépathique de Raymonde sauvée du volcan ne s'était pas renouvelée, mais je conservais précieusement l'« apport » qu'elle m'avait laissé, la belle fleur des Andes aux sépales écarlates.

Lorsque le soir, après l'agitation de ma vie officielle, me rendait à la solitude et aggravait jusqu'à la plus affreuse détresse ma sensation écrasante d'abandon, je tirais de mon portefeuille cette relique desséchée, et je puisais dans la pensée de ma bien-aimée le courage de vivre encore et d'accomplir jusqu'au bout mon surhumain devoir.

Je me réjouissais de ce que sa bonne étoile l'avait empêchée de conduire les Derniers-Hommes à Tahiti, suivant leur intention première. Elle avait ainsi échappé avec eux à l'effroyable fin de la rafle. Je l'imaginais, en compagnie de l'abbé Romeux et des autres, terrée sur le versant de la Cordillère, en quelque abri sûr d'où elle ne bougerait plus jusqu'à la délivrance. L'idée qu'elle put y être surprise par les volvites me jetait parfois dans des crises de désespoir atroce, durant lesquelles la vue d'un visage martien me devenait intolérable. Je m'enfermais alors chez moi et condamnais ma porte à tous les visiteurs, depuis les puérils et innocents makis-mokokos,

avec leurs naïfs présents de citrouilles, jusqu'à mon dévoué Nazir-bey, – auquel je ne pardonnais pas de m'avoir amené comme consolatrice une jeune et jolie Nubienne.

En ces heures de détresse plénière, les souvenirs de notre passé commun se réveillaient avec une vivacité torturante. Les jours de Marseille, ceux d'Amiens, du Mont-Blanc, puis notre voyage au Caire, notre désincarnation, notre règne – m'apparaissaient comme autant de paradis uniformément auréolés de la gloire bienheureuse de notre union sans nuages, à travers les pires catastrophes extérieures.

Et le désir de retrouver ma bien-aimée s'hypertrophiait, démesurément, balayait toute autre considération, et je combinais pour la rejoindre les moyens les plus déments, qui me paraissaient simples et faciles, comme il arrive dans l'exaltation du délire ou des rêves opiacés… M'emparer d'un volvite, débaucher son équipage, qui me suivrait aveuglément – puis aller la rejoindre – et attendre avec elle et les Derniers-Hommes le départ des Martiens…

Mais tout aussitôt je rougissais de ma lâcheté, je me souvenais de mes engagements – : sauver la Terre, détourner l'invasion de Vénus. Je me roidissais ; je remontais du fond de l'abîme vers la lucidité, je me félicitais de savoir Raymonde à l'abri, je me réjouissais stoïquement de son absence, qui allait me permettre de jouer le grand jeu, sans risque supplémentaire pour elle.

Ma première tentative sérieuse d'intervention datait du Banquet. Et il s'en était fallu de peu que je ne réussisse à convaincre la folie mystique de tous les Martiens et à les expédier droit au Soleil… Leduc avait fait échouer mon plan ? Soit. Mais il n'était pas invincible : Mon prochain coup, mieux combiné, aura raison de lui ? et peu m'importe qu'il fasse plus que soupçonner ma qualité secrète de Terrien : il me suffit que mon pouvoir moral sur la grande majorité du peuple lui lie les mains à mon égard. C'est là un premier résultat, et de valeur !…

Cependant les jours passaient, et je ne trouvais rien d'exécutable. Les cylindres se multipliaient, – menaçant Vénus de l'invasion ; le tunnel se creusait – menaçant la Terre de la destruction.

De la destruction !… Et pourtant ! J'avais beau avoir une confiance absolue – trop justifiée par les résultats acquis – dans la science et l'industrie martiennes, je ne pouvais me persuader que le Tunnel-mine dût avoir cette épouvantable efficacité. J'appelais à mon secours mes faibles connaissances d'algèbre et de mécanique pour comparer la masse de la Terre à l'importance des forces mises en jeu… À moins de supposer à la *cractérite* et aux substances endothermiques du noyau planétaire une énergie brisante inconcevable ?… Je doutais. Et quand je voyais Leduc, l'œil fou, trépidant, incohérent et contagionné par l'âme hagarde des Machines, je me demandais si ce cabire ne s'exagérait pas le pouvoir de ses formules – je songeais à la tour de Babel – et je priais Dieu de confondre les Titans sacrilèges.

Une nouvelle fabrication avait commencé : celle de l'obus de rupture destiné à perforer la croûte terrestre laissée intacte au fond du Tunnel, et à livrer ainsi passage au feu central. En même temps, les vannes ouvertes en grand lâcheraient l'eau des réservoirs, de façon à remplir tout le volume de l'énorme puits – transformé en mine par le mélange et la combinaison instantanément explosive des deux éléments liquide et igné.

Un obus – une bombe plutôt ; – sphérique – 200 mètres de diamètre – un peu moins que le Tunnel, pour permettre sur son pourtour l'échappement de l'air comprimé par sa chute libre. Bombe à remplir de la *cractérite* qui s'accumulait dans des silos. Construite par segments transportés un par un sur le chantier du Tunnel, où leur assemblage aurait lieu sitôt la profondeur voulue atteinte et l'orifice dégagé.

Les travaux de creusement touchaient à leur fin. Grâce au procédé de désintégration moléculaire, on avait réalisé durant les six derniers mois une avance continue de onze et douze cents mètres par soixante minutes.

— Comme dans du beurre ! s'écriait Leduc enthousiasmé, en suivant la marche de l'aiguille qui enregistrait la descente régulière du trépan à l'intérieur de la masse terrestre.

Deux kilomètres cubes environ de déblais volatilisés chaque jour retombaient à l'état de poussière impalpable sur tout le nord de l'Afrique et le bassin de la Méditerranée. Aux abords immédiats du puits, la couche fuligineuse atteignait plusieurs mètres d'épaisseur et

transformait ce coin du Sahara en un paysage de suie. Des machines spéciales étaient occupées sans trêve à déblayer le poste-vigie, les hangars, et à rouvrir les chemins. À plusieurs reprises, des câbles de transmission se rompirent, comme jadis les fils télégraphiques sous le poids du givre.

C'était là de tous les chantiers celui qui m'attirait davantage. Comme homme, je voyais venir avec appréhension le jour où la trombe ronflante de matériaux microscopiques cesserait de jaillir du puits, mais la curiosité désintéressée du savant que j'avais rêvé d'être jadis s'éveillait à l'idée que ce jour-là il deviendrait possible de sonder, voire d'explorer ce boyau fantastique.

Je songeais aux découvertes que la géologie eût pu y faire, et je m'irritais de voir la parfaite indifférence des Martiens à cet égard.

La science terrestre avait jusqu'au bout progressé en liaison constante avec ses applications industrielles – la main dans la main, pour ainsi dire. Les tranchées vicinales, les carrières, les puits et galeries d'exploitations souterraines avaient fourni leurs documents à la science géologique, dont les hautes théories s'appliquaient ensuite à désigner le tracé des filons souterrains.

Sur Mars, on avait dépassé ce stade. Le machinisme s'était affranchi de la science spéculative et progressait à pas de géant sur la voie des applications uniquement pratiques, multipliant des créations aussi énormes et puissantes que les « dinosauriens » de l'époque primaire,

mais comme eux monstrueuses et sans avenir. Les ingénieurs du tunnel – non plus que personne à Central-Mars – n'avaient pas eu un seul instant le désir de se rendre compte des couches traversées, d'en prélever des échantillons. Et s'ils parlaient de visiter ses profondeurs, la perforation terminée, c'était par routine technique, pour s'assurer de sa verticalité, et pour voir si la vaste poche creuse rencontrée au kilomètre 5 (d'où accident grave et arrêt forcé des travaux pendant trois jours) ne risquait pas de compromettre la réussite de l'entreprise.

Les explorations *humaines* de la croûte terrestre n'avaient jamais dépassé la profondeur maxima de 3.000 mètres. Quand le creusement du Tunnel fut arrêté, il atteignait 4.000 *kilomètres*, et ce simple fait suffisait à bouleverser toutes les notions de la géologie classique. On avait pu, grâce à des sondages préalables, le forer entre deux « poches ignées » (celle qui fournissait d'acier le Camp des Cylindres et une autre à l'ouest) et le faire descendre presque jusqu'au contact du vrai noyau de « feu central ». Situé à 4.000 kilomètres de profondeur, celui-ci occupait donc le tiers environ du diamètre terrestre – c'est-à-dire beaucoup moins que ne lui assignaient les géologues terriens, presque tous partisans d'une distribution uniforme et très étendue des matières à haute température.

Mais, outre ce fait capital – et pressenti d'ailleurs par une minorité infime de savants au XIXe et au XXe siècles – quelles trouvailles paléontologiques allait m'offrir ce tunnel !… L'origine de la vie, qui sait ! les premiers êtres hypothétiques que la mauvaise conservation des terrains

« archéens » – gneiss et micaschistes – n'a pas encore permis d'identifier !

Une ventilation énergique avait, pendant deux jours après l'arrêt définitif de la trombe, purifié en partie l'atmosphère du Tunnel. On mettait déjà en place les arcs-boutants destinés à suspendre au-dessus de l'orifice le monstrueux obus de rupture, et j'imaginai d'abord qu'une benne nous descendrait, Leduc et moi. Mais nul câble n'aurait pu résister sur une pareille longueur, même à son propre poids ; et l'exploration eut lieu à l'aide d'un rotatif pourvu d'une chambre réfrigérante, car les pyromètres accusaient une température de 160 degrés vers le bas du puits.

Nous étions trois à bord de l'appareil : un seul pilote velu, moi et mon ennemi. De toute la durée de ce voyage, je ne quittai pas du doigt la détente de mon foudroyant, dissimulé sous ma cape et dirigé vers Leduc. Un geste suspect, et c'en était fait de lui.

Mais il ne songeait guère à moi. L'extase machiniste l'avait saisi et il contemplait dans un ravissement ces parois d'une verticalité absolue, zébrées par les éclairs de nos fanaux, entre lesquelles nous descendions à une vitesse folle, freinée de temps à autre par quelques tours d'hélices. J'étais amèrement déçu, car lors des ralentissements, je voyais que le pourtour du formidable tube avait été absolument vitrifié par le processus de désintégration, et qu'il présentait une surface partout pareille, sauf les teintes révélant les couches d'ardoise, de basalte, de porphyre, de granit.

Nous fîmes halte une première fois, au kilomètre 5, pour inspecter la caverne que le Tunnel avait rencontrée sur son chemin. Épargnée par la vitrification, cette lacune, de 150 mètres de hauteur et peu profonde vers le Nord et l'Est, s'étendait vers le Sud et l'Ouest en un gouffre d'ombre où se perdaient les feux de nos projecteurs. Il fallut y engager le rotatif, pour l'explorer…

Soudain, je me mordis la langue jusqu'au sang pour ne pas crier : sur le sol de la grotte, crûment éclairée par le jet de lumière froide, s'étalait un fantastique paysage… Toute une forêt, garnie de ses feuilles, – une forêt immobile, pétrifiée, descendue en bloc dans les entrailles de la Terre, avec un « compartiment » de l'écorce, jadis, à la suite de quel cataclysme ?… Et entre les ramures décolorées, quasi spectrales, des formes d'animaux – trois mâles et une femelle – groupés autour des restes d'un feu… Des animaux ? – Non ! Des Hommes !… des Hommes tertiaires !… Les Premiers-Hommes !…

— Regardez donc ! ne pus-je m'empêcher de balbutier, en agrippant le bras de Leduc.

— Eh ben quoi ? Y sont en pierre, R'rdô ; inutilisables ! vous ne le voyez donc pas ?

Et, comme on apercevait enfin la paroi terminale de la caverne, il donna brusquement au velu l'ordre de virer de bord.

— Lacune sans importance, grinça-t-il ; ne compromettra en rien le fonctionnement de la Mine.

Les ramures spectrales de la forêt pétrifiée se refermèrent sur la vision des Premiers-Hommes accroupis autour du Premier-Feu ; le rotatif regagna l'orifice de la deuxième section du Tunnel, et s'y enfonça de nouveau, vertigineusement…

Une émotion douloureuse me poignait. Je ne regardais plus rien. Je ne pouvais plus détacher ma pensée de ce souvenir prodigieux : les ancêtres lointains de mon espèce, entrevus tantôt, déformés par l'épaisseur hyaline de la carlingue. Moi, l'un des derniers humains, confronté à mon origine… Toute l'histoire de la civilisation réduite ainsi à ses deux termes extrêmes : les sauvages anthropopithèques et le détenteur des progrès conquis au long des millénaires… également destinés à périr dans quelques jours avec la planète maternelle !… Ô vanité des vanités !…

— Stop ! commanda tout à coup Leduc.

Et me désignant l'aiguille d'un manomètre dont il suivait la marche avec une préoccupation croissante :

— Huit atmosphères ! c'est fichu. Les parois de la cabine se gondolent. Nous n'irons pas plus bas, sous peine d'être emboutis comme à la presse hydraulique. Zut ! je n'y avais pas pensé… Remontons.

Un tel oubli, chez le meilleur technicien de Central-Mars, m'étonna. Mais j'y vis un nouveau symptôme de la réaction hypnotisante que les formidables travaux de l'industrie martienne exerçaient sur leurs créateurs, – comme si les forces inouïes extraites de la matière et réduites en esclavage s'étaient sournoisement vengées, –

comme si l'approche de l'exode avait saturé l'atmosphère de ferments de folie…

Sitôt notre retour de cette exploration manquée, l'assemblage de la Bombe commença. Les nombreux secteurs, coulés à l'usine sidérurgique et amenés à proximité du Tunnel, furent boulonnés entre eux et soudés à l'autogène, de façon à former bloc. Puis la monstrueuse sphère complétée, on passa dans ses deux oreillettes des chaînes à maillons gros comme le corps d'un bœuf, et on l'amena vers l'ouverture béante…

Et voici la bombe en place, prête pour le chargement. Suspendue au bâti d'acier, elle se balance au-dessus de la gueule du tunnel comme un prodigieux aérostat sphérique de quatre millions de mètres cubes !…

Mais ce n'est pas de gaz hydrogène, ni d'hélium, qu'on va l'emplir ; c'est la terrible *cractérite* manufacturée depuis six mois et accumulée dans les silos voisins qui va s'y engouffrer par centaines de milliers de tonnes. Un pont volant est établi entre la berge du gouffre et l'orifice supérieur de la Bombe, et sur ce pont muni de deux voies ferrées défilent à grande vitesse les wagonnets pleins d'explosif, qui se succèdent sans arrêt et reviennent à vide prendre une nouvelle charge. Inlassablement les wagonnets déversent à l'orifice de la Bombe leurs tonnes de *cractérite* qu'un transporteur hélicoïdal va déposer au fond…

Leduc rayonne. Insoucieux du danger (il a toutefois quitté sa sempiternelle bouffarde) il se démène au milieu des velus, va des silos à la Bombe et de la Bombe aux

silos, par le pont volant, jauge la diminution des uns, le remplissage de l'autre. Il passe des heures dans la Bombe, à surveiller le tassage de la redoutable substance. Il m'invite à l'accompagner ; et pour lui prouver qu'un Terrien est aussi brave que lui, j'accepte. Un wagonnet – plein de *cractérite*, divan moelleux, sur lequel nous nous asseyons à la turque – nous emporte vertigineusement sur le pont volant ; – nous sautons sur la plate-forme tandis que notre char improvisé bascule et repart vers les silos ; – et un descenseur nous entraîne…

Dans la Bombe : spectacle énorme, prodigieux, que nulle grotte, nulle « salle des géants », nulle « Mammoth Cave » du Kentucky n'ont jamais égalé ! Les rayons des projecteurs allument d'éblouissants reflets sur la concavité polie de cette sphère où nous sommes perdus comme des fourmis dans un potiron ! Là-haut, tout là-haut, s'ouvre l'orifice – : œil d'azur, où les wagonnets, chaque dix secondes, déversent leurs tonnes de *cractérite*, que reprennent, au bas du transporteur hélicoïdal, d'autres wagonnets à roues caoutchoutées. Le quart inférieur de la sphère est déjà bourré, et chaque nouvelle couche d'explosif est soigneusement damée par les pilons d'une équipe de velus… On dirait qu'ils préparent une salle de bal immense, au plancher de cendrée verte…

Mais quelle danse ! Il suffirait d'une étincelle…

Et la tentation me vient de la provoquer, cette étincelle, de tirer mon briquet, nouveau Jean-Bart, et d'enfoncer la mèche ardente dans ce sol où l'on marche pieds nus, par précaution. Ce serait instantané, sans

souffrance… Pauvre Raymonde !… Le Tunnel désormais inutilisable, la Terre sauvée, peut-être ?

Oui, mais les Cylindres ? Je ne puis pas. J'ai les mains liées… Et je viens chaque jour avec Leduc – entre deux visites aux Cylindres, dont une cinquantaine seulement restent à achever ; – et je surveille stoïquement les progrès du chargement, – et remplissage des réservoirs grands deux fois comme le vieux lac Moeris des Pharaons, ces réservoirs qui en dix minutes, les vannes ouvertes, feront déborder le Tunnel…

La tentation me reprit, impérieuse, et cette fois nul argument logique ne militait contre elle – le jour du Banquet final. Occasion splendide, au contraire, unique ! Toute la population de Central-Mars, à la réserve de quelques velus détachés à Syène, Khartoum et Alexandrie, et de cinq ou six équipages de volvites en chasse – 400.000 Terromartiens et un nombre égal de makis-mokokos – étaient réunis pour célébrer l'achèvement du Tunnel. La Bombe était chargée, amorcée, les réservoirs emplis, les appareils de déclenchement et d'ouverture des vannes connectés aux interrupteurs du kiosque des Cylindres… Si j'avais pu m'échapper de la fête, voler jusque-là, fermer le circuit d'allumage… ou bien encore agir directement sur les fils conducteurs, ici même ! C'était l'explosion de la Mine – peut-être la fin de la Terre, si les vannes s'ouvraient également et si Leduc ne s'était pas trompé dans ses calculs ; – mais aussi l'annihilation totale et définitive des infâmes Martiens, avant la mise à exécution de leurs

desseins monstrueux sur Vénus… Ce résultat valait bien le sacrifice de ma vie !…

Hélas ! de tout le banquet, de toute l'odieuse orgie consécutive qui se prolongea, aux lueurs des phares, jusqu'à l'aurore, le funeste Leduc ne me quitta point d'une semelle et me prodigua ses attentions les plus respectueuses en apparence… Mais quelle ironie diabolique luisait dans son œil vert !…

Le misérable m'avait deviné !

TROISIÈME PARTIE

L'ENVOL DES TITANS

CHAPITRE PREMIER

LA DIRECTION DES CYLINDRES

Comment n'y avais-je pas encore pensé ! La direction des Cylindres ? Mais c'est d'une simplicité enfantine ! C'est une affaire – non pas de moteur, de frein, de gouvernail, de « dérive », que sais-je – c'est une affaire uniquement de calcul et de départ exact ! Je me suis rongé pendant dix mois, j'ai dépensé à la recherche de ce problème des énergies mentales qui eussent été bien mieux employées à combiner, par exemple, le ratage de la Mine… Or, depuis dix mois, j'ai eu à portée de la main ce papier – il m'est passé sous les yeux, et je l'ai rejeté comme un calcul d'astronomie théorique, sans importance… Ah ! cette manie de R'rdô : jamais de titres, sur ses notes privées… comme moi, d'ailleurs !

Voici : – Étant données les 3 constantes : V = l'attraction de Vénus ; T = la vitesse tangentielle de la Terre à la latitude de Central-Mars ; Sg = l'accélération due au *solar* ; – et la variable *temps* = f, – on obtient la série d'équations…

Mais il est préférable de dire tout de suite ce que j'ai tiré de ces rébus, dont le déchiffrement m'a pris deux longues soirées (et pas un seul bouquin d'algèbre sous la main !)

La trajectoire des Cylindres, au départ de la Terre, n'est pas uniquement déterminée (comme je le croyais à

première vue) par ce *solar* dont les propriétés paradoxales me faisaient oublier tout le reste. Ils participent encore de la vitesse tangentielle due à la rotation de la Terre, et cette impulsion (près de 400 mètres à la seconde pour la latitude du Caire) à peine diminuée par la traversée de l'atmosphère, va les dévier d'un certain angle. Il s'agit d'utiliser cette déviation et de la combiner avec l'attraction de Vénus pour que les Cylindres soient captés au passage et abordent sur cette planète.

Mais l'attraction de Vénus ne peut être efficace et l'emporter sur les autres forces que si elle s'exerce dans une certaine zone. Si Vénus se trouve en dehors de cette zone lorsque les Cylindres couperont son orbite, elle sera incapable de contre-balancer l'influence énorme du Soleil.

Et cette zone efficace est restreinte ! À quelques minutes d'intervalle, les projectiles iraient, ou bien aborder sur Vénus – ou bien raser son atmosphère avec une trop grande vitesse pour être retenus, et filer droit sur l'Astre central.

L'heure possible du départ est comprise, pour le 10 mai, – après-demain – entre 11 h. 22 et 11 h. 54. Plus tôt ou plus tard, c'est le Soleil assuré…

Avec quelle sombre joie je viens de compléter cette analyse ! Avec quelle héroïque ivresse j'entrevois le moyen d'agir sur la course des Cylindres, au moyen des dispositifs du Kiosque !

Quoi qu'il doive résulter de mon intervention, le sacrifice de ma vie est fait, et quelque chose de l'impitoyabilité martienne se reflète dans ma résolution.

Raymonde ? – Je ne dirai pas que je m'habitue à son absence. Non, je ne proférerai pas ce blasphème. Au contraire, le plus pur de son âme vit en moi, en mon souvenir idéalisé des jours heureux. Mais devant ce geste grandiose à accomplir, c'est comme si mon égoïste personnalité se résorbait dans quelque chose de plus vaste, dans la conscience de la Terre. Et les joies mêmes de l'amour, les plus hautes de l'existence individuelle, me paraissent mesquines, vues de ce sommet héroïque. Ne les avons-nous pas goûtées, d'ailleurs, dans leur plénitude ? N'avons-nous pas vécu ? Qu'est-ce qu'un an, dix ans, vingt ans de plus apporteraient à notre union sublime ? De retrouver quelques fois le niveau suprême où nous avons atteint dans la plénitude de nos forces et de notre confiance ?… Dès lors !…

C'est ainsi que je m'exerce au stoïcisme, que je bande tous les ressorts de mon âme, que j'éprouve la tension vibrante de cette catapulte que doit devenir, au moment décisif, ma volonté, pour projeter ma vie en holocauste planétaire.

Les sournoises insinuations de l'instinct conservateur voudraient en vain me rassurer, me persuader que j'ai quelques chances, que je pourrai accomplir tout mon devoir et m'en tirer… Je préfère ne pas me mentir à moi-même.

Pour de certaines considérations techniques dont je n'ai pas demandé le détail – difficultés d'isolement électrique, je pense – Leduc a fait aboutir toutes les commandes de la dernière heure au kiosque, et non pas à l'intérieur d'un cylindre.

Il n'en résulte aucunement que l'opérateur chargé de la manœuvre soit condamné à rester sur Terre après le départ des véhicules transsidéraux et à périr victime du Tunnel. Les mécanismes une fois déclenchés, il lui reste vingt minutes pour réintégrer son cylindre et en bloquer l'obturateur, avant que ne jouent – dans l'ordre et aux intervalles voulus : – 1° les capuchons parasoleils – 2° la bombe – 3° les vannes.

Cette fonction suprême n'a donc rien de périlleux – en principe – et c'est moi, le Souverain-Pontife et l'Empereur des Martiens, qui vais être chargé de lancer mon peuple sur la voie du paradis solaire – *via* Vénus. La chose m'a été annoncée officiellement ce midi, au banquet célébrant l'achèvement du dernier cylindre, par une députation de sous-mages et de velus, au milieu d'applaudissements unanimes…

Leduc n'a rien dit. Il ne pouvait protester, l'honneur m'étant dû. Mais, de toute évidence, il a pris ses précautions.

Lesquelles ? Si son fameux : « Terrien ! » est, comme j'ai tout lieu de le croire, plus qu'une injure improvisée et sans portée, il doit (ne prenant jamais de notes pour lui-même) me supposer ignorant de ce que savait R'rdô. Il présume donc que je déclencherai le départ des Cylindres

à l'heure convenue – et pas plus tôt ni plus tard – mais que j'omettrai sciemment de toucher aux dispositifs de la Bombe et du Tunnel. Par conséquent, il aura soin de les rendre solidaires les uns des autres, afin que le cataclysme se déchaîne automatiquement.

Ceci me paraît du moins le plus probable.

Que j'essaye de vérifier les connexions ?… À quoi bon ? je suis trop novice en la matière pour lutter de ruse avec le Directeur-technique : le kiosque est surveillé, je serais vu tripotant les fils, et Leduc averti… La preuve matérielle qu'il cherche contre moi, il l'aurait alors…

Non. Rien de ce genre. Mon devoir est de mourir avec la Terre… Mais Vénus sera sauvée.

Adieu vat !… Encore trente-et-une heures !

CHAPITRE II

LA PÉNULTIÈME ROTATION

Je voudrais me recueillir, au matin de ce jour où pour la dernière fois depuis les Origines, la Terre exécutera sur elle-même une révolution *complète* ; je voudrais méditer sur l'aventure inouïe qui se prépare ; dire adieu au passé de l'humanité, aux souvenirs de mon être éphémère, qui seront demain dispersés dans le gouffre de l'infini sidéral… Mais le moyen de réfléchir, avec ce redoublement tumultueux de l'orgie martienne, qui n'a cessé toute la nuit de déferler sous les fenêtres du Palais-Rouge !

Car tout est prêt. Depuis avant-hier soir. Plus rien à faire : on attend le départ. Et cette oisiveté forcée s'inquiète sur place, s'agite, se monte, s'exalte, de plus en plus. L'orchestre du Monument – orgues et cuivres électriques, bruiteurs et sirènes – fait alterner les accents des hymnes « velu » et « citrouille », repris en chœur par toute la ville, avec de sauvages airs de danse qui mènent sur l'Esplanade de formidables sarabandes terminées en confuses bagarres où les mâles simiesques, poursuivant et terrassant les femelles de tout genre, sont houspillés à leur tour par les Terromartiens, parmi les cabrioles effrénées et les accouplements délirants des makis-mokokos dont les glapissements suraigus dominent les paroxysmes de cris unissant tous les gosiers.

Et la gloutonnerie se vautre pêle-mêle avec les danses et les stupres. Les réserves des frigorifiques sont pillées et gaspillées, en ce dernier jour de Central-Mars. On ne veut rien y laisser. Faute de pouvoir emporter, on absorbe ; on s'empiffre de mangeaille ; des montagnes de fruits déboulent sous les pieds, font trébucher ; des entrecôtes de baleine et des carcasses d'éléphants jonchent les dalles, dépecées au hasard des appétits ; et des tonneaux sont roulés, mis en perce et lapés à la régalade ; des foudres sont défoncés, on s'y baigne, des makis-mokokos y plongent avec des *ploucs* de grenouille et nagent, buvant toujours, tant qu'ils finissent par y flotter, ivres-morts, le ventre ballonné, – aussitôt agrippés par vingt pattes avides, rejetés hors de la cuve et remplacés par d'autres…

Les chefs de mon état-major, accompagnés de Leduc et de ses contremaîtres, viennent me rendre leurs hommages coutumiers… Ceux-là semblent déjà *partis.*

Je m'étais presque habitué à ces êtres hybrides, à ces monstres d'âme étrangère, je m'étais accommodé à eux – tout comme eux s'étaient en partie adaptés à la vie terrestre, subjugués par l'influence du milieu qui crée les races. Mais à présent ils me sont plus lointains et odieux que jamais. Ce sont les Martiens en route, à la conquête du Soleil, et d'abord de Vénus, dont ils rêvent la dévastation.

Leduc et ses contremaîtres, surtout, bâillent, désorientés, comme déjà en proie aux vapeurs stupéfiantes du protoxyde d'azote. – Démoralisation de

techniciens désœuvrés, d'âmes mécanisées, de cerveaux d'acier, qui n'ont plus rien à faire qu'attendre…

Mais un formidable fracas de ferraille, suivi de rugissements d'une gaîté démoniaque, retentissent au dehors.

— Nos fidèles velus s'amusent ! lance le Patron, qui devine.

Et l'écran du périscope N.-W. nous montre, dans la gare du réseau d'Alexandrie, une capilotade de trains et de locomotives que les velus ferroviaires – pour voir – ont lancé à toute vitesse les uns contre les autres.

Çà et là retentissent parmi l'énorme rumeur de la ville, des bruits de verre cassé, des écroulements, des explosions, encore isolées et modestes, mais qui chargent l'atmosphère comme d'un vertige tourbillonnant de destruction.

Évidemment, il suffirait de laisser tout là, puisque la Terre même va sauter. Mais non : cette exécution en masse, à laquelle ils n'assisteront pas, ne peut satisfaire les Martiens. Il leur faut exercer en détail leur manie de méthode. – On n'a plus besoin de tout cela ? que tout cela disparaisse !

Et Leduc et ses chefs-velus regardent, tentés, la besogne suppressive qui s'amorce de côté et d'autre. Ils rêvent au moyen de la rendre technique et industrielle, de faire, pour passer le temps, comme une répétition générale de ce qui va se passer sur Vénus. Ils piaffent, et voudraient s'éclipser, sous prétexte de « surveillance ».

C’est à regret qu’ils m’accompagnent d’abord au Hall de la Réincarnation.

Car les solénoïdes marchent encore. Grâce à l’abolition des vivres, il y a plus de place qu’il n’en faut dans les Cylindres, et j’ai feint de céder aux instances des charitables makis-mokokos, pour débarrasser la Terre – au cas où un hasard la sauverait – de la plus grande partie des âmes errantes qui souillent son atmosphère. Depuis huit jours, les solénoïdes acceptent les petits animaux : – on prévoit tout un cylindre de rats et cobayes, endormis au protoxyde d’azote et superposés par couches régulières dans l’épaisseur de chaque étage. Et c’est, aux abords du Hall et dans le Hall même, une procession grouillante de rongeurs.

Tels jadis les dieux de l’Olympe grec, selon Diodore, se réfugièrent en Égypte, fuyant la révolte des Titans, et se cachèrent sous la forme des plus vils animaux, voici que, par une ironie singulière, les Titans sont à leur tour contraints – et dans cette même Égypte ! – de revêtir des déguisements plus abjects encore !

Oui, plus abjects, car les âmes, affolées par l’approche de l’exode, font des efforts frénétiques pour se réincarner. Plus de choix ; tout ce qui a vie leur est bon, jusqu’aux araignées, cloportes, mille-pattes, jusqu’aux mouches ! Même avant le décret actuel de tolérance, les préposés aux solénoïdes étaient harcelés par une croissante invasion d’insectes. Et à cette heure, ce sont des nuées de diptères qui bourdonnent dans le Hall. Lorsque nous en sortons, c’est un véritable tourbillon de

reconnaissance ailée qui nous escorte à travers la ville, pour gagner les Cylindres.

Quelques derniers rotatifs et volvites, ramenant les Martiens détachés au dehors – à Khartoum, Syène, Alexandrie, en Amérique, au Tunnel – s'abattent sur les aérogares. Et le retour de ces appareils qui ne doivent plus servir, est pour les velus aviateurs l'occasion d'un nouveau jeu. Rotatifs et volvites, sans personne à bord, mais l'accélérateur à fond de course, s'élancent verticalement, et leurs hélices tournant, leurs « trompes » fusant jusqu'à extinction, leur font exécuter les vols acrobatiques les plus baroques, avant la disparition et la chute finale derrière l'horizon.

Mais ils ne sont pas seuls en l'air, et d'autres ascensions provoquent l'enthousiasme bruyant de la foule. Pareils à ces baudruches de foire gonflées à l'hydrogène, des animaux – une vache, un hippopotame, un éléphant, des moutons – s'élèvent, les pattes raides, tout droit vers le Soleil, indéfiniment. Et à notre stupeur, des objets variés commencent à prendre le même chemin : tables, bouteilles, pantalons vides comme tirés par l'extrémité d'une jambe…

— Ah ! les bougres ! s'écrie Leduc. Quelle bonne blague !

Et au pas gymnastique, il nous entraîne vers l'usine de *solar*, au milieu d'une foule de plus en plus dense.

Devant la porte de l'usine, deux ou trois cents velus se bousculent à grands cris autour d'une cuve à moitié pleine de la substance héliophile qu'une bâche protège de

l'ardeur solaire. À coups de pinceau, ils badigeonnent tous les meubles et ustensiles qui leur tombent sous la main, et que d'autres velus s'empressent de porter en pleine lumière, où ils prennent leur essor.

— Patron ! Patron ! ça arrivera sur Vénus, n'est-ce pas ? on les retrouvera ? glapissent les déménageurs improvisés.

Mais Leduc hausse les épaules. Il y a pardieu bien pensé, à expédier « tout le bazar » par le même chemin, de conserve avec les Cylindres ; mais si l'on doit retrouver là-haut tout ce qui à été fabriqué ici, ça ne vaut plus la peine de changer de planète !

— Non, velus ! Table rase ! Et tout recommencer sur nouveaux frais ! Vous ne voudriez pas…

Des hurlements d'épouvante, d'horreur et de surprise lui coupent la parole. À deux pas de nous, un maki-mokoko, qui s'est faufilé dans les rangs des velus, et que les pinceaux giclants ont à son insu barbouillé de *solar*, perd pied, entraîné par l'attraction lumineuse.

— « Au secours ! au secours ! » piaille le misérable, gigotant, la tête en bas, à deux mètres du sol. Un autre maki-mokoko bondit, s'agrippant à ses mains, retenu à son tour par deux collègues cramponnés à ses jambes, des bras et de la queue. Mais la force ascensionnelle du *solar* l'emporte, les quatre petits animaux, liés en une grappe hurlante, montent, montent toujours ; et une explosion de rires homériques salue leurs gesticulations désespérément grotesques, jusqu'à leur disparition finale dans l'éblouissement solaire. Car le Martien est sans-

cœur, la pitié est étrangère à sa psychologie, et le sort affreux de leurs frères – asphyxie, puis congélation – n'émeut en rien les assistants.

— Prenez les Cylindres, c'est plus sûr ! ricane Leduc. Et nous poussons plus loin, sans qu'il songe à confisquer aux velus leur périlleux jouet.

Mais le gaspillage de la *cractérite* – dont il reste plusieurs tonnes, à l'usine – appelle quand même un semblant de précautions : une dose de 100 grammes, avec la manière de s'en servir, sera distribuée aux personnes de bonne volonté – de quoi faire sauter un immeuble ou deux.

Et les explosions se multiplient, avec le fracas des écroulements. Pourvu que les Cylindres, le Palais-Rouge et le Monument soient épargnés, pleine licence de raser Central-Mars est concédée aux Pèlerins du Soleil par le Directeur-technique.

Il les encourage même, et leur prête la main. Arrivés à la Source du Fer-Central – ou plutôt devant l'énorme bassin où elle retombe comme un jet d'eau – nous voyons les velus des chantiers sidérurgiques s'efforcer de capter la gerbe incandescente pour la transformer en une lance d'arrosage incendiaire. Leduc n'y tient plus, et leur détache deux contremaîtres qui organisent les travaux. Canalisation de platine, avec rallonges à volonté ; poignées isolantes : – au bout de dix minutes, l'engin fonctionne à souhait et projette dans un rayon de deux cents mètres, sous tous les angles souhaitables, le feu liquide. À son contact, les dalles et les parois de cristal

éclatent, les métaux se tordent et entrent en fusion, tout ce qui est combustible s'allume, et la pluie de fer fluide, s'abattant sur les débris fumants des usines incendiées par elle, les arrose et les encroûte d'une carapace de fonte bientôt solidifiée.

De toutes parts, les clameurs triomphales de la folie destructive se mêlent aux explosions et aux écroulements. Une âcre fumée tourbillonne, emplit les rues par lesquelles nous battons en retraite vers le Palais-Rouge, où nous finissons par nous réfugier, tandis que sous nos yeux se consomme la destruction méthodique.

Les sous-mages regardent avec sympathie ; Leduc et ses contremaîtres, congestionnés d'intérêt, applaudissent au spectacle…

Bûcher de Sardanapale ! Incendie de Persépolis par Alexandre ! Sacs de Syracuse, de Corinthe, de Rome, de dix mille cités ! Pétrolisation de Paris par la Commune ! Bombardements et incendies de n'importe quoi par n'importe qui ! Destruction de Central-Mars par les Martiens !… Voilà donc le résultat final où aboutissent les efforts de l'intelligence et de l'industrie, quelle que soit la civilisation qui les a engendrés !…

Vers 17 heures, le Patron lui-même admet que cela ne peut durer toujours et qu'il est temps d'aviser. Si l'on suit le plan primitif, qui était de faire embarquer tout le monde dans les Cylindres deux heures avant le départ, une bonne moitié des Martiens restera sur Terre, car ils seront, demain matin, abrutis par leur « bordée » et hors d'état de se lever. Où coucheraient-ils, d'ailleurs ? Les

phalanstères ne sont plus que ruines fumantes ou débris déchiquetés par la *cractérite*. Déjà maintenant, la plupart des rues sont impraticables.

On décide que Terromartiens, velus et makis-mokokos, tous sans exception, coucheront à bord des Cylindres et n'en sortiront plus jusqu'à l'heure du départ. Pour plus de sûreté, d'ailleurs, on « donnera » tout de suite le protoxyde d'azote.

Et pour la dernière fois, les sirènes du Monument élèvent leur voix familière ; les mégaphones proclament l'ordre absolu de rallier le Camp des Cylindres, où il sera procédé à l'embarquement immédiat… Et je déclare que les retardataires ne seront plus acceptés après 21 heures.

Dans l'un des rotatifs gardés au Palais-Rouge, l'état-major au complet se transporte sur les lieux, afin de surveiller les opérations.

Voici les Cylindres – ou plutôt les capuchons de toile blanche qui protègent de la lumière diurne leur revêtement de *solar*. Rangées par vingt de front, ces espèces d'énormes tentes s'alignent en quinconce sur des kilomètres. Il y en a deux mille ; et je connais assez leur capacité pour savoir que toute cette foule qui commence d'arriver par théories innombrables y tiendra sans difficulté.

Leduc et ses chef velus se multiplient, règlent à coups de mégaphones le rassemblement des équipes autour des cylindres. Chacune d'elles est dotée à l'avance d'un numéro d'ordre, et une répétition générale a, voici deux jours, assuré l'exactitude et la précision des

manœuvres. Aux lueurs des phares, qui s'illuminent dans le crépuscule, Terromartiens, velus et makis-mokokos – plus les réincarnés de la dernière heure, rats, cobayes, et le flot d'insectes bourdonnants et d'araignées grouillantes – démêlent peu à peu leur confusion et prennent leur place désignée… Puis vient l'appel nominal des matricules par les chefs d'équipe ; le ralliement, à coups de sirènes, des retardataires ; et s'engouffrant sous les tentes, les Pèlerins du Soleil font retentir de leurs pas pressés les escaliers métalliques des Cylindres.

Toute une demi-heure, ce roulement sourd ne cesse de retentir, tel un tonnerre souterrain ; des claquements d'acier lui succèdent : ce sont les couvercles des « trous d'homme » qui se rabattent et que l'on boulonne solidement sur leur monture étanche… À l'intérieur de chaque cylindre, les vapeurs de protoxyde d'azote se dégagent et plongent les Martiens dans un sommeil béat dont ils ne se réveilleront plus que sur Vénus – croient-ils…

Un seul cylindre est encore ouvert, et libre d'occupants : celui de l'état-major. En effet, Leduc et ses trois acolytes habituels, mes sous-mages et moi, nous passons la nuit sur Terre. Demain, dans la matinée, tous s'embarqueront à leur tour, sauf moi qui resterai jusqu'au dernier moment pour déclencher les mécanismes fatals…

Et, du rotatif qui nous emmène au Palais-Rouge, je jette un long regard sur le kiosque où va demain se jouer le sort de deux planètes.

CHAPITRE III

PARTEZ !

Accoudé au balcon de mon appartement, je veille, seul devant la nuit scintillante que ne voile plus l'éclat odieux des phares martiens. Silence énorme. Là-bas, derrière Central-Mars en ruines, les deux mille Cylindres dorment, sous leurs capuchons. Nul autre bruit que, très loin, un appel d'hyène ou de chacal, et de temps à autre, par une fenêtre ouverte de l'étage inférieur, les ronflements ignobles de Leduc ou d'un autre.

Baigné dans la douceur du ciel égyptien, je contemple la nuit, – la Dernière-Nuit ! Demain, le Tunnel et la Bombe qui attendent l'étincelle déflagratrice auront fait leur besogne, et tout sera fini ! À la ronde des mondes, qui déploie sous mes yeux les joyaux de ses constellations, il manquera la Terre…

La Terre en moins… Il arrive que des astronomes, en révisant la carte des cieux, s'aperçoivent qu'une étoile, jadis de première grandeur, a totalement disparu, emportée par quelque mystérieuse catastrophe… Ah ! si du moins tous les globes de l'Univers s'apitoyaient sur le sort de la Terre ! si l'infini prenait le deuil de la planète anéantie !… Mais combien de nos frères célestes lui feront l'honneur de se demander ce qu'elle a bien pu devenir ?

La Terre… une des plus petites planètes du système solaire. Elle brille, resplendissante et bleue, au ciel de Mercure et de Vénus ; on la voyait de Mars ; on la voit encore de Jupiter, comme une « étoile du matin » et du soir ; mais Saturne la distingue à peine, noyée dans les feux du Soleil, tel pour nous Mercure, que pas un homme sur mille n'avait aperçu de sa vie… Et au-delà de Saturne, pour Uranus, Neptune et la Transneptunienne – la Terre est invisible ! Inexistante !… Inexistante ! pour le reste de l'Univers infini. – Pour les milliards de planètes gravitant autour des innombrables soleils de la Galaxie – pour les autres galaxies de l'infini – la Terre est déjà comme si elle n'existait pas, et sa disparition passera inaperçue…

Qu'importe !

Pour la dernière fois de ma vie terrestre, je contemple la nuit étoilée, je dilate ma pensée, j'embrasse l'infini sidéral – et une fierté sublime me redresse, à songer : « L'Homme n'est qu'un roseau, mais il est un roseau pensant… » Et je supplée le texte de Pascal par cette paraphrase : Tout l'Univers peut se coaliser pour me détruire ; mais je le sais, et je contiens l'Univers !

Apaisement souverain, vaste comme le ciel avec lequel je communie, où je suis déjà plongé par ma pensée éternelle, ni plus ni moins que je ne le serai demain : – seule, mon existence éphémère, mon avatar dans ce corps passager, avec ses joies et ses douleurs, s'évanouira sans retour…

Et presque à mon insu, ma main tire lentement la fleur des Andes, la fleur aux sépales écarlates… Et je songe à ma bien-aimée, là-bas, de l'autre côté de la Terre qui nous sépare… Et dans un élan sublime je bénis la mort, car elle va nous réunir : plus fort que la mort, l'amour va confondre nos âmes, et pour jamais cette fois, sur les ruines du monde !

Je contemple la nuit. Fortifiée contre les mesquins soucis individuels, mon âme se laisse envahir par de vastes rêves, par des tableaux grandioses qui ressuscitent pour moi les destinées de la Terre. Comme celui qui se noie voit défiler en quelques secondes toute sa vie, le passé de la Terre panoramiquement se déroule en moi : – j'incarne la conscience suprême de la planète qui va mourir.

Je revois tout le passé de la Terre…

Éveil premier à l'existence, tourbillon isolé de matière cosmique s'arrachant du Soleil originaire – et durant des myriades de siècles virant sur son orbite à l'état de soleil minuscule. Puis au contact de l'Espace glacé, la surface perdant peu à peu sa chaleur, condensant les métaux vaporisés en formidables averses ignées qui ébauchent une pellicule pâteuse – une croûte sur laquelle les eaux s'abattent à leur tour en océans bouillants. Au sein des mers primaires où cataractent les orages, naît la vie rudimentaire des cellules amorphes – s'agrégeant peu à peu en êtres complexes, ébauchant les flores et les faunes : polypes, trilobites, poissons ganoïdes. Sur les terres émergées, brûlantes encore, se dressent dans l'opaque vapeur d'étuve que perce à peine

l'œil blafard d'un soleil énorme : lycopodes géants, calamités, sigillaires, cycas, fougères arborescentes. Aux embouchures marécageuses des fleuves, leurs troncs s'entassent, préparant les houilles futures, où se fossiliseront araignées, myriapodes, et les crustacés fantastiques, et les libellules de l'envergure d'un corbeau… Et les siècles défilent ; et au fond des mers les futurs continents accumulent, par millimètres annuels, leurs assises de coquilles microscopiques et de madrépores… Et voici la période secondaire – les ammonites larges comme des roues de chariot – les reptiles géants : brontosaure, iguanodon, plésiosaure, ichthyosaure, et le monstrueux diplodocus, et les ptérodactyles inaugurant la conquête de l'air par les futurs oiseaux. Et la flore se complète, les fleurs s'épanouissent, et les mammifères du Tertiaire détrônent les reptiles : voici le paléonthérium, le dinothérium, le machairodus ; et les mastodontes et les mammouths – les mammifères, étirant leur série jusqu'à son couronnement : – l'Homme, surgi animal et nu, mais ayant dérobé, Prométhée, le feu sacré de l'intelligence à l'Esprit universel épars dans la Nature.

Et les civilisations naissent et se développent, depuis l'humble tribu nomade de l'âge de pierre ; on découvre le feu, le bronze, le fer… Et voici l'Histoire : batailles, héroïsme, ignominie, sainteté, science, ignorance, folie, sagesse, empires surgissant, s'écroulant, se remplaçant. La Chaldée, Babylone, l'Assyrie, l'Égypte, la Grèce… Et Rome, ouvrant au monde conquis les espoirs d'un développement pacifique ; et le christianisme sapant les dieux de l'Olympe ; et l'inondation des Barbares – le

Moyen Âge, l'empire d'Orient, les Arabes ; et l'Occident retrouvant la Tradition perdue : Italie, France, Espagne, Angleterre, Allemagne… Et la Réforme ; et le XVIIIe siècle, l'esprit-nouveau de la Révolution… le XIXe et le XXe : la Science triomphante, l'industrie progressant à pas de géant, d'une allure toujours plus accélérée, vertigineuse – chaque progrès de l'intelligence accaparé par les Instincts et mis au service des Ténèbres – jusqu'au jour des communications interplanétaires et de la Catastrophe…

Que serait-il advenu, pourtant, si l'Homme était resté maître de sa planète, s'il avait poursuivi son évolution, à l'abri des envahisseurs martiens ? Aurait-il fini par se dégager des rémanences ataviques, par s'élever jusqu'à l'état de surhomme, plus intelligent qu'instinctif ? Ou bien, arrivé au bout de ses destins, était-il condamné à périr d'une façon ou d'une autre, comme toute espèce trop différenciée ?

Cependant « l'aurore aux doigts de rose » du vieil Homère écarte les voiles de la nuit. Les étoiles se dissolvent dans la lumière épandue de l'azur égyptien. À l'orient, Vénus, diamant céleste, palpite dans la clarté grandissante, – se noie dans les feux du Soleil qui se lève… pour la dernière fois sur la Terre…

— Debout là-dedans : à vos numéros ! hurle jovialement Leduc, qui tambourine aux portes des chefs.

Et le Palais Rouge s'emplit de rumeurs et de rires brutaux ; sous-mages et velus s'interpellent d'une

chambre à l'autre, et leurs voix résonnent au loin sur l'Esplanade, par les fenêtres ouvertes.

— Beau temps pour voyager ! blague l'un.

— Et celui-là, il va rester ? Pourquoi ne l'emmène-t-on pas ? s'inquiète Nazir-bey, qui montre au haut du Monument le Mage de l'Obus toujours détraqué et le bras pointé au zénith.

— L'obus pourrait servir, en tout cas !

— Laissez donc ces vieilleries, tranche Leduc. Nous ferons mieux sur Vénus !

Mais cette bonne humeur ne se soutient pas. Le copieux déjeuner qu'ils tirent de boîtes de conserves et arrosent d'un flot de champagne alourdit les Martiens. Dès neuf heures, ils parlent d'aller se mettre au frais dans les Cylindres, car ici la chaleur augmente, et la distribution des liquides réfrigérants a cessé depuis la destruction de l'usine.

Leduc, lui, craint de manquer l'heure du départ ; à tout instant il consulte son chronomètre.

Je suis sur des charbons : s'ils allaient s'attarder jusqu'au dernier moment, vouloir assister à la manœuvre des interrupteurs ! – Et je dois cacher mon impatience.

À 9 heures 20, on se décide.

— Je dormirais volontiers, déclare Nazir-bey.

— Au protoxyde d'azote, renchérit un second.

— Ça doit être fameux ! hasarde un troisième.

— Puisqu'il n'y a plus rien à faire… conclut le Directeur-technique.

Mais durant tout le trajet à bord du rotatif, je sens peser sur ma nuque, intolérablement, son regard.

Je les accompagne jusqu'à la passerelle qui mène au « trou d'homme » du cylindre. L'un après l'autre, ils s'inclinent devant moi et s'enfoncent dans l'orifice béant.

— Et attention, hein, R'rdô ! fait Leduc, resté le dernier. Pas de gaffe dans la manœuvre ! À tantôt !

Il disparaît à son tour, mais sans que j'entende le bruit de ses pas sur l'escalier de fer… Il va me surveiller de loin, probablement…

Avec une désinvolture affectée, je sors de dessous le capuchon – qui a l'air d'une tente de cirque forain – et sans me retourner, je me dirige vers le kiosque.

C'est, au N.-E. de la plaine des Cylindres, un léger abri de verre, grand comme une cabine d'aiguilleur, d'où l'on découvre l'immense camp et la multitude des bâches abritant les dômes *solarisés*. Mais je ne m'attarde pas à ce spectacle trop connu. Voici, à l'intérieur, le tableau de commande – qui ne servira qu'une fois ! – plaque de cristal grossier où sont encastrés les interrupteurs. Il y en a trois. Celui de gauche (n° 3) donne le courant aux dynamos des vannes. Au centre (n° 2), la mise à feu qui doit précipiter la Bombe. À droite (n° 1), arrachement simultané de toutes les bâches et envol des Cylindres.

Ma résolution est inébranlable : dans cinq minutes – et non dans deux heures, comme il siérait pour envoyer les projectiles sur Vénus – je rabattrai la manette n° 1. Mais si je puis éviter que ce déclenchement ne fasse jouer les deux autres… Et j'examine le réseau des fils qui s'entrecroisent derrière le tableau, j'essaye de m'y retrouver dans les connexions…

Un léger crissement de semelle sur la dalle du seuil… Je me retourne :

Leduc !

Il ne dit rien. Il s'avance vers moi, un rictus diabolique aux lèvres. La baguette de son foudroyant dépasse de la poche où sa main droite est enfoncée.

— Ha ha ! R'rdô, nous prenons une petite leçon d'électricité pratique !

Mais je n'attends pas le geste meurtrier qui va suivre infailliblement ce sarcasme. J'ai bondi, en avance sur lui d'une fraction de seconde ; je l'ai empoigné à la gorge, des deux mains, tandis que ma jambe gauche enserre son flanc droit et paralyse sa main. Son mouvement de recul me fait perdre l'équilibre ; je l'entraîne dans ma chute – lui dessous, par bonheur. Et je serre, je serre frénétiquement ce gosier dont le larynx craque sous mes doigts crispés, – les ongles de sa main gauche enfoncés dans mon poignet. J'ai la jambe prise sous lui, et je le sens sursauter comme un sommier élastique. Il lance des coups de pied dans tous les sens, et m'entraîne peu à peu – vers le Tableau ! Et, profitant de ce que j'ai un instant détourné la tête, il me happe une oreille. Ses dents

s'incrustent. Je secoue, j'étrangle plus fort. Il lâche avec un rugissement étouffé. Mais j'entends – horreur ! – le déclic d'une manette rabattue par son talon ! – Laquelle ? Mon énergie s'exaspère dans mes poings ; une rage subite me referme les mâchoires sur son nez, qui passe à portée ; et des dents et des poings, je tiens bon, indéfiniment – avec la hantise folle de savoir quel interrupteur… Ses grognements s'affaiblissent ; ses ongles se relâchent ; les muscles de son corps mollissent ; encore un soubresaut, un râle… C'est fini. La figure violette, les yeux exorbités, la langue pendante et noire, les membres flasques, il ne bouge plus. Il est mort. N'importe : je tire de sa poche le foudroyant et le décharge dans son crâne qui explose avec une atroce odeur de viande brûlée…

Le Tableau !… L'interrupteur de la Bombe est intact ! c'est celui des vannes que Leduc a déclenché ! Ils ne sont pas solidaires ! Et tremblant d'un espoir que je suis impuissant à refouler, j'abats de toutes mes forces la manette des Capuchons… 9 heures 45 ! plus d'une heure et demie trop tôt : – le Soleil assuré !

Par réaction, une faiblesse nerveuse m'envahit. Je vacille, vertigineux, et suis forcé de m'étendre quelques minutes sur le dallage, côte à côte avec le cadavre, la tête cachée dans le pli du bras, haletant, secoué de spasmes secs qui ressemblent à des sanglots.

Le sang coule abondamment de mon oreille arrachée et de mon poignet lacéré. Peu à peu le bourdonnement de mes artères s'apaise. Je me ressaisis en percevant un bruit – ventilateur électrique ? mécanisme d'horlogerie ?

– qui provient de dessous les dalles opalines… Qu'est-ce ?… Ah oui ! le dispositif à retardement… Les Capuchons… les Vannes…

Je me relève. Je fais effort pour dégager de ses contacts l'interrupteur n° 3. En vain. Il est trop tard, du reste : le courant est lancé. J'y renonce : j'ai peur d'entraîner le n° 2… Il ne me reste plus qu'à attendre.

Et envahi d'un froid de glace, malgré la touffeur de cette serre chaude où darde le soleil plus qu'à mi-chemin du zénith, – j'attends, j'attends. Hébété, je regarde la blanche armée des tentes qui s'alignent indéfiniment sous l'azur, dans le cadre ocreux du désert nu.

Tout à coup, de puissants vrombissements de dynamos emplissent le Camp ; et avec un froufrou de toile pareil au déchirement d'un feu de salve géant, et avec des claquements secs d'armatures métalliques, ensemble, les deux mille capuchons blancs du Camp des Titans s'ouvrent en deux, se rabattent, et comme par un truc de féerie, les deux mille ogives apparaissent, fabuleux pains de sucre peinturlurés chacun de « cadmium orange » – la couche motrice de *solar* – chacun entouré de son étincelante cuvette de miroirs réflecteurs… Je me précipite au dehors.

Une vibration s'élève, un ronflement sonore, comme d'un formidable jeu d'orgues, une harmonie farouche et prodigieuse qui va *crescendo* et *rinforzando* : – le *solar* qui s'émeut au contact de la lumière. Les Cylindres frémissent, tressaillent, se soulèvent, débouchent simultanément de leurs trous, et dépassent de toute leur

hauteur – titanesque jeu de quilles mi-parties bleue et jaune, – et suspendues, ravies à la pesanteur, quittent le sol, montent, accélérant, sur une note de plus en plus puissante et aiguë, intolérable – un concert de cent mille locomotives – et filent, bolides étincelants parmi l'azur, en chœur – essaim serré d'insectes brillants – disparus enfin, résorbés dans l'éblouissement solaire.

CHAPITRE IV

LA NUIT DE SATAN

Le seul mouvement que j'exécutai au cours des deux heures suivantes fut de me reculer à l'ombre du kiosque. J'attendais, promenant mes regards sur les fosses miroitantes et vides, et cherchant instinctivement au ciel les Cylindres, comme s'ils dussent revenir. Autour de moi, à l'infini, le silence. Dans le kiosque, des mouches bourdonnaient sur le cadavre. Et j'attendais, l'épigastre tordu par une angoisse animale, j'attendais l'explosion de la Bombe et du Tunnel – l'anéantissement de la Terre…

Mais les mécanismes s'étaient bien arrêtés, leur rôle accompli : – capuchons rabattus, vannes ouvertes. C'était tout. La Bombe restait suspendue au-dessus du Tunnel inondé, – intacte. Effroyable menace pour l'avenir…

Mais l'avenir m'était indifférent ; et lorsque je compris peu à peu que j'étais sauf, la constriction d'agonie se desserra dans ma poitrine, et je pus réfléchir.

Les Martiens partis, en route vers le Soleil ; – Vénus sauvée ; – la Terre sauvée : – j'avais beau comprendre, je ne ressentais aucune joie de ce succès inouï et dépassant tous mes espoirs. Une lassitude énorme, un découragement incompréhensible pesaient sur moi, à l'idée que je restais le seul homme vivant de ce côté du globe. Rejoindre ma bien-aimée, là-bas, presque aux

Antipodes, me semblait une tâche au-dessus de mes forces… Et l'avenir de l'humanité à réorganiser !

Cette crise de fatigue mortelle et d'épouvantable solitude me révélait toute une partie de moi-même que j'avais réussi à ignorer jusque-là. Je plongeai dans ces abîmes secrets de ma conscience avec une curiosité horrifiée…

Les Martiens ! Leur atmosphère collective, grossière et odieuse, manquait à mes habitudes ! Quelque chose, en moi, regrettait presque de ne les avoir pas suivis. Une sorte de *martianisation* occulte, par osmose, m'avait lié à eux ! Je regrettais d'être, par définition, leur ennemi, au lieu de participer franchement à leur puissance… Ah ! pourquoi fallait-il que le devoir m'eût forcé de combattre leurs projets, de les expédier au Soleil, de biffer tout l'avenir de leur civilisation !… Elle diverge de la civilisation terrestre ? – Mais quand même, eux aussi incarnent l'Esprit universel ! L'idéal ésotérique de leurs Mages valait bien celui des plus nobles penseurs de l'humanité ! Et quant aux aspirations de la masse, le « bien-être » poursuivi chez nous était nettement inférieur au « salut » martien, – et même à la frénésie machiniste, folle mais désintéressée !

D'un éclat de rire voulu, je coupai court à cet examen de conscience. Allons ! c'était moi qui devenais fou, de me mettre à philosopher tranquillement, lorsque la situation réclamait toutes mes énergies morales et physiques – tout ce qu'il m'en restait, après les épuisantes émotions des derniers jours… Excès de fatigue nerveuse, rien d'étonnant si je délirais un peu.

Voyons, que faire ? Partir pour l'Amérique ? Oui, c'est entendu... Mais la Bombe ? Tient-elle solidement au-dessus de son trou ? Ne sied-il pas de lui faire tout d'abord une visite ? Avec des précautions, j'arriverais bien à couper les fils du détonateur, – à retirer la cartouche qui menace la sécurité du bâti ! – Il n'y aurait plus à craindre pour l'avenir de la Terre et de l'humanité que la morsure lente et graduelle de la rouille... Et d'ici là, peut-être la *cractérite* aura subi la désagrégation moléculaire commune à tous les instables explosifs dérivés de l'azote ?... Ou bien encore si tout va bien, si les Derniers-Hommes se réorganisent, on aura désamorcé la Bombe et noyé sa charge ?...

Le rotatif de l'état-major est là, sur l'aérogare des Cylindres, à cent pas du kiosque. Les réservoirs sont pleins. Je connais la manœuvre. – En route !

Le trajet familier, au-dessus du mélancolique Désert parsemé çà et là de buissons épineux – cactus, aloès, nopals, figuiers d'Inde – me paraît cette fois démesurément long, car je l'ai toujours exécuté en volvite. Le soleil affleure l'horizon, devant moi, et cette journée formidable va finir, lorsque je découvre le chantier du Tunnel. Les immenses réservoirs du Nord, à perte de vue, sont vides : une croûte de sel bourbeux en revêt le fond. Au milieu de l'amphithéâtre de dunes vitrifiées, la Bombe, suspendue à sa double potence d'acier, domine un lac circulaire de 250 mètres de diamètre, dont les eaux clapotent paisiblement sous la brise du sud, en vaguettes teintées de sang par le crépuscule.

En plane hélicoptère, j'hésite à atterrir. Un effroi obscur me retient, comme si le danger était pire, ici tout proche du centre de l'explosion – qui anéantirait pourtant la Terre entière, si les calculs de Leduc sont justes.

Je domine cette faiblesse instinctive. Je débarque sur l'aérogare, tout à côté du poste-vigie.

Malgré le soir qui tombe, les bouffées du sirocco rendent l'atmosphère étouffante. J'ai les muscles détendus, comme brisés, la cervelle en bouillie ; et je m'assieds, là où j'ai débarqué, dans le sable chaud comme un ventre de bête.

Au bas du ciel embrumé, se détachant en noir sur les dernières lueurs du jour, l'énorme ballon métallique obsède mon regard… Que suis-je venu faire ici ? Je ne sais plus. Une torpeur poisseuse – qui n'est pas le sommeil – paralyse ma pensée, me tient dans une sorte de somnambulisme lucide. Un monde d'idées, de souvenirs, s'agite en moi, mais au-dessous du seuil de ma conscience, et je ne les perçois pour ainsi dire – mentalement – que du coin de l'œil. Ce qui accapare mon attention, c'est la prodigieuse convexité de ce globe reluisant, gros comme une planète télescopique, – sur lequel la lune, qui se lève derrière moi, pose une touche hypnotisante de lumière…

Soudain, mes cheveux se hérissent. Leduc ! Là-bas, dans le kiosque des Cylindres ! S'il n'était pas mort ! S'il se ranimait ! si la suprême convulsion de ses membres abattait la manette de l'interrupteur !

D’un harassant effort, je chasse la folle imagination. Il est bien mort : la langue lui pendait, noire et baveuse, sur sa barbe, et des mouches bleues lui bourdonnaient dans la bouche.

Mais les bêtes ?… Si un chacal, par exemple, ou une hyène, s’introduisait dans le kiosque, et d’un coup de patte…

Un froid de glace, comme tantôt, me gagne la poitrine ; j’ai la glotte contractée, la respiration stertoreuse, le crâne vide, – et une douleur aiguë s’irradie autour de ma nuque, comme si on m’y enfonçait un clou.

Atmosphère tragique de catastrophe imminente. Ah !… Qui donc est là devant moi ?… Le Mage ? Égrégore XIII ?… Ce sont bien ses pupilles verticales de chat ; mais ses cornes phosphorescentes se recourbent en arrière ; il est nu et velu, et il se bat lentement les cuisses avec sa longue queue de singe… Et ses pieds ! des sabots de bouc… C’est Satan ! Le Satan classique des sorcières et du sabbat !… Mais à mesure que je le regarde, ses traits se modifient, comme des « vues fondantes », et je reconnais successivement Leduc, Schlemihl, Landru, Nazir-bey, tous les Terromartiens, l’un après l’autre, et les velus, et les makis-mokokos…

Et pendant que je cherche, éperdu, à saisir ces ressemblances fugitives, à les arrêter au passage, comme si ma vie en dépendait – elles se multiplient et se succèdent : c’est l’exfoliation accélérée de mille masques superposés – la voix de Satan-Fregoli me tympanise, plus grinçante qu’un cri de mouette.

— Ha ha ! petit bonhomme, nous voulons sauver l'humanité, faire de la philanthropie ? – Minute ! Je t'ai laissé agir pour les Cylindres, qui vont me procurer une jolie collection d'âmes rôties à point – de quoi donner de l'ouvrage à mes marmitons pendant quelques jours ; – mais cela suffit… Entre parenthèses, j'admire ton ingénuité. Voyons, tu crois sérieusement que ta planète profiterait beaucoup d'avoir été délivrée des Martiens (comme tu dis) pour le cas où elle continuerait à valser sur son orbite en charriant de nouveau la moisissure animée que tu appelles l'humanité civilisée ? Mais, misérables petits bonshommes ! vous n'avez pas besoin de Martiens pour vous entredévorer ! vous les portez en vous ; vous êtes pires que Martiens les uns envers les autres. – *Homo homini Martianus !* On connaît ses classiques… Et inutile d'ajouter que le Martien de chacun, c'est moi. Je tire les ficelles, et vous dansez, petits bonshommes… Il n'est pas une de vos inventions que je ne sache utiliser pour la bonne cause de votre fraternité, mes charmants Caïns ! Pas une ! Les plus morales, les plus sacrées, celles que vous jugez les plus propres à sauvegarder la paix et l'ordre sur votre pilule de boue. Tiens, la religion, le culte de l'Autre, de mon confrère-qui-a-réussi, – de Dieu, pour lâcher le mot, – j'ai su en faire le plus joli prétexte à grabuge… Pense à tout ce que les petits bonshommes ont trucidé d'autres petits bonshommes, au nom de leur Dieu ! Quelle superbe institution ! Depuis les doux Hébreux passant au fil de l'épée tous les ennemis de Jéhovah, jusqu'aux batailles les plus modernes, où chaque parti se réclame du Très-Haut, en passant par les persécutions, croisades,

inquisitions, terreurs et guerres religieuses de tous les cultes et acabits… Dieu le veut ! Ha ! ha ! ha ! penses-tu ! C'est MOI qui le veux ! Et vous marchez tous, avec quelle joie et quel ensemble, chers petits insectes-Caïns !

À mesure qu'il parlait, mon sinistre interlocuteur semblait se dilater, grandir. Il me dominait, me surplombait de sa taille menaçante, et j'étais obligé de renverser la tête pour apercevoir son visage aux traits inépuisablement renouvelés, qui se détachait, éclairé par la lune, sur la convexité de la Bombe. Mes yeux étaient rivés aux siens, et dans l'éperdument de ma cervelle vide, ses paroles éveillaient des échos formidables. Il reprit :

— Mais je m'écarte de la question. Je radote. Chaque jour je m'aperçois un peu plus que je vieillis… Revenons à ta prétention d'empêcher la pétarade de ce bonbon de *cractérite*. Je te dirai tout net que tu ne le peux pas, que tu ne le dois pas, que tu n'en feras rien… Au contraire !

« Ça t'étonne ?… Je m'explique.

« Tu n'es pas sans savoir que la totalité des choses existantes est formée par les combinaisons d'un nombre d'atomes, très grand, mais limité (sinon, tout serait *plein,* pas vrai ?) Or, le temps, lui, ne l'est pas, limité. Il est infini dans les deux sens, en arrière comme en avant. Donc, les combinaisons d'atomes d'où résulte l'état actuel de l'univers ont déjà eu tout loisir de se répéter et se reproduiront encore, exactement les mêmes. Tout a déjà existé sous sa forme présente, les mêmes événements se sont déjà accomplis dans le même ordre.

Cette répétition identique des séries, c'est ce qu'un petit bonhomme d'il y a vingt-quatre siècles dénommait, en grec, l'Éternel-Retour…

« Si je te rappelle ces notions de philosophie élémentaire, ce n'est pas pour faire étalage d'érudition ; c'est pour en venir à ceci : que tu t'es déjà trouvé, toi petit bonhomme, dans une situation *identique* à la présente, et *que tu as alors accompli des gestes que tu vas nécessairement accomplir de nouveau*.

« Tu t'es parfois étonné de ce que certains petits bonshommes fussent capables de prédire l'avenir ? Rien de plus simple, tout avenir étant aussi bien du passé. Passé que, moyennant quelques formalités d'encre rouge et de parchemin (un stylo et du vulgaire papier, pas même timbré, suffisent aujourd'hui) je me fais un plaisir de révéler…

« Voici donc ce que tu as fait… l'autre fois : il y a de cela quelques milliards de siècles. Écoute bien :

« Lorsque tu t'es trouvé – comme ici – en présence de la Bombe tu as compris la vanité qu'il y avait à rejoindre tes collègues de l'autre côté de la Terre, pour réorganiser avec eux une civilisation parfaitement dérisoire, puisque vouée à l'appréhension continuelle de la Bombe suspendue, et au bout de quelques années, à l'anéantissement par suite de sa chute et de la pétarade consécutive. Tu as jugé ces efforts superflus, pour toi comme pour les autres, et tu as préféré en finir tout de suite.

« Comment ? C'est l'enfance de l'art.

« Vois ces deux fils qui sortent du poste-vigie et s'en vont à la cartouche de la potence. Il suffit de gratter l'isolant sur chaque fil et de mettre en contact les deux portions dénudées. Aussitôt, le courant des accumulateurs passera, pour aller provoquer dans la cartouche une étincelle, qui allumera l'explosif, qui en détonant rompra la potence, laquelle rompue lâchera la Bombe, – d'où pétarade et cætera… Oui, c'est ainsi que tu as fait, que tu *dois* faire, que tu v*as* faire, petit bonhomme… Avance-moi tes mains, que je les guide.

Et alors, fasciné par les yeux du Satan-Fregoli qui étincelaient dans une face grosse comme la Bombe, vers laquelle je levais les yeux, la tête renversée et comme flottant sur un océan d'infernale extase ; agonisant d'horreur, je subis la nécessité inéluctable. Ma volonté n'existait plus. Entraînées par une force étrangère et toute-puissante, mes mains accomplirent les gestes indiqués. Une étincelle jaillit des fils. Je vis une bouffée lumineuse de fumée sur le bras gauche de la potence qui s'arracha dans une explosion sèche… À la place de Satan disparu, je vis la Bombe se décrocher, et plonger avec un cataclysmal rejaillissement d'eau qui fit un instant au Tunnel, sous le clair de lune, comme une fantastique collerette de cristal… et débordant du coup par l'enfoncement subit de ce monstrueux ballon – dont je me figurai dans un éclair la folle dégringolade et le heurt contre le fond, annihilateur – une lame circulaire s'élança du puits, un mascaret écumant qui m'atteignit, me roula, me projeta, suffoquant, aveuglé, dans son tumultueux tourbillon, jusqu'au sommet des dunes vitrifiées, – où je perdis connaissance.

CHAPITRE V

L'ESPOIR DES HOMMES

Quand je revins à moi, il faisait grand jour. J'étais étendu sur le côté gauche, et le soleil cuisait douloureusement la blessure de mon oreille. Deux mots dansaient comme un refrain dans ma tête obnubilée : « Petits bonshommes… petits bonshommes… » Et soudain je me rappelai… la nuit de sirocco… l'apparition fantastique de Satan-Fregoli ; son discours ; mon geste fatal…

J'ouvris les yeux dans un sursaut d'épouvante.

Au milieu du lac artificiel, une convexité métallique, le sommet d'un dôme submergé, affleurait la surface miroitante… La Bombe ! Elle n'avait pas explosé, pas même atteint le fond : bouée paisible, elle flottait, soutenue par sa charge de *cractérite*, moins dense que l'eau !

Un grand souffle d'espoir, telle une sonnerie de clairons, me traversa, me mit debout. C'était fini, cette fois. Plus rien à craindre pour la Terre. L'explosion de cette bombe, si elle venait à se produire un jour, ne ferait qu'endommager le haut du Tunnel et ses abords, voire un coin de l'Afrique, mais le reste du Globe était sauf.

Pourtant une humiliation considérable me restait de mon aventure. Avais-je réellement vu Satan ? L'esprit du Mal s'était-il incarné une fois de plus devant moi, comme il l'avait fait jadis sur cette terre classique des dieux anthropo ou théromorphes ?… Une hallucination, plutôt. Mais cela ressemblait fort à une crise de folie, surtout si c'était bien moi qui avais déclenché la Bombe !… Et sans oser vérifier l'état des fils conducteurs, je m'accrochai à l'hypothèse plus rassurante que les mécanismes automatiques avaient joué – avec beaucoup de retard – et que j'avais fait un rêve.

De toute façon, j'étais délivré du sortilège où me tenait captif le souvenir des Martiens. Mon cerveau reprenait sa lucidité, sa vigueur, et dans un haussement d'épaules, je rejetai le sophisme empoisonné que le Malin avait laissé en moi : La perspective de la Bombe suspendue et de l'anéantissement final de la Terre eût hanté les esprits des hommes et paralysé leurs efforts de recivilisation ? – Pas du tout ! on s'y serait habitué, on n'y aurait bientôt plus songé. La certitude de la mort, inévitable pour chacun, empêche-t-elle de vivre ? Et l'histoire est là pour nous montrer également que les civilisations sont éphémères ; et chacune d'elles ne s'en efforce pas moins vers le progrès et vers la perfection d'apogée qui précède de peu la décadence et la mort.

Tout en ratiocinant, je me dirigeai vers le rotatif que le mascaret de la nuit avait enlevé de l'aérogare et transporté au plus haut des dunes. Sans dégâts sérieux, par bonheur. Et, jetant un dernier coup d'œil sur le chantier du Tunnel, je mis le cap sur Alexandrie, où je

comptais trouver de l'essence et des vivres, dans les établissements martiens que les velus n'avaient pas songé à détruire avant de se replier sur Central-Mars.

Rejoindre ma bien-aimée, retrouver la colonie des Derniers-Hommes, telle était en effet l'idée qui s'épanouissait en moi, depuis que j'avais surmonté la crise quasi-délirante d'affolement nerveux… Raymonde, mes amis du Mont-Blanc… Je les évoquais, réfugiés en quelque crevasse des Andes, surveillant le ciel dans la crainte des volvites ; j'imaginais leur anxieuse attente, et leur joie lorsqu'ils verraient planer au-dessus d'eux mon rotatif libérateur… Au fait, comment sauront-ils que c'est moi ? Il faudra que j'aie un pavillon.

Je le confectionnai, sitôt arrivé à Alexandrie, au moyen de bandes d'étoffes bleue, blanche et rouge, que je réunis par quelques points malhabiles : le vieux drapeau de la France allait présider aux nouvelles destinées de la Terre… Comme je l'avais prévu, les magasins étaient intacts, et je pus m'y ravitailler, non sans avoir à soutenir un combat véritable à coups de foudroyants contre les chiens sauvages et les chacals qui les avaient déjà envahis.

Au bout d'une heure, la cambuse bien garnie et les réservoirs pleins, je reprenais l'air, décidé à franchir d'une seule traite la distance qui me séparait de Quito. Dix mille kilomètres, à raison de deux cent cinquante à l'heure, si tout allait bien, c'était l'affaire d'une quarantaine d'heures…

Très haut, et à pleine vitesse. Le désert jaune, et encore le désert, tacheté de rares oasis vertes ; au nord, les crêtes lointaines de l'Atlas. Le bruit de la machine me tenait compagnie : par leur régularité, le vrombissement des turbines et des hélices, le déchirement des couches d'air, amusaient mon attention, dans les répits de la manœuvre. J'oubliais la solitude absolue du monde.

Le soleil se coucha, droit devant moi, sur la mer, comme je franchissais les brisants du littoral africain.

Puis ce fut le crépuscule, la nuit ; et la lune se leva, emplissant le ciel de sa sérénité, glaçant les flots de reflets argentés. Favorisé par un léger vent d'Est, le rotatif filait avec une régularité admirable. Un coup d'œil, de temps à autre, au compas et à l'altimètre, un coup de pouce aux leviers : – j'eus tout loisir de prendre une légère collation, et de goûter durant les heures de ce vol nocturne, de longs instants de rêverie, perdu entre la sérénité majestueuse de l'océan et celle du sombre azur aux étoiles raréfiées par le clair de lune.

La journée du lendemain fut plus pénible. Si aisée que fût la manœuvre du rotatif, par ce beau temps, elle exigeait une tension nerveuse, à la longue épuisante. Le cercle ininterrompu de l'horizon marin exerçait sur moi une fascination douloureuse. Je finis par tomber dans une sorte d'hébétude somnambulique, entrecoupée d'« absences » totales, d'où je me réveillai une fois ou deux à quelques mètres des vagues. Je me résignai donc à atterrir vers le soir, sur la côte du Venezuela, pour m'accorder un peu de sommeil. Mais il me fut impossible de dormir : en dépit des projecteurs et des phares

allumés, une horde de bêtes fauves m'assiégea d'un concert de hurlements ; et dès minuit je me jugeai assez reposé pour repartir, au clair de lune.

En vérité, j'ignore par quel prodige s'effectua ma traversée du continent sud-américain : les douze heures qui s'écoulèrent jusqu'à mon arrivée en vue de la Cordillère sont pour moi comme le souvenir d'un rêve plutôt que d'un voyage effectif. Au début, je revois le sombre déroulement de la jungle équatoriale, çà et là coupée de rivières pâles et miroitantes ; mais ensuite, plus rien que la sensation d'un effort pour me tenir éveillé sur mes cadrans et mes leviers… puis les neiges du Chimborazo et du Cotopaxi éclatant sur l'azur… un détour vers le nord… et je sursautai comme d'un choc électrique, je poussai un cri délirant de joie, lorsque je découvris, – dominant les toits en terrasse, les monuments, les jardins de la déserte Quito – un pavillon flottant sur une coupole d'observatoire : – les mêmes couleurs de France que je venais de déployer à l'arrière du rotatif.

J'actionnai la sirène tout en descendant. Une vingtaine de personnes s'agitaient sur le terre-plein ; des bras se levaient, des appels me parvenaient…

Les yeux obscurcis par l'émotion, j'atterris ; la porte de la carlingue fut ouverte… Et je me trouvai serré sur la poitrine de Raymonde, accablé de baisers, assailli par les questions anxieuses des Derniers-Hommes qui se pressaient autour de nous, l'abbé Romeux et Nibot en tête.

Il me fallut narrer le départ des Martiens, – les raisons que j'avais de croire les Cylindres en route pour le Soleil, et la Terre délivrée à jamais. Je m'abstins toutefois de faire mention du Tunnel et de la Bombe : il serait temps, plus tard, de m'en ouvrir à l'abbé et de lui confesser ma troublante aventure satanique.

La nouvelle de l'exode martien fut accueillie avec toute la joie imaginable. Elle n'était cependant pas inattendue, et si je trouvais mes amis à Quito, c'était grâce au soupçon qu'ils avaient de la chose, depuis une huitaine. Après leur évasion du cratère, en effet, ils s'étaient cachés dans un ravin, sur le flanc nord du Cotopaxi (dont l'éruption se bornait à une paisible coulée de laves). Les provisions d'Aliment leur avaient permis d'y passer plusieurs mois sans s'aventurer au dehors et courir le risque d'être aperçus des volvites et des rotatifs quotidiens. Un beau jour, on avait cessé d'en voir. La proximité de l'opposition jovienne, les projets connus des Martiens, firent supposer que ces derniers avaient quitté la Terre, et l'on s'enhardit au point de gagner Quito, et de s'y installer dans les bâtiments de l'Observatoire, pour la plus grande satisfaction de l'abbé…

Ce soir-là, tandis que les Derniers-Hommes fêtaient, sans contrainte désormais, à la vue du ciel, sur la terrasse illuminée, la délivrance certaine et définitive, j'errais avec ma douce Raymonde, tendrement appuyée à mon épaule, dans les jardins embaumés de parfums tropicaux. Je tirai de mon portefeuille la fleur des Andes et la lui présentai sans rien dire. Elle poussa un cri d'étonnement,

car elle l'avait cueillie après la fuite hors du cratère, avant de s'endormir de fatigue, mais l'âme pleine de ma pensée. Et ce fut pour tous deux un émerveillement attendri, lorsque je lui eus conté ma vision, de comprendre à quel point notre union était parfaite et intime, puisqu'elle avait en quelque sorte supprimé la distance !… Mais les angoisses et les tristesses de la séparation nous ont fait payer trop cher cette preuve dont notre amour fidèle n'avait aucun besoin. Quoi qu'il arrive désormais, nous espérons bien ne plus être séparés et affronter ensemble l'avenir qui nous attend avec les Derniers-Hommes.

Quel sera cet avenir ? Quelle place le machinisme tiendra-t-il dans la civilisation nouvelle qui va sortir de notre petit groupe ? Moindre qu'avant la catastrophe martienne, à coup sûr. Elle nous a trop bien fait voir les dangers de l'industrialisme à outrance pour que nous ne cherchions pas à en garantir nos fils par un retour à la simplicité de la nature… En tout cas, dût-on abandonner tout l'appareil du machinisme, une conquête précieuse nous reste : la formule de l'Aliment jovien, qui ôtera bien des occasions de lutte aux instincts animaux.

Où fixer notre colonie, centre futur de l'expansion humaine ? Ici, ou en Europe ? Les plus jeunes et aventureux se laissent séduire par la beauté du ciel tropical. Mais la majorité (dont je suis, avec Raymonde et l'abbé) penchent vers la deuxième hypothèse ; et le charme des jardins de Quito ne peut nous faire oublier le

pays de notre naissance. Il est, même là-bas, des climats heureux.

Les Martiens ? Nous venons d'avoir de leurs nouvelles… pour la dernière fois. Ce matin – vingt-huitième jour après leur départ – l'abbé, selon sa coutume, prenait au grand télescope une observation du Soleil, lorsqu'il vit soudain s'allumer une « facule » excessivement brillante… au beau milieu d'une tache ! Phénomène contraire à toutes les lois de l'astrophysique, et dont la seule explication possible est l'arrivée d'un bolide énorme – ou d'un groupe de bolides – dans les couches inférieures de la photosphère. La lueur dura seulement quelques secondes ; mais l'abbé reste convaincu – et nous tous – qu'il vient d'assister à la volatilisation soudaine et simultanée des deux mille Cylindres, avec leur cargaison de Terromartiens, velus et makis-mokokos, parvenus enfin au but de leur pèlerinage, – au paradis-solaire !

FIN